

REV. Dr OTOMAN ZAR-ADUSHT HA'NISH

YÉHOSHUA NAZIR

JÉSUS LE NAZARÉEN

VIE DU CHRIST



(Traduit de l'anglais par Pierre Martin)

Traduction de l'original
par PIERRE MARTIN
Publié par
MAZDAZNAN, GENÈVE
1956

En France
2^e édition
Editions ARYANA
36, rue Grégoire-de-Tours
PARIS VI^e

En Suisse
1^{re} édition
Editions MAZDAZNAN
Mme Anne MARTIN, Petit-Saconnex
GENÈVE

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés
pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Je suis très heureuse de faire paraître, en cette fin d'année 1956, ce précieux livre dans la traduction française de M. Pierre Martin. La publication de cet ouvrage m'a paru d'autant plus opportune que les documents découverts près de la mer Morte et contemporains de l'époque du Christ, éclaireront peut-être d'une lumière nouvelle tout ce que l'on connaissait jusqu'à ce jour de la vie de Notre Seigneur. Que chaque chercheur sincère trouve ici les éléments d'information qui lui permettront de mieux comprendre les origines du Christianisme et le rayonnement impérissable de son Fondateur.

Anne MARTIN.

PRÉFACE

PRÉSENTANT cet ouvrage au public, nous le faisons sans apologie, en attirant simplement l'attention sur le fait que de plus volumineuses publications sur ce sujet ont été confisquées à diverses reprises, non seulement en un, mais en divers pays, ainsi que des extraits de ces publications. Nous ne revendiquons pour notre compte particulier rien quant aux sujets traités ici, dont les matières ont été recueillies dans les communautés Johannites, les monastères coptes et d'autres sources reconnues, comme les Evangiles, que ne renie aucun groupement chrétien. Nous ne voudrions pas qu'aucune Eglise ou dénomination se crût obligée de réfuter nos dires, car si quelqu'une le tentait, elle ne ferait qu'affaiblir sa situation officielle en attirant sur sa propre tête un jugement plus sévère encore.

Qu'il suffise de dire que l'on servira les fins de l'humanité beaucoup mieux en faisant connaître la Vérité qu'en la masquant sous le mensonge. Si nous avons trouvé le monde dans un état d'esclavage que personne ne peut nier, c'est parce que la Vérité nue a été reniée car notre Sauveur déclare: « La Vérité vous affranchira. » C'est pourquoi nous dédions cet ouvrage à la cause de la Vérité, afin que tout homme, toute femme, tout enfant puisse, en vertu de la Vérité, recevoir l'émancipation finale.

Rev. Dr OTOMAN ZAR-ADUSHT HA'NISH.

PREMIÈRE PARTIE

Jésus le Nazaréen

Généralement connu sous le nom de Jésus, le Christ. --- Sa vie et sa mission, selon des documents conservés dans des temples de l'Orient : dévoilant les mystères généralement attachés à sa naissance; comblant les lacunes laissées par les évangélistes; révélant son véritable caractère et sa vie; son poste de confiance, sa position comme membre du Sanhédrin, sa crucifixion et sa descente de la croix.

CHAPITRE I

Israël au temps du Christ. --- Divisions politiques et religieuses. --- Décadence sociale. --- Influence du clergé. --- L'attente d'un Sauveur. --- Myriam et Yousef.

Pour relater l'histoire de Jésus, ou Maître Yessou, comme l'appelaient habituellement le peuple et ses proches, il est nécessaire de dépeindre aussi les singulières conditions sociales, religieuses et politiques, les étranges coutumes ainsi que l'aspect des valeurs morales de ce temps.

Politiquement, le pays d'Israël était en plein chaos; le peuple dans un état d'esprit d'agitation, dû au fait que le sceptre avait été enlevé à Juda et cette nation puissante et fière, élue par Y-A-V (Dieu), était soumise à la loi et au gouvernement de Rome --- humiliation pour les Hébreux, pour l'Eglise un coup terrible. Le peuple était politiquement aussi divisé qu'il l'était quant à la religion et le fossé, entre prêtres et laïques, s'était élargi à tel point que ce n'était plus qu'une question de temps de savoir quand les premiers auraient perdu toute influence.

A diverses reprises, la nation avait été rançonnée et assujettie par des puissances étrangères, à diverses reprises les peuples d'Israël avaient cru aux prophéties disant que le sceptre ne serait pas ôté de Juda avant que vînt Celui qui avait le droit de régner. Cependant, à diverses reprises, ils avaient été emmenés en captivité ou dispersés sur la surface de la terre; mais chaque fois qu'ils revenaient à la Terre promise, au pays de leurs pères et reconstruisaient les lieux chers à leurs cœurs, ils étaient obligés de refaire les mêmes expériences qui ruinaient tous leurs espoirs de constituer une nationalité reconnue. Pourtant, Israël rêvait de reconquérir le pouvoir, pourtant les plus fidèles espéraient encore l'avènement du Roi de Gloire. Oh! combien ils aimaient à se bercer dans cet état de fantaisiste inconscience, où Ils oubliaient que leurs espoirs, sans fondements, ne pourraient jamais devenir réalité !

Israël attendait. Aurait-il attendu tant d'années en vain ? Le Promis n'était pas venu, n'était pas apparu pour épargner à son peuple cette basse humiliation.

La population se sentait mal à l'aise; le joug auquel elle était pliée pesait sur ses épaules, et elle se rendait compte que non seulement on lui maintenait le visage penché sur la meule, mais qu'il s'agissait de moule.

Tandis que l'Eglise continuait à l'accabler de dîmes et d'obligations intolérables, elle avait de lourds impôts et tributs à payer à l'empereur. Battue et tondu de toutes parts, les riches abusaient à leur profit du bon naturel des agriculteurs, tandis que chez ces derniers la conscience et les préjugés de classes faisaient de rapides progrès.

Au point de vue social, le vice et la débauche étaient les facteurs dominants, et les valeurs morales, estimées au pair avec la licence, l'intrigue et le crime, avaient baissé au point que même les interprètes de la Loi, les juges, ne savaient plus distinguer le juste de l'injuste, tant les

amendements apportés par Rome à la loi mosaïque et aux lois du pays étaient pleins d'inconséquences.

La classe dirigeante était divisée en deux principaux partis, la noblesse et le clergé. Les nobles recherchaient uniquement les satisfactions des sens et n'observaient la loi que pour autant qu'elle satisfaisait leurs fins égoïstes; ils professaient la doctrine des Sadducéens et se faisaient soutenir par la voix du peuple toutes les fois qu'il s'agissait de s'assurer une situation en vue qui flattait leur insatiable ambition.

Le clergé --- les Pharisiens ou Perushim, "Purs", "Elus" --- luttant sans relâche pour le pouvoir et pour la stricte observance de la lettre de la loi, était constamment sur pied de guerre et engagé en d'interminables disputes avec les Sadducéens; et ceci tout particulièrement quand ceux-ci jouissaient de la faveur des hautes situations, ce qui en laissait pas d'en imposer aux masses et de les exciter contre les pratiques des Pharisiens.

Mais lorsque les Sadducéens perdaient pied et se trouvaient détrônés, les masses se retournaient du côté des Pharisiens et leur prêtaient une oreille plus attentive. L'ambition de gouverner et d'exercer le pouvoir était la pensée secrète de la nation entière, depuis les esprits les plus simples jusqu'aux plus éclairés.

Quoi d'étonnant alors que les masses prissent parti pour tout mouvement qui promettait la reconnaissance de la nationalité et fussent toujours prêtes à pencher du côté où les promesses étaient les plus grandes. Le haut clergé n'était plus une situation à laquelle on était élu d'après sa capacité, mais simplement un objet d'intrigues, de rivalité et de brigue, aux fins desquelles aucun moyen n'était assez vil.

Israël ne se débattait donc pas seulement dans un chaos dû aux influences extérieures, mais il était divisé à l'intérieur et en danger constant de révolte, guerre et destruction. Pourtant, malgré ce triste état de choses, il y avait un élément pieux, très conservateur, croissant et florissant, qui dans son humble condition attendait l'affranchissement de cet état de chaotique incertitude, en plaçant son espoir et sa foi dans la prophétie que "Dieu choisirait l'un d'entre leurs frères pour les conduire de la tentation à la lumière".

Tandis que les princes et leurs nobles, les prêtres et leurs scribes se disputaient le butin, les uns et les autres recherchant avidement la reconnaissance et les faveurs du Dominateur auquel ils avaient été soumis, il y avait aussi des hommes qui, dans la quiétude et la solitude, étudiaient la situation sous tous les aspects possibles et tiraient des conclusions qui les acheminaient vers les moyens les plus utiles à la réalisation de leurs vœux.

Ces fidèles étaient en petit nombre et dispersés un peu partout. Bien qu'ils n'épousassent aucun parti, on les connaissait sous le nom de "Covenants", toujours prêts à donner leurs voix là où le plus grand bien pût être assuré pour le plus grand nombre.

L'amour du pays, du peuple, des ancêtres, des prophètes et de Dieu les inspirait au sacrifice de leurs biens et de tout ce qui leur était cher, oui, même de leur propre vie, dans le but de prévenir un danger imminent et de mettre un frein à la rage de destruction qui s'emparait du peuple et rendait impossible la réalisation de leurs idéaux supérieurs.

Un mouvement après l'autre avait pris naissance à leur instigation, et s'il sembla parfois que le succès voulût couronner leurs infatigables efforts, une réaction subite absorba chaque fois les chefs du mouvement pour les faire dévier dans la direction diamétralement opposée à celle de son origine.

Plusieurs chefs de mouvements s'étaient élevés et avaient gagné la sympathie des masses, toujours prêts à unir leurs actions sous l'effet d'un enthousiasme et, au besoin, à entrer en guerre pour défendre leur cause. Ces mêmes chefs ne manquèrent jamais de tirer de leurs manœuvres quelque profit personnel et les avantages acquis le furent toujours aux dépens des

masses.

L'insuccès essuyé à chaque tentative d'indépendance devait paraître fatal pour toute nouvelle entreprise, les chefs étant toujours sur le point de changer de tactique lorsque se présentait une occasion de poursuivre leurs desseins particuliers et d'abandonner à son sort le gros de la masse.

Toutefois, beaucoup ne pouvaient plus partager les idées courantes de libération et, répudiant toute querelle et bataille, se dévouaient à l'étude des meilleurs moyens de délivrance, observaient les faits et les comparaient avec ceux de l'histoire ancienne. C'est aux mentalités de cette catégorie que vint une inspiration qui grandit et prit feu; et les flammes de l'espérance s'élevèrent de plus en plus haut, avec la certitude que les temps étaient mûrs pour Lui d'apparaître, selon la promesse, pour renverser les conditions régnantes et établir un nouvel ordre de choses.

A cette époque précise, les plus nobles esprits travaillèrent plus intensément que jamais la pensée, longtemps nourrie, de Sa venue; tandis que beaucoup d'autres sentaient d'une manière presque certaine que cela ne pouvait plus durer longtemps et s'attendaient à tout moment à entendre murmurer de bouche en bouche la glorieuse nouvelle : "Il est venu."

Mais comment devait-il venir, ce Fils de la Promesse ? Depuis longtemps la maison de David était passée entre des mains étrangères et son sceptre s'était perdu par suite de changements et d'innovations, à tel point que ceux qui maintenant siégeaient au gouvernement n'avaient plus aucune relation de parenté avec l'ancienne maison royale. Le haut clergé, bien que de confession juive, était romain par nécessité, grec de culture, et de naissance tout au monde sauf de la maison d'Israël.

Donc on ne pouvait pas s'attendre à ce que Celui qui devait venir délivrer Son peuple de l'oppression, comme Moïse l'avait tiré de la servitude, sortit des rangs de ceux qui détenaient le pouvoir et non plus qu'il vînt de chez ceux qui exerçaient l'autorité dans l'Eglise.

"C'est du milieu de tes frères que Je ferai sortir Celui qui doit guider Mon peuple." Cette parole résonnait comme un écho aux oreilles de ceux qui patiemment attendaient le jour où prendraient fin toutes ces luttes, tous ces tiraillements, toute cette incertitude.

Il y avait des hommes et des femmes de la race la plus noble et la plus pure, qui chaque jour scrutaient les Ecritures, pesaient avec soin les prophéties, dans leur impatience à découvrir quelque étincelle lumineuse qui animât d'un nouvel espoir leur cœur anxieux. Toutes leurs patientes recherches les avaient conduits à un seul résultat certain, c'est que le Fils de la Promesse ne naîtrait pas dans la plus haute caste, car depuis trop longtemps elle n'avait fait que décevoir la confiance qu'ils avaient mise en elle.

Plus d'une femme humble et dévote avait espéré qu'elle pourrait trouver grâce aux yeux de l'Eternel et devenir celle qui porterait l'enfant béni, et plus d'une avait donné le jour à des enfants bénis, qui avaient grandi conformément aux talents et facultés transmis par les vœux les plus intimes de leurs mères et selon leur compréhension des lois de l'eugénique.

Néanmoins, aucun des enfants nés jusqu'ici ne semblait s'élever jusqu'à cette valeur extraordinaire ni ne paraissait doué des vertus physiques et mentales propres à faire de lui un Sauveur du monde. Chacun, par quelque défaut, semblait incliner d'un côté ou de l'autre, vu le concours de circonstances contraires qui régnaient dans la nation et dans leur entourage même.

D'entre tous ceux qui désiraient sérieusement l'avènement d'un nouvel ordre de choses dans les affaires de la Nation et de l'Eglise, il y avait en particulier un homme qui s'intéressait d'une façon exceptionnelle aux débuts d'un nouveau mouvement; cet homme occupait une haute situation sociale, intellectuelle et morale, parmi ceux qui avaient à cœur non seulement le bien de la nation, mais celui de l'humanité. Ce même homme avait à diverses reprises tenté de résoudre les problèmes sociaux de la nation dont il était fier d'être membre, mais dont la

déchéance lui faisait honte. Bien que, grâce à ses richesses presque illimitées, il eût eu plusieurs occasions d'acquérir une situation honorable dans le monde, il avait toujours refusé d'entreprendre une carrière mondaine, et même, il avait résigné sa fonction de haut dignitaire ecclésiastique, parce que la corruption qui régnait dans l'Eglise lui était devenue intolérable et qu'il s'y sentait empêché de vaquer consciencieusement à ses devoirs.

Cet homme ne pouvait plus servir une cause qui n'avait d'autre but que l'agrandissement personnel au préjudice du bien et de la liberté de ses concitoyens. Connaissant à fond les affaires du gouvernement et très versé sur les lois et commentaires de l'Eglise en général, il se retira temporairement du domaine public pour consacrer son temps à étudier les voies et moyens propres à faire se réaliser les prophéties; car "aucun prophète ne peut être véridique, à moins que, par ses propres actes, il ne prépare la réalisation de ses prophéties".

Quittant le luxe dont il était entouré à Jérusalem, cet homme se retira dans la solitude des montagnes pour se concentrer sur la préparation d'une nouvelle ère, dont l'avènement devait dépendre des conditions du temps. Il n'y avait pas que ses nombreux parents pour lui vouer une grande admiration à cause de l'immensité et de la diversité de ses connaissances, de nombreux pèlerins encore montaient à son hermitage, y chercher la consolation pour leur âme altérée de justice et la délivrance de leurs nombreux scrupules religieux ou superstitieux.

Ce grand cénacle d'amis qui recherchaient ardemment la retraite de cet homme, attendaient ses prédictions avec un immense intérêt et étaient toujours prêts à recevoir toute exhortation tombant de sa bouche. Tout signe et phénomène dans le Livre de la Nature, tout nouveau désastre dans les affaires publiques présentait des traits communs avec les prédictions de celui qu'ils reconnaissaient comme l'exégète de la Loi.

Est-il étrange alors que nous voyions l'épouse dévouée du prêtre officiant dans le Temple de Jérusalem, Elizabeth, se rendre fréquemment dans les montagnes pour y chercher consolation et, agenouillée aux pieds de son maître et conseiller, recevoir les instructions préparatoires pour un événement qu'elle présentait avec l'intensité d'une certitude ?

C'est ainsi que nous voyons Elizabeth et Miryam, sa jeune protégée, confiée à ses soins par Yousef (Joseph) de Nazareth, le sculpteur, artiste et charpentier, gravir ensemble les crêtes montagneuses, pour aller écouter les joyeuses nouvelles.

Miryam comptait ses treize étés et avait passé cinq ans, au service du Temple, auquel l'avait destinée sa dévote mère, Hannah (qui avait fait le vœu solennel de servir une cause juste, après que son mari Yeoushim serait couché au tombeau); Miryam, libérée maintenant de cette obligation, saisissait l'occasion de choisir elle-même sa voie. Elle était toujours sous le protectorat de son tuteur Yousef et désirait le rester jusqu'à l'âge de dix-sept ans, après quoi le tuteur serait quitte de toute responsabilité.

Quoique présent à sa sortie du Temple, Yousef laissa Miryam avec Elizabeth, pour qu'elle pût rendre visite à ses nombreux parents et amis, tandis que lui-même, il retournait à Nazareth faire les préparatifs pour la réception de ce nouveau membre de la famille, laquelle comptait déjà un certain nombre de fils et de filles. Yousef devait ensuite retourner à Jérusalem, où il avait la surveillance des travaux de restauration dans le Temple, après l'exécution desquels il espérait conduire Miryam à sa nouvelle demeure.

Homme de goût et de culture raffinée, Yousef jouissait d'une estime générale, car, bien qu'il ne fût pas aussi riche que d'autres familles, par exemple celle de la maison d'Israël, ses talents, son art, sa situation sociale le plaçaient haut parmi ses concitoyens. Ne se rattachant à aucun des partis dirigeants, il se tenait à l'écart du train de pensée du jour et sympathisait jusqu'à un certain point avec le petit groupe dont les pensées se concentraient sur l'aube d'un jour meilleur.

Yousef était l'oncle de Miryam par sa mère et devint son tuteur par élection. Ses affaires l'amenaient souvent à Jérusalem, et là, il fréquentait la congrégation des Elus, où il était question

d'événements d'une importance vitale pour ceux qui en faisaient partie.

Entre temps, Elizabeth et Miryam se rendaient au paisible jardin des montagnes pour apprendre de nouveaux enseignements et écouter les paroles de leur illustre instructeur et parent éloigné, connu sous le nom d'Eliyé Eli du Kharmel, ou Eli de Ghèbré, ou Ghebér-Eliyé; pour être conseillées et guidées par celui qui allait jouer un rôle de premier plan dans l'avènement d'une nouvelle ère, en devenant cause de la conception de la vie de deux hommes, Yéouan et Yessou.

CHAPITRE II

Zacharias et Elizabeth. --- Le père Ghebér-Eliyé et sa mission. --- Les Mages apprennent la naissance d'un enfant merveilleux. Relations planétaires.

Elizabeth, l'épouse dévouée de Zacharias, désirait ardemment devenir mère; cependant son amour maternel ne suffisait pas pour lui faire réaliser ce vœu. Zacharias, lui, bien que ce ne fût pas du côté de la foi et de la patience qu'on pût l'accuser de faiblesse, avait cessé de nourrir l'espoir d'une descendance et s'apprêtait à se soumettre sans murmure à l'inévitable.

Elizabeth, néanmoins, conservait sa foi avec la certitude que, si longtemps qu'elle dût attendre les promesses qui lui avaient été faites s'avèreraient à la fin et que le secret désir de son cœur deviendrait réalité. Ordinairement on la considérait comme ayant passé l'âge, ce qui ajoutait à son humiliation, comme à celle de son mari. Ceci mettait Zacharias dans une position plutôt critique à cause de son poste de dignitaire ecclésiastique, d'exégète des Ecritures et de prêtre officiant du Temple, fonction qu'il exerçait très consciencieusement chaque fois que c'était son tour de servir, par tirage au sort, selon l'usage du Temple.

Le peuple s'attendait naturellement à ce que, si la fidélité a quelque vertu sur l'exaucement des prières, Zacharias fût l'un des premiers à vérifier les promesses de Dieu même, puisque c'était lui qui avait reçu le pouvoir de communier avec Yaho dans son sanctuaire et de plaider devant Lui l'absolution et la rémission des péchés du peuple, rassemblé dans la cour extérieure.

Zacharias et sa femme étaient l'objet de nombreux commentaires et critiques, non seulement de la part du peuple, amateur de bavardages, mais aussi dans le remuant clergé; car là, ils étaient tous jaloux les uns des autres et constamment en train de tramer des complots pour faire tomber l'un de leurs collègues et en élever un autre aux honneurs. L'attitude digne et réservée de Zacharias était un constant objet de vexation et d'irritation pour les prêtres, tandis que la charité de ses nombreux dons à l'Eglise et aux pauvres tenait en respect les langues de la plèbe, du moins pour un temps.

La position de Zacharias était exposée, en effet, et il n'y avait rien d'étonnant à voir Elizabeth prier avec ferveur, qu'elle trouvât grâce aux yeux du Tout-Puissant, à qui tout est possible. Elle était certaine que s'il existait un homme plein de sagesse et d'intelligence, c'était le Père Eliyé. C'est à lui qu'elle alla confier les secrets très intimes de son cœur, c'est de lui qu'elle attendait non seulement des conseils, mais aussi un moyen pour se libérer, elle et son mari, de l'opprobre qui les accablait. Pendant des années, elle avait suivi fidèlement toutes les instructions du Père Eliyé, tandis que Zacharias n'avait rien négligé qui pût rapprocher l'événement promis. Mais tout semblait vain et Zacharias commençait à devenir sceptique et sa foi en la Toute-Puissance de Celui qui est l'Origine de toutes choses en était quelque peu ébranlée.

Quoi de surprenant à ce que Zacharias fût rempli de doutes, lorsque dans le sanctuaire, on vint lui annoncer que bientôt il serait père ! Il en fut aussi très troublé et il lui fut presque impossible de rester entre les murs du sanctuaire, lui qui était connu, redouté et haï de tous les prêtres. Sa surprise fut d'autant plus grande du fait qu'aucun étranger n'était admis dans le sanctuaire pendant le service, et Zacharias avait toujours été exceptionnellement sévère sur la consigne.

Le Père Ghebér-Eliyé, cependant, tranquillisa bientôt l'esprit de Zacharias en déclarant qu'il

s'agissait d'une nouvelle des plus réjouissantes. Il n'y avait désormais plus lieu de discuter, car c'était Eliyé, de la Congrégation du Tout-Puissant qui avait parlé.

Après que Zacharias eût promis de garder le silence jusqu'au jour de la délivrance, et consenti à ce que l'enfant se nommât Yéouan, le Père Eliyé disparut aussi subrepticement qu'il était venu. Eliyé n'avait pas passé ses années dans le Temple sans avoir mis à profit sa science, qui lui révélait les plus obscurs recoins et passages secrets du colossal édifice.

Et si l'apparition de ce visiteur intempestif troublait Zacharias, le message lui-même le confondait au plus haut degré et il restait à méditer sur l'événement qui, selon la prédiction, devait se produire dans les six mois après cette visitation. Il avait promis de n'en pas dire un mot avant le jour de la délivrance, mais cette promesse ne l'empêchait pas de chercher à élucider ce mystifiant problème. Quoiqu'il fit, il ne parvenait à aucune conclusion satisfaisante, aussi finit-il par accepter l'inévitable.

Zacharias apprit bientôt que des bruits et des conjectures circulaient parmi ses amis et dans son entourage, et cela d'autant plus lorsqu'on remarqua son silence obstiné. Ceux que semblait intéresser l'événement futur, venaient souvent chez Zacharias lui demander une explication, mais sans profit, car il restait muet, selon le serment solennel qu'il avait prêté devant l'autel du Très-Haut.

Elizabeth était extrêmement heureuse dans sa future maternité et elle jubilait d'autant plus qu'elle avait eu le privilège d'apprendre que Miryam avait consenti à devenir la mère du Fils de la Promesse. Que Miryam fût apte à devenir la mère d'un héros, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute dans la pensée d'Elizabeth, car bien que Miryam ne fût âgée que de treize ans, elle était non seulement très grande, bien proportionnée, parfaite de symétrie et d'expression, mais encore douée d'une haute intelligence, affable et maternelle, aussi bien que ferme, intrépide et entreprenante.

Miryam parut tout d'abord quelque peu surprise, lorsque le Père Eliyé lui promit la maternité de Celui qui serait grand parmi son peuple, car jusqu'ici elle n'avait pas "connu d'homme". Mais, soumise à son maître, elle se rendit à ses paroles et consentit à suivre tout régime qu'il pourrait lui prescrire, car elle se sentait heureuse d'être considérée comme la servante du Seigneur. Fidèle à sa tâche comme une élève, elle prenait à cœur toutes les paroles de son maître, les gardait jalousement et contrôlait ses propres pensées, paroles et actions, car elle se sentait la grande responsabilité de veiller à ses propres conditions, comme à l'influence exercée sur Celui qui devait naître d'elle. Elle était aussi consciente de sa responsabilité qu'Elizabeth de la sienne, et leur constant rapprochement à une époque aussi importante de leur vie noua entre elles une intime amitié et leur permit un échange d'idées harmonieux, bien conforme aux enseignements d'eugénique de leur maître et conseiller.

Elizabeth et Miryam continuaient leurs courses dans les montagnes et le Père Eliyé surveillait d'un œil attentif leur développement, afin qu'aucun mal ne les surprît, vu qu'à ce moment, le seul espoir d'Israël était en ces deux femmes.

Quand vint pour Elizabeth le temps de mettre au monde son premier-né, cet événement produisit un grand émoi parmi le peuple, où diverses opinions circulaient quant à cette naissance miraculeuse; et lorsqu'on annonça que le nom de l'enfant serait Yéouan, cela ne fit que corser le mystère. Si les uns se réjouirent de la chose, d'autres l'envisageaient d'un œil moins favorable, craignant d'une part que Zacharias accordât une attention particulière à son fils, d'autre part, et surtout, que la grande fortune du prêtre trouvât un héritier, fait qui allait contrecarrer leurs spéculations d'une façon inattendue.

Yousef apprit ainsi qu'Elizabeth n'avait plus besoins de la compagnie de Miryam, et comme il devait rester à Jérusalem pour ses affaires, c'était au mois de décembre, il envoya dire à Miryam, qui était encore à la campagne chez Zacharias, de se tenir prête à partir pour revenir chez lui, aussitôt qu'il aurait terminé ses affaires dans la capitale. Mais lorsqu'il vit l'état de Miryam, il fut

pris de soupçons et bien Elizabeth l'assurât de l'innocence de la jeune femme, il ne fut pas disposé à la croire et lui répondit sans ménager ses termes.

Yousef se refusa à prendre Miryam chez lui, jusqu'à ce que le Père Eliyé vînt de nuit le trouver et lui rappeler ses devoirs envers Miryam comme tuteur et parent, ainsi qu'envers l'Ordre dont il faisait partie. A la fin Yousef consentit à recevoir Miryam et pour se couvrir, lui et elle, il annonça qu'il la prenait pour femme et l'emmenait dans sa maison de campagne à Bethléem, non loin de la ville de Nazareth en Galilée.

Avant que Miryam et Yousef fussent partis pour la Galilée, Elizabeth donna le jour à l'enfant promis, Yéôuan, qui fut présenté au Temple la semaine suivante, suivant la coutume.

Après sa présentation au Temple Yéôuan grandit et devint un sujet de fierté pour ses parents, en même temps qu'un objet de spéculation pour les sages, les devins, les voyants, les astrologues, car il était né dans le signe du Soleil, ou la corne du Sagittaire au Capricorne, soit vers la fin de notre mois de décembre.

Peu de temps après que les fêtes furent terminées, Miryam et Yousef se mirent en route vers le nord, pour se rendre à Nazareth et de là, à Bethléem, où Miryam pouvait rester jusqu'à sa délivrance sans crainte du voisinage. Entre temps, Yousef restait occupé à Nazareth, qui était alors un centre lettré des idées libérales, représentées par les Araméens et les Néoplatoniciens, une citadelle de l'Ordre des Esséniens, un produit mixte du Judaïsme et du Ghebérisme ou Zarathoushtrisme.

Vers cette époque, trois Mages, descendus des pays montagneux de l'Iran versés sur les signes des temps et au courant des phénomènes de la nature, passèrent quelque temps à Jérusalem en conférences avec les représentants de leur Ordre, convaincus qu'un changement allait se produire dans les affaires du peuple d'Israël. Ils avaient vu la manifestation des ondes mentales intensément focalisée sur le miroir atmosphérique et matérialisée sous l'apparence d'une étoile, et guidés par l'intuition, ils avaient trouvé le reflet de leurs impressions à l'intérieur des frontières d'Israël.

Au bout de quelques recherches, les Mages avaient appris la naissance du fils de parents âgés, ainsi que les nombreuses bénédictions qu'avaient répandues sur sa tête les patriarches, voyants et astrologues. Décidés à vérifier ces dires, ils en appelèrent aux docteurs de l'Eglise qui ne purent leur donner que de maigres renseignements, et, s'aidant des nouvelles recueillies aux abords du Temple, ils partirent à la recherche de l'enfant de la prophétie, au sujet duquel s'élevaient de grandes controverses tant à l'intérieur du Temple qu'au dehors.

Ayant trouvé la demeure de Zacharias, les Mages apprirent d'Elizabeth plus qu'ils n'avaient espéré, et munis de ces informations, prirent sans délai le chemin de la Galilée. En cours de route, ils furent rejoints par le Père Eliyé, Elizabeth avait informé de leur arrivée et qui désirait saisir cette occasion pour mettre les Mages au courant de la venue du Sôshiosh, ou Chrystos, le Messie.

Expliquant aux Mages que leur visite à ce moment serait importune, le Père Eliyé les persuada de retourner demeurer chez lui pour un temps, et leur promit de les conduire, dans un avenir rapproché vers le but de leurs recherches.

Au moment prévu, le Père Eliyé conduisit les sages à la demeure de Miryam, en un village lointain de la Galilée, où ils arrivèrent de nuit, à l'heure déterminée par la position des étoiles.

Selon la coutume courante chez les Mèdes et les Perses, les Mages révélèrent l'importance des corrélations planétaires et humaines et dispensèrent leurs bénédictions en conséquence. Reconnaissant en chaque enfant les possibilités des lois eugéniques rendues manifestes, les trois Mages exprimèrent d'un commun accord leur foi en la réalisation des vœux les plus chers des parents, affirmant que l'enfant grandirait dans la sagesse de Dieu et croîtrait en intelligence et en

science aux yeux des hommes qui ont le pouvoir de cultiver leur cœur et leur esprit.

CHAPITRE III

Bethléem de Galilée. --- Naissance du Sauveur. --- Visite à Appolonios en Cappadoce. --- Zacharias condamne les agissements des prêtres et du peuple. --- Assassinat de Zacharias.

La modeste petite habitation d'Yousef, l'artiste, était située à l'écart, vers le pied des collines de Bethléem; elle contrastait singulièrement avec sa demeure luxueuse de Nazareth, où il résidait avec les enfants de son premier mariage. Maintenant qu'il avait pris Miryam à lui, c'eût été inconsidéré de sa part de l'amener à Nazareth, eu égard à sa délicate position se prêtant mal à la vie de ville ainsi qu'au voisinage dont l'ambiance risquait de nuire au futur enfant. Il était trop réfléchi et prévoyant pour exposer Miryam à quelque humiliation, car il connaissait trop bien le caractère de ses enfants et l'influence d'un voisinage inquisiteur et bavard, toujours prêt à fouiller dans les secrets de sa vie de famille et à nourrir griefs, mésintelligence et jalousie.

Bien que l'humble demeure au pied des coteaux n'offrît qu'un maigre confort à Miryam, qui avait été élevée dans de meilleures conditions, elle et son tuteur préférèrent y vivre tranquillement et partager ainsi leur petit domicile avec le chef des bergers, qui gardait avec dévouement les petits domaines d'Yousef.

Avec l'aide de ce chef des bergers, Yousef avait aménagé la place et l'avait rendue aussi confortable que les conditions le permettaient. La saison était agréable, et ce n'était que vers le soir que vaches et brebis venaient se reposer aux abords de la place, tandis que les bergers restaient à distance, par égard pour Miryam et Yousef, leurs maîtres et seigneurs.

Quant vint le temps de la délivrance, Yousef eut pour Miryam tous les soins d'un époux dévoué et n'épargna rien pour lui rendre son séjour aussi agréable que si elle se trouvait dans un palais princier.

Ce fut le soir du vingt-troisième jour de mai, l'an sept cent quarante-neuf de la fondation de Rome, que Miryam enveloppa l'Enfant dans les langes, et dès ce jour fut considérée comme femme, avec tous les privilèges et honneurs dus à la maternité. Suivant les coutumes de l'époque, c'était aux serviteurs immédiats du train de maison qu'était accordé de voir en premier l'Enfant de la Promesse, et Ghebér-Eliyé ne manqua pas l'occasion d'aller personnellement porter la nouvelle aux bergers qui campaient au-dehors et de les inviter à venir payer leur tribut et saluer et accueillir le nouveau-né, sur la venue duquel ils avaient reçu d'assez amples informations pour pouvoir tirer eux-mêmes leurs conclusions. Et quelle ne fut pas la surprise de ces simples bergers et paysans à la vue des Mages vêtus d'étranges et somptueux costumes !

Le Père Eliyé, qui désirait que la nouvelle de la naissance de l'enfant ne fût pas colportée au-delà des intimes de la Galilée, engagea les trois sages à ne pas prendre au retour le chemin par lequel ils étaient venus, mais à poursuivre vers le nord et à traverser la Cappadoce, où les Ordres de la Communion étaient dans l'attente d'un nommé Appolonios; et il exhorta les Mages à répandre en Cappadoce la nouvelle de l'événement dont ils venaient d'être témoins, afin qu'ainsi les prières et actions de grâces pussent s'élever de toutes parts dans une parfaite harmonie.

Depuis la naissance de Yéôuan, une grande agitation régnait chez les prêtres, et ceux-ci excitaient constamment le peuple à commettre des actes contraires à l'honneur et à la position de Zacharias.

Et maintenant que l'apparition inattendue de l'enfant d'Elisabeth renversait tous leurs calculs, les prêtres jurèrent en secret de miner en dessous toutes les actions de Zacharias et de hâter sa chute et sa ruine.

On n'avait pas complètement oublié l'insolite réception d'astrologues étrangers, ni l'attention

dont l'enfant avait été l'objet de la part des devins attirés et reconnus, le jour de la circoncision, et les prêtres prirent avantage de la chose pour s'en servir contre Zacharias, s'en faisant un tremplin politique, utile au besoin pour fomenter leurs intrigues.

Yéouan n'était âgé que de quelques mois quand l'agitation fut à son comble et menaça de devenir dangereuse. Les intrigues furent nourries à tel point que le Sanhédrin demanda une explication à Zacharias, lequel décrivit la situation en termes d'une telle simplicité que le conseil ne put prendre aucune décision sans offenser l'une ou l'autre faction, en sorte que les prêtres se bornèrent à travailler le peuple pour faire de lui l'instrument docile de leurs fins égoïstes.

L'on se servit d'individus sans caractère pour troubler le service chaque fois que Zacharias montait au Temple pour officier, et s'il leur reprochait leur activité séditeuse, ils se révoltaient ouvertement en cherchant à s'attirer les sympathies du peuple.

On s'arrangeait même à faire sentir à Elizabeth le mépris qui pesait sur elle, et quand l'occasion s'en présentait, on ne manquait pas de faire à l'enfant, sans s'en cacher, tout le mal possible.

Est-il surprenant qu'alors on voie Zacharias se redresser dans toute la fierté de son être pour élever la voix contre les abominations du peuple, des prêtres et des autorités, actions que les masses étaient prêtes à imiter, considérant leurs chefs comme des modèles dignes d'émulation ?

Zacharias ne condamna pas seulement leur conduite, il leur révéla leurs mensonges, leurs intrigues, leur corruption dans leurs relations de famille et leurs transactions commerciales, la décomposition avancée de leurs cercles sociaux et politiques, et dénonça dans un langage clair et net la pourriture et la déchéance morale sur toute l'échelle des valeurs spirituelles, d'où naît la frivolité qui jongle avec le vrai et le sérieux de la vie, qui se rit des classiques et du grand art, qui délire fanatiquement contre toute réforme et fait dévier le patriotisme en un égoïsme de parti provocateur de troubles et de guerres, un état de choses où il devient impossible aux meilleurs éléments de subsister et de trouver la juste récompense de leurs infatigables efforts. Sa conclusion, basée sur les prophéties, fut que l'histoire se répète toujours à nouveau, et pour finir, au lieu de la bénédiction liturgique attendue, c'est une malédiction qu'il proféra contre tout le peuple.

L'aigreur des prêtres contre Zacharias croissait d'un jour à l'autre, et le peuple ne tardait pas à suivre leur exemple, surtout depuis qu'ils avaient été humiliés dans leur orgueil et qu'il avait démontré leur injustice, leur iniquité et leur avarice, la décadence de leur race. Ce terrible souvenir hantait leur mémoire et emplissait leur cœur de colère et de malice contre quiconque osait dénoncer la tache noire qui masquait leur lâcheté.

La naissance de Yéouan devint l'objet de grandes controverses, et le fait qu'il fût né de parents âgés porta plus d'un à croire non seulement à un miracle, mais à un événement entouré d'un profond mystère, à l'élucidation duquel les prêtres et leurs salariés travaillaient avec acharnement.

La vocation des Sages venus de l'Extrême-Orient, du pays du Tôt-Lever (Bhakta-Rah), ou Bactriane, les prophéties de Siméon dans le Temple et l'excitation créée par Hannah parmi les servantes du Temple et les adorateurs coutumiers, l'intrépidité de Zacharias dans l'exercice de son autorité et les nombreux racontars qui circulaient au sujet de l'enfant merveilleux, tout évoquait soupçons et crainte de la part du clergé.

Le malaise devint si grand qu'Hérode et les fonctionnaires du gouvernement commencèrent à s'y intéresser, si bien que tous moyens, légitimes ou autres, furent mis à réquisition pour obtenir de plus amples informations sur ce qui leur semblait devoir être un nouveau mouvement secret destiné à renverser le gouvernement.

Mais malgré toute l'ingéniosité d'espions bien stylés, malgré toute la ruse ecclésiastique, tout essai de mettre la main sur le nouveau mouvement échoua, car celui-ci semblait dirigé par des

mains invisibles et soutenu par une puissance surhumaine dont la diplomatie échappait absolument à toutes les expériences et à toute la science des politiciens comme du clergé.

Pour le salut du Nouvel Ordre et la protection de ses intérêts et de ses plans, mais au grand déplaisir de Ghebér-Eliyé, ce dernier fut obligé d'offrir ses services au gouvernement gagnant ainsi sa confiance explicite. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour tenir toutes choses sous son contrôle, au point de rallier sous ses ordres et l'Eglise et l'Etat.

Pour réussir dans sa nouvelle vocation, Eliyé trouva prudent que Miryam restât à Bethléem de Galilée sous la protection de l'artiste Yousef et leur conseilla de garder tous deux ce qu'ils savaient enfoui au plus profond de leur cœur.

Yousef se montra fidèle, et entre sa protection et les tendres soins de Miryam, l'enfant reçut tous les avantages et eut toutes les facilités pour se développer en beauté et en vigueur, au mental comme au physique.

Entourés de gens à l'esprit plus libéral et moins soumis à l'influence cléricale, Yousef et l'enfant Yéhoshua vécurent en paix, attendu que toutes les affaires politiques se concentraient sur la Judée.

Pour ne faire naître aucun soupçon, Yousef résigna en partie ses occupations pour vouer la plus grande partie de son temps à la vie de famille dans sa maison de campagne, et ne se rendit pour affaires à Jérusalem que lorsqu'il n'y voyait aucune imprudence.

Miryam, une fois accoutumée à la paisible vie du village, avait perdu tout intérêt au bruit et au brouhaha du pays de Judée, et lorsqu'elle eut appris les soucis et les difficultés auxquelles Elizabeth était en butte, elle fut reconnaissante de partager le sort de la classe inférieure dans une humble demeure d'économie rurale. Elle avait toutes les raisons d'être heureuse, car Yousef lui accordait plus d'attentions que ne le fait d'habitude un mari, et lui procurait tout le confort que son cœur pût désirer, tandis que l'enfant se développait d'une manière qui bien souvent l'émerveillait.

C'est à juste titre que Miryam relevait la tête, fière de l'honneur dans lequel la tenaient les nombreux amis qui apprenaient à l'aimer et à apprécier sa compagnie. Souvent ils venaient de plusieurs lieues alentour pour recevoir ses conseils à propos de choses au sujet desquelles elle était très avertie, grâce à l'éducation qu'elle avait reçue au Temple et surtout aux instructions privées de maîtres avancés.

Miryam gardait son fils avec un zèle maternel presque excessif et n'eût été l'angoisse qu'elle éprouvait quant au salut d'Elizabeth, elle se serait considérée comme la plus heureuse des femmes. Elle sentait confusément que son propre fils courait quelque danger et seule l'assurance du Père Eliyé pouvait lui rendre le calme et dissiper les nuages à ses heures de méditation. Il s'efforçait de la ramener à une conception plus joyeuse de la vie et l'encourageait, afin qu'elle acquît plus d'énergie pour affronter les difficultés et les tourments futurs.

Avec cela, Miryam sentait au-dessus d'elle la main directrice qu'elle savait devoir la protéger, comme il advient à ceux qui se fient en Lui, car ignorait-on qu'il n'avait pas abandonné Israël ?

Bethléem ne ressemblait en aucune manière à la cité de David et Miryam se sentait plus en sécurité que sa tante Elizabeth, qui résidait dans la plaine de Judée. Oh, combien elle se réjouissait de revoir Elizabeth ! Combien souvent elle se remémorait les heures de bonheur passées en sa compagnie à méditer sur le merveilleux avenir qui leur était réservé et sur la glorieuse mission qu'elles étaient appelées à remplir !

Hérode, surnommé le Grand, dont l'autorité sur la Judée dépendait de la faveur de Rome, et que haïssaient également Juifs et Gentils, avait tout lieu de croire sa position mise en danger. Engagé lui-même dans les plus basses intrigues, il ne savait que trop quelles accusations pouvaient

retomber sur sa tête, et se tenait prêt à supprimer tout mouvement qu'il pût considérer comme une menace pour son trône, cela sans reculer devant une effusion de sang, au cas où ce moyen paraîtrait nécessaire pour calmer les esprits et sauver sa vie.

Aux prêtres, toujours de bon conseil dans l'invention de moyens de cruauté, Hérode promit des faveurs en retour et s'engagea à couvrir de son autorité leurs crimes infamants. D'autre part, le clergé avait besoin d'Hérode pour anéantir Zacharias, et ce ne fut que grâce à son habileté diplomatique que Ghebér-Eliyé parvint à empêcher le Roi de souiller ses mains du sang des innocents.

Mais les prêtres s'entendaient à attiser la flamme de la colère et de la jalousie. Ils supplièrent Hérode de leur prêter main forte dans leurs projets criminels, pour le cas où ils jugeraient la chose nécessaire.

Hérode se sentait de plus en plus mal à l'aise et soupçonnait une relation probable entre Zacharias et son mystérieux enfant, d'une part, et le nouveau mouvement dont il dépendait du Père Eliyé de révéler le secret.

Le Roi avait toute confiance en son nouveau conseiller, dont il avait pu apprécier l'inestimable valeur en diverses circonstances qui lui avaient valu des faveurs de la splendeur romaine. C'est pourquoi Hérode promit qu'aucun mal n'atteindrait Zacharias, dont Ghebér-Eliyé prétendait se faire un instrument de sûre information au sujet du mouvement secret si fortement appréhendé.

D'autre part, Hérode, qui était impulsif, faisait aux prêtres des concessions qu'il regrettait en général lorsqu'il était trop tard pour se rétracter. Ces derniers étaient impatients de se venger de Zacharias, dont la présence même semblait anéantir leurs projets, et quand toutes les embûches qu'ils lui avaient dressées, à lui et à son fils à peine âgé de deux ans, eurent échoué, ils eurent recours à la corruption.

Les prêtres avaient si bien calculé leur jeu que les politiciens se soumettaient humblement à eux et consentaient à tout ce que pouvait suggérer le clergé. Les changeurs de monnaie, qui dirigeaient le système de banque en vigueur à cette époque, furent placés complètement sous la dépendance de l'Eglise. Les fluctuations du marché furent contrôlées par le clergé qui se connaissait en spéculation aussi bien que les politiciens en maisons de jeux. Exempts d'occupations honnêtes, prêtres et politiciens, les uns comme les autres, passaient leurs loisirs à leur gré à combiner des projets d'asservissement du peuple. Les prêtres projetaient de mettre les politiciens sous leur dépendance. Prétendant tenir leurs droits par succession divine et recevoir des ordres spéciaux du Ciel, la caste des prêtres affirmait que ses propres fins justifiaient n'importe quels moyens, même ceux qui doivent être considérés comme criminels lorsque employés par une autre caste.

Non content de régner sur le cœur et la raison des hommes, le clergé était décidé à contrôler aussi bien les moindres faits et gestes de la vie quotidienne. Pour eux, rien n'était trop vil ni trop méprisable, si cela pouvait servir leurs fins. Sous le couvert de l'auto-hypnose, ils se raccrochaient à la croyance théomane que c'était la cause de la Divinité qu'ils tenaient dans leurs griffes et que ni le Dieu du ciel ni les forces de la nature ne pourraient jamais la leur arracher.

Tel était l'ordre de choses régnant sur le peuple, où les autorités mêmes, sauf celles du clergé, se voyaient obligées de veiller à leur propre sauvegarde. Quoi d'étonnant à ce que Zacharias prît ses précautions chaque fois qu'il devait officier !

Pour assurer la sauvegarde de l'enfant, Zacharias voulut qu'il fût amené au Temple pendant que lui-même y officiait, sûr qu'aucun mal ne pouvait l'atteindre là, bien que maints incidents survenus après le service portassent à conclure que les prêtres étaient à l'œuvre pour nuire à l'enfant.

Après son exhortation habituelle, et au moment où Zacharias se retournait vers l'autel dont il

s'apprêtait à gravir les marches, un petit groupe de soldats mercenaires, sortant de derrière les piliers du Temple, lui mirent violemment la main à l'épaule, tandis que la foule assemblée dans la cour ouverte se battait furieusement, poursuivie par d'autres soldats, qui cherchaient à s'emparer de l'enfant. Dans leur fureur, ceux-ci arrachèrent tous les petits des bras de leurs parents qui étaient montés au Temple offrir leurs sacrifices pour les jeunes, selon la loi des cérémonies.

Quand la mêlée fut terminée, Zacharias gisait dans une mare de sang devant l'autel du Très-Haut.

CHAPITRE IV

Massacre d'enfants innocents. --- Fuite d'Elisabeth et de son fils Yéôuan. --- Deuil et mort d'Elisabeth. --- Yéôuan est élevé par Eli-Aleh de l'Ordre des Hermites. --- Yessou à l'âge de treize ans.

Il se produisit un violent émoi au moment où les soldats sortirent de leur cachette, et hommes et femmes, ignorant la cause du trouble, cherchèrent à se sauver de tous côtés. La lutte entre les soldats et ceux qui essayaient de protéger leurs enfants ne dura que peu, cependant elle fut fatale à nombre d'innocents, et pour finir le parvis du Temple était teint de sang.

Le Père Eliyé, qui suspectait une attaque contre Zacharias, arriva trop tard pour sauver le vénérable prêtre, mais entra juste à temps en scène pour sauver le petit Yéôuan de l'attentat tramé contre lui par la jalousie du clergé.

Dans leur rage et leur décision d'exécuter les ordres des prêtres, les soldats rompirent de droite et de gauche et s'élançèrent en toutes directions à la poursuite de l'enfant de Zacharias, arrachant tous les enfants des bras de leurs parents ou protecteurs, dans l'espoir de mettre en lieu sûr l'objet de leurs recherches. Ils avaient reçu l'ordre de tuer au besoin tout enfant présent, pour être sûrs d'avoir supprimé celui que l'on voulait.

Le roi Hérode fut fort surpris de la tournure qu'avaient prise les choses et l'assassinat de Zacharias lui déplut particulièrement, puisque c'était grâce à ce dernier qu'il espérait que le Père Eliyé allait obtenir d'importantes informations sur le nouveau mouvement qui semblait menacer la sécurité de son trône.

Du fait que ce furent des soldats qui prirent part à la sanglante mêlée du Temple, la colère publique se porta contre Hérode que l'on rendit responsable de la mort des enfants massacrés de sang-froid. Une enquête instruite par le gouvernement montra que l'affaire était plutôt compliquée, et pour éviter de nouveaux troubles on jugea préférable de laisser tomber toute procédure, de manière à laisser le peuple plus ou moins dans l'incertitude.

Il se fomentait alors un soulèvement d'un caractère plus grave et celui-ci détourna l'attention publique de la tragédie du Temple. Seuls ceux qui avaient été directement mêlés à l'affaire, la gardaient présente à la mémoire et cherchaient de diverses façons à lui créer des suites en faisant porter tout le poids de la faute sur le Roi, dont le rôle n'était pourtant que celui d'un enfant des circonstances, obligé de servir deux causes à la fois, pour maintenir sa position. D'une part, il était dans la main des prêtres et à leur merci, tandis que de l'autre il était la victime de tous les tireurs de ficelles. Pouvait-il ou aurait-il osé dire la vérité ? Le silence était sa seule sauvegarde et d'ailleurs, il était aisé d'avoir l'appui des prêtres, qui ne cherchaient qu'à détourner l'attention du peuple de la sanglante tragédie en rejetant tout le blâme sur Zacharias qui ne pouvait désormais plus élever la voix contre les abominations des Collines de Sion.

Que le petit Yéôuan ne fût plus en sécurité aux abords de la grande ville, Eliyé n'en doutait pas. Un lieu situé à l'est du Jourdain, loin des demeures des hommes, pauvre en végétation, séparé du train de la civilisation et entouré d'une région désertique, fut le port de salut pour Elisabeth et son fils. C'est sous le couvert de la nuit qu'ils fuirent dans la direction de l'est, et non sans de

grandes difficultés pour Elizabeth. A marche forcée, par monts et par plaines et à travers le désert, ils atteignirent un lieu rarement recherché des humains, sauf de ceux qui, accablés par la duplicité de l'homme et dégoûtés du système social d'alors, désiraient se retirer dans la solitude. Là, tranquilles et loin des suggestions de leurs congénères, à l'abri du prince comme du prêtre, ils pouvaient passer leur temps à attendre, dans la concentration de pensée, l'avènement d'un jour meilleur et plus lumineux pour leur pays.

Eliyé savait trop bien qu'il n'avait pas de temps à perdre et il profita de l'agitation pour mettre l'enfant hors de portée de ses ennemis. Le chemin choisi n'était pas inconnu d'Eliyé, car à chaque étape le petit groupe était reçu par des gens bienveillants qui semblaient comprendre la situation, sans jamais demander le pourquoi et le comment.

Sous le coup de l'excitation, Elizabeth sembla supporter héroïquement le choc infligé par la perte subite de son époux, mais lorsqu'elle se fut calmée, l'événement tragique repassait à tous moments devant son esprit. Non seulement il lui fallait fuir de sa maison, de ses proches et de son peuple et s'exiler au loin, mais même des visites occasionnelles au Temple lui furent refusées et c'est comme bannie qu'elle dut écouler ses jours à un âge qui demandait plutôt des attentions que des sacrifices. De plus, le seul être qu'elle eût aimé et chéri pendant plus de quarante ans, le seul ami auquel elle pût se confier n'était plus auprès d'elle. Elle n'avait pas même pu revoir son visage pour lui dire un dernier et long adieu à son départ pour le grand au-delà.

Bien qu'attachée à son enfant elle lui prodiguât tous les soins dont l'amour maternel est capable, Elizabeth ne pouvait plus trouver de consolation pour son cœur profondément blessé. Et avant qu'Yéôuan eût appris à réciter les commandements et le premier chapitre de la Genèse, en plus de ses prières du matin et du soir, Elizabeth suivit son mari au pays d'où aucun voyageur n'est jamais revenu.

Après la mort d'Elizabeth, Eliyé-Eli amena le petit Yéôuan à Eli-Aleh, où l'Ordre des Hermites de la Communion des Elus l'éduqua selon ses règles et sous la haute surveillance de leur maître reconnu, le Père Eliyé.

Le Père Eliyé resta aux ordres du roi Hérode, car il avait encore un projet en vue, et si ce n'était pas de triompher, c'était au moins d'empêcher Hérode d'agir au préjudice de sa situation à lui, ou d'une façon qui pût devenir dangereuse pour l'Ordre des Elus. C'est grâce aux sages conseils d'Eliyé, le mystérieux, qu'Hérode sut conserver la faveur de Rome et se garder d'actions qui eussent provoqué des attaques de la part du clergé; car ce dernier était toujours occupé à miner par-dessous les plans d'Hérode et à combiner les plus ingénieux stratagèmes pour hâter sa chute. Mais si bien conçus que fussent leurs projets, la mission d'Eliyé était de les démasquer et de maintenir Hérode à son poste pour tenir en échec les intrigants.

Quoi d'étonnant que le clergé ait haï Hérode et soulevé le peuple contre lui ! Cependant le jeu n'était pas facile et les prêtres et leurs comparses commençaient à s'alarmer du fait que tous leurs projets s'émiettaient comme paille au vent; mais il leur était impossible de découvrir la source d'où Hérode était renseigné sur leurs plans les plus secrets.

Il en résulta des divisions entre les prêtres, ceux-ci s'accusant mutuellement de trahison et se soupçonnant les uns les autres quant à leurs intentions. Un tel état de chose laissait Hérode en sécurité et de plus, les prêtres redoutaient la puissance invisible derrière le trône, qui veillait sur sa destinée et gardait leurs mains du sang répandu.

La tactique à laquelle Eliyé eut recours était des plus ingénieuses et prouvait de sa part beaucoup de réflexion et de prévoyance dans tous ses calculs. Ce n'était pas pour son avantage personnel qu'il avait acquis cette place au gouvernement, par laquelle lui incombait une telle responsabilité. C'étaient les conditions du temps, entremêlées d'idées poétiques et autres, qui l'avaient lancé à ce poste qu'en d'autres conditions il eût décliné. Mais une fois engagé là, il ne semblait pas y avoir de raisons d'en sortir sans éveiller la curiosité ou la suspicion. Il n'était pas

homme à se venger, car si tel avait été son dessein il aurait pu le faire nombre de fois. Un mot de sa bouche, et la mort de Zacharias eût été vengée, mais il comprenait trop bien la loi naturelle de justice pour s'y entremettre. Il savait aussi que non seulement la moindre démarche dans ce sens l'aurait compromis, mais aurait risqué d'amorcer des projets désastreux pour lui et ses vues. Il sentait qu'il avait une œuvre à accomplir, dont l'exécution nécessitait circonspection, prudence et persévérance. Il se savait un instrument dans la main du temps, aussi était-il enclin à n'exécuter que les ordres de son âme.

Le Père Eliyé se convainquit de plus en plus que le seul but raisonnable à poursuivre, était d'instaurer un nouvel ordre de choses dans le monde politique et religieux, et à cette fin, il retourna jusqu'aux pierres du chemin pour se mettre au courant de toutes les circonstances qui pussent être avantageuses aux deux messagers à la venue desquels il avait engagé toute sa foi.

Il était notoire qu'Yéhoshua était arrivé à réaliser pleinement l'idéal entretenu par le Père Eliyé, fait qui tenait Miryam dans la joie. Le saint enfant semblait n'avoir aucun des défauts visibles chez Yédouan qui, bien que studieux dès sa tendre enfance, conservait cependant un dépit en face des maux de l'existence et les dénonçait avec moins de prudence qu'il eût été raisonnable; il s'attirait ainsi la haine qui lui avait été vouée depuis le jour même de sa venue sur le plan de la manifestation.

Sous la tutelle d'instructeurs privés, choisis par ses parents protecteurs, Yéhoshua, ou Yessou, commença à l'âge de cinq ans l'étude des branches élémentaires de l'instruction, et fit de si rapides progrès qu'on dut à plusieurs reprises changer ses instructeurs, car il se développait au-delà de leurs capacités. A l'âge de dix ans, il était non seulement versé sur tous les sujets d'instruction élémentaire, non seulement passé maître dans la récitation des Ecritures et du rituel, mais il avait acquis de telles connaissances dans l'exégèse de la Loi et des Ecritures, que l'on jugea opportun de lui donner l'occasion de poursuivre des études supérieures.

Lorsqu'il atteignit sa treizième année de vie terrestre, Yessou reçut le droit de vote dans l'assemblée de son peuple et fut présenté devant les Anciens pour recevoir sa confirmation dans l'âge viril. Ordinairement, les enfants étaient présentés devant les Anciens de leur propre école ou synagogue, pour être examinés et reçus dans l'assemblée. Ce n'était qu'à de grandes occasions et seulement pour les plus fortunés, que les enfants étaient présentés à Jérusalem pour être inscrits sur les rôles des Elus d'Israël.

Les parents protecteurs d'Yessou n'étaient pas seulement fiers de pouvoir prévoir une telle occurrence, mais ils étaient décidés à rester en bons termes avec "Jéhovah et le monde", en allant visiter le Temple régulièrement une fois par an, pour payer leurs impôts et faire des dons à l'Eglise, outre les lourdes donations qu'ils faisaient aux Anciens du district de Nazareth desquels ils relevaient. Demeurant en bons termes avec leur propre synagogue et en faveur chez les membres du Temple, ils reçurent le très rare privilège de voir Yessou reçu dans l'assemblée devant le grand public, avec un rituel et un service spécial qu'il n'était permis qu'à très peu d'obtenir.

Miryam et Yousef étaient tous deux de la classe libérale et de cœur aussi araméens que leur langue maternelle, mais conscients de l'ignorance de leur entourage, ils n'avaient cure d'attirer les critiques, car ils tenaient pour vrai le vieil adage : il est de beaucoup plus avantageux et profitable de nourrir ses ennemis que de les combattre, et mieux vaut payer tribut qu'éveiller un scandale et être dépouillé de ses biens durement acquis.

Afin que fussent épargnés à Yessou les affronts d'une populace malveillante, ses parents protecteurs désirèrent lui consolider une position sûre dans l'assemblée, de même qu'un avenir meilleur dans une classe dont l'autorité était établie, du fait qu'elle pouvait dispenser des faveurs ou des marques de reconnaissance. Comme tous les descendants de pionniers, car tels étaient Yousef et Miryam, ils devinrent méfiants et spéculatifs, tant au sujet de leur entourage que sur les possibilités futures, tirant leurs conclusions des expériences faites, comme aussi des observations recueillies avec soin dans le cours quotidien de la vie.

CHAPITRE V

Yessou devant les docteurs de la Loi. --- Croyances pharisiennes sous les couleurs de l'Essénisme. --- Agé de quinze ans, Yessou voyage avec des marchands. --- En Egypte et en Grèce. --- Compagnons d'Yessou. --- Il fonde l'Ordre des Nazaréens.

Grand de stature et portant plus l'expression d'un homme de grande expérience que celle d'un jeune garçon, Yessou, âgé de treize ans, fut trouvé au milieu des hommes instruits d'Israël, discutant sur des questions que d'ordinaire n'abordaient que ceux qui étaient considérés comme avancés et très versés dans les affaires publiques et la vie sociale. Son témoignage et les réponses aux questions qu'on lui posait devant l'assemblée furent un point de départ pour bien des Israélites grisonnants, qui se trouvèrent tirés de leur état d'indifférence léthargique. Yessou se tenait au milieu d'eux sans crainte, et sûr de ses réponses, heureux d'avoir raison à tous les points de vue.

L'intérêt pour lui semblait grandir de plus en plus, et, mus par une force ou un pouvoir inconnu, les Sages venaient s'assembler autour de lui, pour découvrir, si possible, la source de toute cette merveilleuse science qui lui permettait de traiter jusqu'aux questions du jour les plus ardues. Il n'y a rien de surprenant, alors, à ce qu'il devint l'objet d'une attention extraordinaire et qu'il fut invité chez des personnages occupant les plus hautes situations. Toutefois ses parents protecteurs n'avaient pas l'intention de rester dans la ville plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour accomplir leurs rites religieux, et lorsqu'ils s'apprêtèrent à partir, ils furent surpris de ne pas trouver Yessou au rendez-vous fixé. Pensant le retrouver avec des amis qui étaient déjà partis en avant, ils se hâtèrent de les rattraper, pour s'apercevoir qu'il n'avait rejoint personne de la compagnie. Et leurs craintes au sujet de sa sécurité grandirent d'un jour à l'autre, alors qu'ils restaient sans aucune nouvelle de lui.

Pendant ce temps, Yessou était occupé à répondre aux nombreuses questions que lui posaient les érudits d'Israël. Ils ne pouvaient que s'étonner du nombre de sujets qu'Yessou pouvait traiter. Ils ne pouvaient comprendre qu'Yessou avait été élevé dans un milieu infiniment plus libéral sous tous les rapports que ce n'était l'habitude, et que par conséquent son esprit était resté libre des suggestions de la bigoterie ecclésiastique, des fausses interprétations, de la routine et de l'étiquette, et que, comme il avait joui de l'entière liberté de se mêler à jeunes et vieux et était par nature observateur et porté à l'étude, il était toujours prêt à saisir tout ce que pouvait concourir à son développement mental, aussi bien qu'à tirer ses propres conclusions sur les questions vitales du jour.

Yessou avait passé son enfance dans une contrée que traversaient des marchands venant de presque tous les pays commerçants du monde. Comme Nazareth était devenu un véritable centre littéraire pour la libre pensée et les arts les moins admis, toutes les classes d'hommes se rencontraient là, et grande était la variété des opinions exprimées, concernant les sujets les plus graves de l'heure.

Rien ne semblait échapper aux oreilles d'Yessou, qui était libre de recueillir sa science partout où lui et ses parents le jugeaient convenable. Il jouissait de cette heureuse nature qui permet d'assimiler tout ce qu'on voit et entend, et en ses moments de loisirs, il repassait en son esprit tous les thèmes qui s'étaient présentés à lui et en retenait ce qui parlait à sa raison et semblait s'harmoniser avec la pensée de ceux qu'il considérait comme instruits et sages.

Toujours prêt à raisonner et comparer, ce lui devint un plaisir d'étudier; et bien qu'encre jeune garçon, il était, avec son père protecteur, prêt à saisir toute occasion aussitôt qu'il était question de choses intéressantes.

Toujours prêt à rendre service et prenant une part active à toute espèce de travaux considérés à cette époque comme très louables, Yessou devint un personnage très recherché par les autorités.

Comme enfant, il fut un chanteur accompli, et sa musique à la synagogue le jour du sabbat était hautement goûtée des fidèles. Il s'était fait un point d'honneur d'assister à toutes les discussions religieuses et politiques, et lorsqu'il grandit et que vint le jour où il dut être présenté à l'assemblée, nombreux étaient ceux qui désiraient le voir prendre place parmi les Elus, et toute une compagnie s'organisa pour aller à Jérusalem assister à sa confirmation dans la Congrégation de Dieu.

Son père protecteur était un Essénien de tendance, mais lui-même s'identifiait avec les Pharisiens du groupe modéré.

Les distinctions de classes étaient un sujet que n'abordaient jamais ses parents, aussi l'esprit d'Yessou avait-il été formé dès sa jeunesse à considérer son peuple, non du point de vue de caste, mais comme une seule grande famille, et c'est le bien de tous qu'il avait à cœur.

Il fut patriote pour autant qu'il avait le désir d'honorer son peuple, d'accréditer la nation.

Assis au milieu des Scribes, il avait plutôt l'air d'un jeune homme que d'un garçon de treize ans. Il dépassait de beaucoup la taille moyenne pour son âge, et les connaissances qu'il possédait sur toutes choses en général faisaient douter les Scribes du nombre de ses années.

Vu la quantité d'amis que comptait Yousef, Miryam pensa qu'Yessou faisait route avec quelques-uns d'entre eux, mais lorsqu'on découvrit qu'il n'en avait rejoint aucun, ses parents s'alarmèrent et retournèrent tout d'une traite à la capitale, chercher le Père Eliyé et lui exposer leurs doutes et leurs craintes. En retrouvant Eliyé, ils apprirent en quel lieu Yessou était resté et, de plus, l'intention d'Eliyé avait été qu'Yessou fît une impression durable sur les Scribes, en contribuant à causer une émotion parmi les prêtres et à éveiller leur curiosité au sujet de la personnalité de l'enfant galiléen.

Miryam comprenait les paroles prononcées par Yessou dans le Temple : "Ne dois-je pas m'occuper des affaires de mon père". Il sembla à Miryam que ces paroles lui transperçaient le cœur, car elle, en craignait une mauvaise interprétation au cas où elles eussent été recueillies par une oreille malintentionnée; de plus, il était possible qu'Yessou eût appris quelque détail sur sa propre personnalité, qu'auparavant il avait ignorée. Et l'on dit de Miryam qu'"elle gardait ces paroles dans le secret de son cœur".

En rentrant à Nazareth, Yessou embrassa la carrière de son père protecteur, tout en poursuivant entre temps ses études sur les sciences d'alors, accordant quelque attention aux arts, mais s'attachant plus particulièrement à l'étude des problèmes sociaux, qui lui apparaissaient comme la chose la plus importante à cette heure.

Agé de quinze ans, il s'engagea, avec le consentement de ses parents, pour un voyage jusqu'à la côte avec des marchands de leur connaissance, s'ouvrant ainsi de nouvelles possibilités d'élargir son savoir sur les us et coutumes du monde, ce qui accrut chez lui le goût des voyages, en sorte qu'il s'appliqua à n'en laisser échapper aucune occasion. Cependant le commerce ne l'intéressait guère, sauf pour l'avantage d'être mêlé à des gens de nationalités très diverses et d'en pouvoir étudier tous les différents caractères.

Vers l'âge de dix-sept ans, il se sentit une vive attirance vers la philosophie et partit pour la ville d'Alexandrie, qui était devenue célèbre comme rendez-vous des philosophes de tous pays. Il n'y resta que peu de temps. Ayant appris qu'au cours d'une querelle entre les deux partis des Pharisiens et des Sadducéens, son père protecteur avait été gravement blessé, il interrompit ses études à Alexandrie et rentra à domicile pour reprendre encore une fois son métier et s'occuper des affaires paternelles.

Par suite de ces luttes de partis, le cœur d'Yessou se remplit d'amertume envers les Sadducéens, tandis que les Pharisiens cessèrent de l'intéresser. Bien que favorablement disposé envers les Esséniens, il ne pouvait toutefois pas s'identifier avec eux, car il trouvait leurs idées trop

théoriques et pas assez pratiques pour être d'aucune utilité dans la vie quotidienne.

Lorsque son père protecteur fut remis d'une longue maladie, Yessou se décida à élargir ses connaissances dans les beaux-arts et dans ce but, il partit pour la Grèce, où il demeura un certain temps.

Ayant rencontré là des adeptes d'antiques philosophies, il se sentit poussé à approfondir ces sujets et retourna auprès des Sages d'Alexandrie, pour se soumettre à leurs directives. Mais au cours du voyage, avant d'atteindre sa destination, il apprit que son père protecteur avait eu une rechute et rentra en hâte à son foyer. Il y arriva juste à temps pour voir Yousef dormant de son dernier sommeil.

Yessou ne resta cette fois pas longtemps chez lui; comme entraîné par une puissance invisible, il se hâta de reprendre le chemin d'Alexandrie. Ses frères, enfants du premier mariage de son père protecteur, prirent à leur charge les affaires de la maison, et ses sœurs s'étant toutes mariées, sauf une, laissèrent Miryam à ses propres occupations. Miryam ayant décidé de se vouer désormais aux œuvres publiques, rien en retenait plus Yessou dans l'accomplissement de ses projets, et c'est ainsi qu'il repartit pour Alexandrie, pour y puiser à la source du savoir tout ce qui pouvait satisfaire sa grande soif de connaissances.

Bien qu'ayant des moyens à sa disposition, Yessou préféra faire son chemin de lui-même et gagner sa vie grâce à son métier de sculpteur, tout en poursuivant ses études. Cela lui permit de garder son esprit constamment dirigé sur le côté pratique de la vie et d'ignorer les données purement théoriques des sciences, pour autant qu'elles n'ont aucune chance de réalisation dans la vie de tous les jours. Il fallait que l'idéalisme devînt du réalisme pour être digne de capter son attention et sa considération. Se familiariser avec les moyens lui permettant de tenir tête aux conditions régnantes de l'époque, afin qu'il puisse faire part à d'autres du résultat de ses expériences, cela revenait à contrôler jusqu'au fond sa pensée même, ses paroles et ses actes.

Ce fut à Alexandrie qu'Yessou fit la connaissance d'Appolonius de Tyane, d'Yéôuan de Cérinthes, d'Yudas Iscariot, d'Abgar d'Arménie, de Simon de Cyrène et d'autres, dont la vie fut étroitement entremêlée avec la sienne, et dont les traits de caractère ressemblaient tellement aux siens que souvent les pensées, paroles et actions de l'un furent attribuées à l'autre.

Les grandes âmes ne se manifestent jamais seules sur terre. Elles sont accompagnées de celles qui leur sont égales, bien que différant quant au mode de réaliser leurs missions, différences dues aux conditions et circonstances et aux caractères distinctifs de la descendance généalogique et des particularités nationales. En principe, ce sont tous des caractères fermes, identiques, mais en pratique, ils sont souvent gouvernés par des besoins immédiats ou par des causes complexes, dont l'interprétation demande énormément de prudence et de circonspection.

L'époque d'Yessou était une ère de salvation, et nombreux furent les sauveurs qui apparurent parmi les nations du monde. L'esprit d'altruisme semblait dominer les meilleures mentalités et en diverses localités il y eut des réformes manifestes, promettant un avenir plus brillant aux opprimés, comme aussi aux tyrans que fatiguait leur tâche, dans la position où ils s'étaient mis de gouverner l'humanité, à laquelle ils auraient dû plus d'une excuse, au lieu d'accaparer sa part justement acquise des biens terrestres.

Yessou avait choisi pour Israël ce qu'Appolonius avait choisi pour la Cappadoce : le salut individuel, faisant passer l'homme de l'état de déchéance à celui d'émancipation, assurant le progrès du monde et la possibilité de manifester sa vie sous une forme qui mette en évidence un but supérieur à celui d'une simple existence dans le monde de la sensation. L'intention d'Yessou était de devenir un Nazaréen en pensée, paroles et actes, dédiant sa vie au seul but de la rédemption.

CHAPITRE VI

Yessou en Inde et chez les Mages. --- Dans sa patrie. --- Yessou, membre du Sanhédrin. --- Caïaphas dispense ses faveurs à Yessou. --- La grande tentation d'Yessou.

Yessou avait reçu une éducation trop libérale pour tomber dans les ornières de la servitude. Ses parents protecteurs, larges d'esprit et de caractère réfléchi, lui avaient inculqué le sentiment de la liberté de pensée. Durant son instruction, par déférence envers ses maîtres, il avait accepté toutes les doctrines qui lui étaient enseignées, mais il n'en retenait que les idées conformes au principe de l'Individualité.

Nazareth, qui n'était auparavant qu'une prospère petite cité rurale, s'était développée à cette époque en une ville très cosmopolite, grâce aux nombreux marchands et voyageurs qui passaient par là et s'y arrêtaient.

Dès sa première jeunesse, Yessou avait eu l'occasion d'observer les grandes différences qui séparent les races, ainsi que les limites tirées très strictement entre esclaves et maîtres. Voyant d'un côté une foi telle que celle des Perushim, ou Pharisiens, de l'autre le libéralisme emphatique des Sadducéens, il n'arrivait pas à comprendre la nature des prétentions émises par les différentes sectes quant aux relations d'homme à homme. Son cœur et sa raison se portaient naturellement vers les opprimés et il sentait que les temps étaient mûrs pour une réconciliation entre les partis en lutte. Envisageant la crise sous tous ses aspects, il résolut de se sacrifier pour le bien de son peuple.

Quoique possédant à fond toutes les sciences de son temps, il était encore trop jeune pour prétendre à l'enseignement public, et comme il avait trouvé la thérapeutique égyptienne incomplète et pas tout à fait en harmonie avec sa propre conscience, il se décida à partir pour les Indes, pour y recueillir encore quelques fleurs de la sagesse.

C'est aux Indes qu'Yessou fut fortement impressionné par la religion-science et résolut d'utiliser dans son propre pays la somme et substance de cette philosophie, mais en la simplifiant de manière à l'adapter aux conceptions de la mentalité israélite. A son retour, il découvrit en cours de route des Communautés du Temple de Ghebérs et d'autres écoles de la Vie Simple et s'engagea comme élève chez l'un des grands Madjoû, où il consacra trente-trois mois à l'étude de la Vie Aryenne de Perfection. C'est alors qu'il devint expert dans l'art de guérir comme en philosophie de la vie individuelle, et se décida à vivre en Nazaréen, en fondant une association ayant pour but de libérer l'humanité de son état de misère, en donnant aux humains un plan grâce auquel ils puissent s'émanciper des liens de l'oppression, connaître des jours meilleurs et hâter l'heure de la délivrance.

Revenu au domicile natal, Yessou organisa son œuvre publique. Le conseil de la Congrégation, satisfait de son sérieux et de son désir de faire de sa ville natale une citadelle qui surpassât toutes les autres cités en Israël, l'ordonna et le proclama Rabbi, et peu après lui conféra le titre de Grand Rabbi de la Congrégation de Nazareth. Cela, et tant d'honneurs accordés à un si jeune homme ne laissa pas d'éveiller l'envie de ses contemporains plus âgés. Sa nouvelle position lui donnait le privilège de pouvoir former des élèves et les préparer au ministère.

Reconnu comme un Maître, sa renommée se répandit dans tous les pays d'alentour. Et lorsque se propagea le bruit de son extraordinaire pouvoir de guérison, il fut invité par de nombreuses congrégations, désireuses de le voir en personne.

L'intérêt qu'Yessou prenait à tout mouvement religieux ou social l'amena chez les peuples vivant à l'est du lac de Tibériade, et bientôt des multitudes accoururent à sa voix, partout où elle se faisait entendre.

Mais il y en avait qui n'étaient pas animés des meilleurs sentiments à l'égard d'Yessou et il y en avait parmi le clergé qui n'éprouvaient aucun intérêt pour des innovations ni pour quoi que ce

fût qui risquât de détourner l'esprit du peuple des vieilles superstitions. Ceux-ci étaient décidés à placer des obstacles sur sa route, mais il ne prêta aucune attention aux œuvres de tels ennemis. Confiant en sa mission, et en vertu de son poste, il poursuivit sa route en demeurant fidèle à ses desseins, sans tenir compte des circonstances adverses.

Yessou grandit rapidement dans l'estime de ses concitoyens et lorsqu'il fut invité par le Sanhédrin à présenter son rapport sur l'activité dans son district de Nazareth, tous les Sages furent dans l'admiration de son extraordinaire capacité et de son plan, si bien conçu, pour réveiller la fierté nationale et patriarcale. Le Grand prêtre Caïaphas fut si impressionné par le physique et l'attitude de ce jeune Rabbi et si enthousiaste de son exceptionnel talent oratoire, qu'il consulta le conseil supérieur des prêtres sur l'opportunité d'un nouvel avancement d'Yessou, désirant quant à lui, l'honorer d'un siège au Sanhédrin.

Dans ce but, il fallait créer un nouveau district et donner un représentant à Nazareth, et Maître Yessou fut promu à un poste qui justifia le dessein de Caïaphas.

Ce nouveau poste fut une surprise pour tous ceux qui connaissaient Yessou, bien que cela l'eût élevé très haut dans l'estime même de ses ennemis, néanmoins il en resta toujours quelques-uns parmi les prêtres pour l'envier et surveiller avec une jalousie passionnée la tournure qu'allaient prendre les événements.

Caïaphas était sûr d'avoir fait une excellente chose en créant un nouveau membre du Sanhédrin. Il sentait qu'avec un jeune homme à la tête de ce grand système hiérarchique si magnifiquement conçu, le clergé serait à même d'étonner le monde et de faire trembler Rome. Caïaphas avait conçu un grand projet pour libérer Israël du joug de Rome et, par la même occasion, pour accroître son prestige personnel, car il était démesurément ambitieux et toujours en quête de nouveaux pouvoirs illimités sur ses sujets. Il voulait être reconnu et faire sentir sa puissance à travers le monde entier. Aucun moyen ne lui semblait trop grand, ou trop petit, pour lui servir à atteindre le but espéré.

La grande majorité du Sanhédrin se composait d'hommes d'un âge avancé et qui n'avaient plus l'ardeur ni le feu de la jeunesse pour oser tenter une action radicale et se mettre dans une posture contraire à la Loi, telle qu'ils avaient appris à la comprendre, ou aux coutumes particulières à leur race. Dans sa position de Grand prêtre gouvernant, assisté de son beau-père, Caïaphas avait compris qu'il fallait le sang de la jeunesse pour mettre ses projets à exécution et qu'il devait se procurer des compagnons aventureux.

Maître Yessou prit place au Sanhédrin avec toute la grâce et la dignité d'un homme de vaste expérience, et lorsque la question de la libération finale du joug de Rome fut proposée devant le conseil secret et que les plans de Caïaphas furent exposés, il se produisit un véritable tumulte parmi les hommes grisonnants du saint synode. Cependant, comme de consentement mutuel, tous attendirent la décision de Caïaphas, qui était redouté de tous, bien qu'aucun ne l'estimât ni ne l'aimât. Mais eu égard à la puissance illimitée du grand prêtre, ils tinrent leurs langues et attendirent sa décision finale.

Cependant, il y en avait un au milieu d'eux qui n'avait pas encore parlé et qui était resté comme absorbé dans une profonde méditation, muet comme une tombe. On avait chuchoté entre les membres du Sanhédrin que Caïaphas réservait des faveurs particulières à Yessou, le Nazir des montagnes de Galilée, et tous les regards se dirigèrent vers lui pour voir dans quelle voie il s'engagerait sous la direction du Grand prêtre. Mais Yessou gardait le silence. Était-il surpris des desseins et des ambitions mondaines de ce corps d'hommes qui passaient pour saints et justes et servant la cause du bien pour le progrès et la prospérité d'un peuple d'élus ? Caïaphas rompit le silence en annonçant qu'Yessou de Nazareth était l'homme qu'il avait choisi pour prendre en mains le projet soumis au conseil, parce qu'il le considérait comme le seul apte à l'exécuter.

Yessou, se levant pour répondre à cette introduction, déclina l'honneur de mettre en actions un projet qui ne pouvait pas rallier sa sympathie et, reprenant l'histoire depuis Moïse et les

prophètes, il exposa devant le conseil l'erreur commise par son peuple en recherchant la puissance matérielle, cette puissance ne convenant pas à des hommes qui se vantaient d'avoir été choisis par Dieu pour servir d'exemple aux masses, qu'ils tenaient au contraire sous leur despotisme dans un état d'infériorité, sans leur laisser une seule chance. Israël ne devait pas être un royaume matériel, mais une Société de Dieu. Il ne devait pas être gouverné, mais donné en exemple à l'admiration de tout le monde, alors que toute matière économique ou autre devait être réglée par consentement mutuel. Il rappela au conseil que ce n'était pas, et n'avait jamais été le vouloir de Dieu de faire d'Israël une puissance matérielle. Il montra ensuite comment le peuple, dans son ignorance et son ambition malsaine, avait demandé à Samuel de lui donner un roi, comme en avaient les autres nations; cette demande s'était faite si pressante que Samuel n'avait pas pu y résister et avait agi comme on le lui ordonnait, et, afin qu'on ne se méprît pas sur cette tâche à lui imposée, il avait déclaré qu'Israël recevrait un roi selon ses vœux, mais que "cela serait pour son malheur". Et dès lors, plus que jamais auparavant, les péchés des pères s'étaient montrés chez les enfants de génération en génération. Leur sort n'avait été que guerres, pestilences, asservissement, captivité, famine et destruction, et ce n'avait été que grâce à la vertu de quelques-uns que le peuple avait été restauré de temps à autre, lorsqu'il se montrait enclin à confesser ses péchés et à recommencer une vie meilleure. Puisque Israël n'était pas destiné à gouverner, mais à éduquer par une vie simple, mais parfait dans la pureté, ce serait une grave faute de poursuivre des projets tels que ceux présentés par Caïaphas. Au contraire, on devrait adopter des voies et moyens plus libéraux, donnant au peuple la possibilité de se développer individuellement, afin que cesse la lutte pour la suprématie. Le seul moyen pour se faire reconnaître par le monde comme nation serait une éducation supérieure dans le domaine intellectuel, frayant la voie à une compréhension plus ouverte des lois eugéniques et génétiques de la Nature, ce qui assurerait l'avènement d'une race supérieure.

Les preuves fournies par Maître Yessou étaient si convaincantes et si décisives qu'il sembla que Caïaphas ne pourrait pas maintenir sa position. Jours et nuits, l'on débattit le pour et le contre du projet, et plus il s'élevait d'objections quant aux voies et moyens, plus Caïaphas s'entêtait à vouloir que ses plans, qu'il avait élaborés pendant tant d'années, ne fussent pas disloqués, mais exécutés dans leur totalité, même au cas où leur réalisation nécessiterait l'octroi de concessions à Yessou. Garder secret le privilège accordé à Yessou, cela avait été son fol espoir, mais il était prêt à tout mettre en œuvre pour réaliser son rêve de puissance universelle.

Quarante jours et quarante nuits, les discussions continuèrent, jusqu'à ce que Yessou sentît qu'il avait échoué dans son ambition de servir l'humanité; qu'il se rendît compte qu'il n'avait pas choisi la bonne voie; et il avait soif de la liberté de ceux qui passaient pour mener une existence inférieure. Il conçut alors en son esprit le désir de se libérer des mains de ceux qui tentaient de le détourner de la voie qu'il avait choisie, parce qu'ils cherchaient à se servir de lui comme d'un instrument en vue d'objectifs qui ne cadraient pas avec ses propres convictions.

Toutefois Caïaphas désirait conserver l'amitié d'Yessou. Il était décidé à le gagner à sa cause, car il savait que si, en tout Israël, il existait un homme capable d'entraîner l'esprit du peuple, cet homme était Yessou de Nazareth.

Yessou ne dominait pas seulement la moyenne par sa stature, sa souplesse et sa force, il avait encore un don merveilleux de peser les questions les plus compliquées, une vaste expérience et une promptitude d'action, qualités suffisantes pour le rendre célèbre, tandis que Caïaphas n'était qu'un nain à côté de cet homme grand et noble. Caïaphas ne se lassait pas d'admirer les méthodes désintéressées d'Yessou et le zèle et la ferveur qu'il déployait en faveur du peuple.

Caïaphas mit tout en œuvre pour tâcher de gagner la confiance et la collaboration d'Yessou, et n'y ayant pas réussi, il tenta de le séduire d'une manière qui eût enjôlé n'importe quel homme du type habituel : "Si tes prétentions sont vraies, il est d'autant plus de ton devoir de libérer Israël.

--- Si tu es l'un des fils du Dieu d'Israël, fidèle à tes pères et patriarches, commande aux masses, qui sont aussi lourdes que des pierres, et fais-en un instrument utilisable qui devienne du pain pour nous et nos enfants. Tu en as le pouvoir, tu en es capable. Soumets ces pierres de meule pour qu'elles moulent notre farine, en exécutant nos plans, et nous ne serons plus affamés de

justice."

Ni flatteries ni menaces ne pouvaient modifier les vues d'Yessou. Il restait inébranlable. Caïaphas n'était aucunement découragé, mais il sentait qu'il avait affaire à plus fort que lui et il s'apprêtait à jouer ses derniers atouts. Voyant qu'après avoir failli au point de vue politique, il ne pouvait atteindre Yessou sur la base des Ecritures, il tenta de toucher ses sentiments en séduisant son ambitieuse nature.

Caïaphas rappela à Yessou de quels honneurs il était déjà l'objet et quelle haute situation il avait atteinte et, "du haut du pinacle des ambitions suprêmes de l'homme", il lui montra tout ce que l'avenir lui réservait s'il voulait suivre les suggestions données. "Va, descends et travaille parmi le peuple, et tu resteras sauf, car nous serons avec toi dans toutes les entreprises. Tu auras le commandement des armées et pleins pouvoirs sur elles. Le clergé sera instruit aux fins de protéger ta route et aucun mal ne t'atteindra, car Dieu a besoin de toi pour cette œuvre splendide, et nous reconnaissons même que tu es l'homme envoyé de Dieu pour accomplir Sa promesse. Nous te garantissons toute la protection qui est en notre pouvoir et nous nous soumettrons absolument à tes dictées, si seulement tu entreprends de libérer notre peuple du joug de Rome."

Yessou refusa. Caïaphas avait fait des concessions, qui, dans son opinion, n'étaient point méprisables, et s'était abaissé dans son orgueil à un degré jusqu'ici ignoré des membres du Sanhédrin. Mais Caïaphas ne semblait pas encore enclin à tergiverser. Il lui restait encore assez d'obstination pour tenter d'impressionner favorablement Yessou.

Caïaphas avait encore une surprise en réserve pour Yessou; encore une fois, Yessou devait être tenté. Cette fois-ci, c'était la victoire à coup sûr. L'élaboration d'un tel projet avait coûté à Caïaphas un grand effort nerveux et une forte dose de tourments et de renoncement, mais il s'était trouvé en face d'un homme dont il ne pouvait plus nier la supériorité; oui, plus que cela, une âme plus noble que toutes celles avec lesquelles il était entré en contact toute sa vie durant, du haut jusqu'en bas de l'échelle sociale. Caïaphas était prêt à faire un sacrifice. Qu'il fût ou non sincère et honnête dans ses vues, loyal et digne de confiance en cette nouvelle aventure, cela restait une question pendante.

Une chose était certaine, c'est que dans sa dernière tentative, Caïaphas s'était abaissé au-dessous du niveau du plus méprisable des humains et qu'il lui était impossible de conserver l'attitude de supériorité indiscutée qu'il avait avant d'avoir rencontré Yessou. Caïaphas avait pris toutes les dispositions, et la pompe et le protocole prévus pour cette cérémonie étaient si grandioses que les membres du Sanhédrin ne pouvaient plus vraisemblablement douter du consentement d'Yessou.

Yessou devait, malgré lui, s'asseoir sur le trône de Caïaphas et jouer le rôle du roi non couronné d'Israël. Bien qu'il fût non couronné, mais drapé dans un manteau de pourpre, tous les membres du Sanhédrin ployaient le genou devant Yessou et lui juraient obéissance, Caïaphas même s'agenouillait et donnait sa parole de le soutenir dans toutes ses actions. A huit clos, fermé à tout le monde, dans un secret totalement inaccessible aux yeux et aux oreilles des amis même les plus intimes, le Sanhédrin proclamait Yessou "Roi d'Israël", avec la mission de conduire le peuple et les armées d'Yaho à la victoire finale faisant d'Israël une grande puissance sur terre.

Toutes les ressources dont disposait le Sanhédrin devait s'étendre bien au-delà des frontières accoutumées de la Maison de Jacob. Les temps étaient mûrs, l'occasion favorable, le but indiscutablement bon et le programme établi avec tant de soins qu'il ne semblait pas qu'aucun obstacle pût s'élever pour en entraver la réalisation. Mais il fallait un chef, un homme que le peuple fût disposé à suivre et qui fût capable de l'entraîner à faire toutes ses volontés.

Yessou pouvait-il résister à une telle tentation ? Pouvait-il refuser le gage de fidélité d'hommes occupant les plus hautes situations dans la vie ? Pouvait-il repousser leur requête apparemment sincère, les hommes désirant toujours obéir aux ordres suprêmes de leur conscience ? Assurément non.

Toujours, depuis que la sorcellerie existe chez les sauvages et un clergé chez les peuples plus civilisés, l'étude des faiblesses humaines a constitué l'une des principales branches pédagogiques de l'éducation dans les classes privilégiées --- théologiens, médecins, militaires. Les prêtres ont toujours pris en considération tous les degrés de dépendance de l'homme, de subjectivité, de sujétion aux influences, et ont disséqué la nature humaine jusque dans ses moindres phénomènes. Les illettrés ont été tenus en respect par la peur, dans toutes ses innombrables phases --- depuis les terreurs imaginaires jusqu'aux angoisses de la torture physique. Les classes plus avancées, aussi, sont facilement devenues la proie de l'une ou l'autre de ces deux formes de la peur, souvent de toutes deux ensemble.

Quarante jours et quarante nuits de sessions ininterrompues, avec plusieurs dizaines de cerveaux actifs concentrés sur un seul être humain, voilà qui semble suffisant pour convertir le géant mental le plus décidé et le plus ferme de caractère. Pas un membre du Sanhédrin ne doutait de la victoire sur le caractère qui, de toute la nation, était le plus solide sur les principes, et tous étaient convaincus que la nature humaine céderait en face du plus grand honneur qui pût être décerné à un mortel par ses égaux.

La pression exercée sur Yessou était quasiment irrésistible et Caïaphas était sûr d'avoir fait son point, quoique au prix d'un grand sacrifice, le sacrifice d'un honneur à l'obtention duquel il avait consacré des années, et dont il n'aurait jamais songé à se désister en faveur d'un autre. Comme guidé par une puissance invisible, Caïaphas consentait à abdiquer son orgueilleuse attitude et à se soumettre aux ordres d'Yessou. Lui qui était si redouté que les hommes tremblaient à la seule mention de son nom, Caïaphas ployait maintenant le genou devant Yessou et le suppliait d'accepter l'honneur qui allait lui être décerné en ce jour suprême et d'écouter la proclamation du plus grand des noms, "Roi d'Israël", et il ajoutait : "Tout sera à toi, si seulement tu approuves mon programme."

CHAPITRE VII

Le roi non couronné d'Israël. --- Refus. --- Caïaphas redoute une trahison. Yousef d'Arimathée et Nicodème.

Caïaphas se sentait sûr de son succès dans ce dernier essai de gagner Yessou à son projet, d'autant plus qu'il avait acquis l'assentiment de tous les membres du Sanhédrin.

Lorsque Yessou se fut assis sur le trône, Caïaphas s'approcha de lui avec toute l'humilité et la déférence qui lui étaient dues, et l'oignit avec l'huile sainte, puisée dans l'urne de la colombe sacrée et le proclama "Roi d'Israël" non couronné.

Yessou, se dressant dans toute sa hauteur et majesté, fit trembler prêtres et Scribes. Ordonnant à tous les membres du Sanhédrin de se prosterner sur le sol en signe de soumission, il leva la main droite vers le ciel et, perçant de son regard Caïaphas, qui, saisi de crainte, restait debout devant lui, il prononça d'une voix de tonnerre : "Tu serviras le Seigneur, ton Dieu !" Caïaphas, qui s'attendait à recevoir des remerciements d'Yessou, dut au contraire subir ces terribles paroles qui firent chanceler sa raison.

D'un geste plein de majesté, Yessou rejeta à terre son manteau de pourpre, descendit les marches du trône et commanda qu'on ouvrît les portes, qui jusqu'ici avaient été scellées.

La crainte et le tremblement saisirent tout le synode; ce fut un chaos, et parmi les membres, les uns cherchèrent un refuge dans les chambres basses, tandis que d'autres implorèrent miséricorde, bien qu'ils ne courussent aucun danger.

Caïaphas se hâta de disparaître et rentra dans son palais par un passage secret.

Ce fut pour tous une surprise complète et inattendue et la première idée qui leur vint à l'esprit fut "trahison".

Les prêtres craignaient que, nonobstant toutes les précautions prises, leurs projets n'eussent été déjoués et que Yessou, bien que reconnu comme Juif et certifié comme tel, ne les eût livrés à Cyrénus et au gouvernement de Rome.

Leur situation paraissait dangereuse, d'autant plus que peu de temps auparavant ils avaient été mis sous surveillance et astreints à un régime sévère, et que plusieurs d'entre eux avaient été cités par-devant tribunal pour répondre à des charges d'accusation au sujet d'actes considérés comme irrespectueux envers les autorités romaines.

Rome était décidée à établir la paix à tout prix entre les sujets de l'empire, aussi eut-elle parfois maille à partir avec les chefs d'Israël. Bien que souvent ils aient dû traiter sévèrement ceux qui refusaient de répondre loyalement aux charges d'accusations portées contre eux, les juges avaient reçu le mot d'ordre d'être plus doux envers ceux qui reconnaîtraient Rome et de leur offrir la protection des autorités contre toutes tentatives de leurs frères, s'ils voulaient seulement ne pas contrecarrer les juges ni les généraux. La roubardise déployée par les prêtres et les Scribes pour duper la jurisprudence romaine fut illusoire, aussi le corps ecclésiastique fut-il contraint d'adopter d'autres méthodes.

Rome dépensait des sommes fantastiques dans le but de garder dans la soumission le peuple élu. Les fréquentes révoltes étaient désastreuses pour tous le pays, qui était riche en ressources naturelles et dont Rome avait en vue surtout le développement.

Pour mieux réussir, Rome étudia d'abord le bas clergé, pour savoir jusqu'où allait sa probité religieuse, mais voyant qu'il était indigne de confiance, décida d'explorer le haut clergé, afin d'apprendre de lui quels méthodes et projets poursuivait le sacré collège.

Le gouvernement avait soigneusement recueilli de nombreux faits, et prévoyait le moment d'étaler devant le peuple la trahison des ecclésiastiques et de lui faire comprendre que ce n'était pas Rome qui était responsable des troubles et du flottement dans les affaires commerciales, mais que ces conditions étaient dues à la mauvaise conduite des autorités de l'Eglise. Pour cette investigation, Rome avait choisi l'homme le meilleur et le plus sage qu'elle pût trouver; toutefois, Israël ne voulait pas se soumettre aux mesures hautement diplomatiques, cherchait à y échapper et trompait adroitement Cyrénus.

Le sacré collège se sentait absolument à l'abri de toute intrusion des autorités romaines. Il tenait le peuple dans sa main et toutes les émeutes étaient ingénieusement fomentées sur les frontières des peuples païens.

Rome avait été trop souvent trompée par les élus du peuple pour conserver quelque confiance en leur sincérité, c'est pourquoi Cyrénus expédia des ordres enjoignant de prêter aux investigations une attention non partagée. Pendant quelque temps, un certain nombre de faits furent mis en lumière et plusieurs chefs de districts et Grands rabbins furent cités par devant tribunal, tandis que toutes les manœuvres et opérations du sacré collège continuaient à se faire à couvert.

Jusqu'à ce jour, Caïaphas s'était montré diplomate perspicace et rusé, et sa diplomatie avait été si ingénieuse que Cyrénus avait préféré ne pas avancer trop à la hâte, mais au contraire manœuvrer avec précautions.

Caïaphas s'était senti en sécurité jusqu'au dernier moment, car son plan était conçu de telle sorte que rien ne pouvait s'attaquer directement à lui, puisqu'il y jouait le rôle de médiateur entre Rome et le peuple élu. Il avait si bien stylé les agents sous son contrôle qu'en cas de danger, il devait être épargné, même au prix de la vie d'innocents mais aveugles congénères. Toute bévée de la part d'un quelconque des membres du Sanhédrin compliquait les choses pour Caïaphas et

gênait ses plans jusqu'à un certain point, en le forçant à recourir à des méthodes plus rigoureuses.

Caïaphas avait peur d'être trahi, bien que cela parût difficilement possible. Après qu'Yessou eut refusé d'être investi de l'éclat du pouvoir et de la domination terrestres, Caïaphas rentra inaperçu dans son palais, abandonnant le conseil à son sort.

Comme un nuage sur le vent, l'éventualité d'être à tout moment traîné devant tribunal par les soldats romains hantait les membres du conseil, et il leur était impossible de comprendre un effondrement aussi inattendu et imprévisible de leurs projets.

Il y eut quelques membres du conseil qui admirèrent Yessou pour son action et son courage à démolir les plans de Caïaphas. Ils admiraient l'intrépidité du seul homme en Israël qui osât défier Caïaphas et ses collègues et leur vouer un juste mépris. Mais il y en eut d'autres qui enrageaient de ce qu'Yessou osât amoindrir leur chef vénérable, quoique redouté, et les humilier tous en jetant aux vents ce qui leur semblait une grande occasion d'effectuer un tournant dans les affaires, pour le plus grand bien de la nation entière.

Caïaphas était cruellement déçu et, bien qu'il se sentît suffisamment en sécurité, il jugea prudent de changer de tactique et de noyer son doux rêve de pouvoir despotique dans l'océan de l'oubli. Mais il ne pouvait oublier, ni pardonner à Yessou la terrible humiliation subie par-devant son cabinet. Toute l'attention jusqu'ici prêtée à l'élaboration de son projet et toute la haine vouée à Rome et à tout ce qui est romain, se retournaient maintenant contre Yessou, et l'on commença dès lors à comploter sa ruine. Le cœur de Caïaphas s'emplissait d'amertume contre l'homme dont la force, l'expression et la présence lui avaient inspiré l'espoir le plus fou de réussir, de rehausser sa propre puissance et de voir Israël dans toute sa gloire, espoir qu'avait anéanti un simple geste de ce misérable et vil Nazaréen.

Rien ne lui semblait trop cruel pour servir sa vengeance. Mais comment ? Cette question tracassait Caïaphas et ses collègues. Des hommes sur qui Caïaphas comptait et qu'il avait gardés soumis pendant des années, perdaient confiance en lui comme chef. L'influence du Grand prêtre autrefois redouté, avec son pouvoir de contrôle illimité sur les membres du Sanhédrin, commença à pâlir dans sa gloire, et Caïaphas se trouva tombé au niveau d'un membre quelconque.

Yousef d'Arimatee, avec sa richesse presque illimitée, n'était plus un instrument docile dans les mains de Caïaphas, prêt à exécuter tous ses ordres, et Nicodème, la main droite de Caïaphas refusa toute collaboration à un mouvement qui risquait de compromettre les membres du Sanhédrin vis-à-vis du gouvernement de Rome. Il y en eut d'autres encore qui résignèrent leurs fonctions, vu le danger et les difficultés éventuelles avec les autorités, qu'ils affrontaient maintenant ouvertement.

Caïaphas avait rencontré en la personne d'Yessou plus que son égal. Il le sentait, il le savait. Sa puissance de Grand prêtre était brisée parmi son propre peuple. La restaurer, à cela il ne voyait aucune chance, mais se venger devint son seul but dans la vie et cet espoir, il pensait le réaliser grâce à l'appui de quelques-uns qui lui étaient restés fidèles.

Bien qu'inventif en matière de complots et d'intrigues, Caïaphas trouvait la tâche ardue lorsqu'il s'agissait de trouver des moyens pour faire tomber Maître Yessou et finalement faire citer le Galiléen devant son siège de juge. Il observa avec soin toute occasion de dresser des embûches au Maître et alla jusqu'à méditer des attentats personnels et l'emploi de moyens violents. Le voir souffrir, c'était le vœu et la prière de Caïaphas, dont la position de Grand prêtre était encore assurée, même si ses desseins d'atteindre encore plus haut avaient été réduits en poussière.

CHAPITRE VIII

Eliyé et Ponce Pilate. --- Yessou commence sa mission. --- Sa renommée se répand chez les Gentils. --- Yessou, individualiste.

Le Père Eliyé-Eli, qui avait surveillé de près le tour nouveau que prenaient les choses, fut heureux de l'attitude de Maître Yessou et, bien qu'il fût avancé en âge, sa position lui permettait de prêter une assistance active. Alors qu'il était encore difficile de prévoir le résultat final, Eliyé était certain qu'il allait se produire un changement qui finirait pas révolutionner les affaires de son pays.

Comme il avait des relations avec le procureur Ponce Pilate, Eliyé se fit un devoir de protéger ce haut fonctionnaire contre les intrigues du clergé, comme il en avait déjà protégé Hérode le Grand. Il s'était donné la mission de faire tout son possible pour réduire ces intrigues à néant, et pour mieux y réussir, il conserva une position lui permettant de jouer le rôle d'ange gardien.

Après avoir refusé l'offre de Caiaphas, Maître Yessou se sentit débarrassé d'un grand poids. A la suite des débats du Sanhédrin, qui avaient duré quarante jours et quarante nuits, il conclut qu'on ne pouvait rien attendre des nouveaux prêtres au pouvoir quant à délivrer le peuple de leur tyrannie, et il restait assoiffé de justice. Il en avait soif pour l'amour de ceux qui pouvaient matériellement prendre part au relèvement de l'humanité. Sa seule mission dans la vie était maintenant d'instruire les masses et de travailler personnellement au milieu d'elles. L'éducation qu'il avait reçue, jointe à son savoir et aux expériences acquises au cours de longs voyages, lui fut d'un grand secours dans sa décision de provoquer un mouvement destiné à libérer l'humanité des superstitions du passé.

Rome était favorable à Maître Yessou et à son œuvre, qui ne contrecarrait en rien la politique du gouvernement. Yessou n'avait pas d'ennemis parmi les Romains. Et gouverneurs et prêtres, pour autant du moins qu'ils le connaissaient, étaient tous bien disposés à son égard. Son attitude, sa personne, son savoir, son caractère et l'élévation de sa vie, tout en lui, où qu'il pût aller, en lui gagnait qu'amis et admirateurs.

La simplicité avec laquelle il présentait sa cause et la facilité qu'il avait de s'adapter aux circonstances, le faisaient apprécier et aimer des basses classes aussi bien que des hauts dignitaires. Sa société était recherchée par des hommes d'entre les plus hauts placés dans la vie, et partout où il était invité, sa présence était considérée comme un grand honneur.

Quoique Maître Yessou eût porté son attention plus particulièrement sur son propre peuple, il trouvait néanmoins ses plus grands admirateurs et imitateurs parmi les Gentils de la classe supérieure. Pour atteindre la mentalité du peuple en général, il gagna sa confiance en l'instruisant sur la santé et les soins corporels; en en délivrant beaucoup de maladies physiques, en opérant des guérisons dans des cas où les docteurs d'Israël restaient à cours de moyens, où les prières du Temple et des Cercles de Silence n'avaient pas plus d'effet que les bénédictions des patriarches. Rien d'étonnant alors, à ce qu'au lieu d'aller à Jérusalem, les foules aient suivi Maître Yessou, le Nazaréen, pour recevoir ses conseils et être guéries par celui qui avait plus de puissance et possédait plus de science des choses de la Nature que ceux qui trônaient en juges et en autorités sur le pays.

Versé dans l'astronomie et les sciences conjointes, Maître Yessou pouvait à l'occasion tirer parti de nombreux phénomènes naturels que les ignorants ne voyaient qu'avec terreur, et même les doctes admiraient son aptitude à prédire des événements dans une suite absolument naturelle.

Son œuvre, bien que confinée dans les limites d'Israël, se répandit au-delà du pays de Sion, et beaucoup vinrent de loin pour chercher son conseil et entendre ses merveilleuses instructions, pleines de vie et de sagesse.

Des juges recherchaient son avis sur des cas troublants de leur profession; des docteurs venaient

le consulter au sujet de méthodes à suivre en matière d'éducation et dans l'art de guérir; des prêtres venaient discuter avec lui des problèmes théologiques, tandis que des savants s'asseyaient à ses pieds pour apprendre de lui les opérations des lois naturelles.

Au fur et à mesure que Maître Yessou se faisait des amis parmi les Gentils et que les foules le suivaient à cause du bien qu'il leur avait fait, l'amertume augmentait chez les Scribes et les Pharisiens auxquels se joignirent bientôt les Sadducéens, prêts à rendre des services à leurs frères jusqu'ici haïs, car maintenant ils avaient affaire à un homme d'une supériorité telle qu'ils n'en avaient jamais rencontrée. Mais, nonobstant cette opposition, Yessou était décidé à remplir jusqu'au bout sa mission parmi les hommes.

Il avait la faveur du peuple aussi bien que des autorités. Son œuvre prospérait et le groupe qui marchait à sa suite n'était pas à dédaigner. Beaucoup devenaient ses disciples et au loin des hommes instruits reprenaient son enseignement et se mettaient à le répandre autour d'eux. Des guérisons où il n'avait pas agi personnellement et de ses propres mains, lui furent attribués parce que faites en son nom, qui devint si universellement connu parmi les populations les moins orthodoxes que nombre d'œuvres s'accomplirent grâce à la foi en son nom.

Pendant le peu d'années que dura sa mission, Maître Yessou eut plus de disciples colportant l'évangile de liberté que toutes les écoles philosophiques mises ensemble. La foi en lui et son talent d'éducateur grandissaient d'un jour à l'autre et même, de nombreux soldats et officiers romains venaient s'asseoir à ses pieds pour écouter ses enseignements sur la vie. Il n'y a rien de surprenant à ce que le peuple ait fini par l'adorer, car il ne semblait pas qu'il y eût une question à laquelle il ne sût répondre intelligemment. Il introduisait même des sujets auxquels on n'avait jamais pensé encore et il les traitait de la manière la plus convaincante et toujours en parfait accord avec les lois naturelles.

Maître Yessou ne recherchait ni la renommée ni la fortune. Il ne travaillait pas à sa propre gloire. Il désirait simplement être comme l'un d'eux. Par toute son œuvre, il fit faire un pas énorme à l'idée de l'individualisme, visant par là à ramener toute la collectivité humaine vers un but commun. Le grand effort qu'il fit pour entretenir la paix parmi les masses, en leur enseignant à être justes et à abandonner leur vie de débauche et de malice les uns envers les autres, l'avait rendu célèbre chez les Gentils, et, si tel eût été son désir, aucune situation n'eût été hors de sa portée, car c'est chez les princes et les potentats qu'il comptait ses amis et admirateurs les plus avancés.

Comme individualiste convaincu, reconnaissant en tout être humain les possibilités d'une Intelligence Infinie, Yessou décriait toute espèce de mesure ou moyen qui pût arrêter le développement de l'âme individuelle, et c'est pourquoi il refusait de s'identifier avec n'importe quel système tendant à élever une certaine classe aux dépens de la liberté d'une autre.

CHAPITRE IX

Yessou rassemble des disciples. --- Sa force de caractère. --- "La Vérité vous affranchira". --- La grande dénonciation. --- Supercheries et miracles. --- "Une nation adultère veut des miracles et prodiges".

Yessou réunit autour de lui des disciples, comme c'était la coutume en ce temps, et en général dans les pays orientaux, pour enseigner son système philosophique aux adeptes futurs.

Convaincu que ni l'Eglise ni l'Etat ne travaillaient dans l'intérêt de l'humanité, sauf en ce qui concernait leur propre intérêt, Yessou entreprit d'instruire le peuple dans l'économie de la vie individuelle par la conscience et la domination de soi-même, ceci étant la seule solution possible à tous les troublants problèmes qu'affronte l'homme dans sa lutte pour l'existence.

Quant à faire face aux nombreux désirs de l'esprit et du corps, de même qu'à leurs maladies résultant de doctrines et pratiques superstitieuses, préconisées par l'Eglise et l'Etat depuis des

siècles, Yessou trouva la tâche plus grande qu'il ne l'avait prévue. L'œuvre de l'adversaire avait fait un mal apparemment sans retour, et il y avait de quoi décourager plus d'un réformateur, plongeant avec une juvénile ardeur dans la masse du peuple avec l'espoir de la sauver de l'emprise d'une pieuvre sociale.

Mais Yessou était trop tenace pour fléchir devant un obstacle, quelque difficile qu'il fût. Mû par un mobile divin, il sut rester sur ses positions, car un homme qui avait pu résister aux offres les plus séduisantes du Sanhédrin, avait mis à l'épreuve la fermeté de son caractère. Son œuvre était destinée à ceux qui avaient besoin de ses secours. Une fois résolu le problème de la faiblesse humaine, en reconnaissant dans la Perfection absolue l'origine de toutes choses, toute imperfection devient le revenu de restrictions et ces restrictions ne doivent pas être attribuées à une origine divine, mais bien à l'imposture de mentalités incomplètes arrivées au pouvoir à l'aide de la force brutale.

Yessou avait sous les yeux les opérations diaboliques de l'ignorance et entrevoyait les possibilités de salut dès que la Vérité poindrait dans le cœur et le cerveau de l'homme, car "la Vérité vous affranchira".

Convaincu que tous les penchants immoraux, dégradants et destructeurs se sont développés chez l'homme par suite des pratiques tyranniques de ceux qui jouissent de l'autorité, Yessou ne châtiât pas ceux qui étaient affligés de ces défauts, mais il dénonçait ouvertement ceux qui siégeaient en haut lieu et dont les actes officiels étaient teintés de mobiles invouables.

Il n'était pas en peine des buveurs ni des débitants de vin, car n'étaient-ils pas victimes des circonstances ? "Ce n'est pas Dieu qui tente l'homme", déclarait Yessou. Mais les hommes qui ont entre leurs mains l'autorité inventent des moyens destructeurs du progrès individuel.

Que son intrépidité, mêlée de divine charité, fût considérée comme miraculeuse, et de nombreux événements ordinaires comme tenant du prodige, cela n'est que naturel. Les noces de Canaa sont un de ces nombreux cas où des cerveaux invalides considèrent comme un miracle qu'on serve de l'eau au lieu de vin, après que tous les convives en aient reçu à satiété. L'hôte n'eût osé prendre une telle liberté, mais il était permis à l'Homme de l'heure d'agir ainsi, pour la joie de tous les plaisants.

Seul un Yessou, sur la route de Jéricho, osait blâmer l'imposture d'un aveugle pratiquant les supercheries autorisées par une Eglise mercantile. Yessou le prend au piège quand, après la première application, il lui demande : "Maintenant, que vois-tu ?" Et l'"aveugle" professionnel répond : "Je vois ici des hommes et là des arbres." Comment aurait-il pu discerner à première vue des hommes et des arbres, s'il avait été aveugle de naissance ? Plus tard, quand il retrouve le même homme attaché dans une corbeille (dite lit), Yessou le reconnaît au premier coup d'œil et, voyant la ruse du clergé, connaît l'inutilité de toute autre explication, mais désirant montrer à l'homme qu'il l'a reconnu, il s'écrie : "Bien, bien, tes péchés te sont pardonnés !" Oui, tes péchés, car cet homme n'aurait pas pratiqué la fraude à l'égard du public, n'eût été la caste des prêtres pour en tirer profit.

Mais comment Yessou savait-il que l'homme couché dans la corbeille était un mendiant professionnel, autorisé par l'Eglise ? Les Pharisiens se le demandaient, mais leurs doutes furent bientôt levés, quand Yessou ordonna à l'homme de se lever, de ramasser sa corbeille et de montrer les talons. C'était un miracle, en effet, mais non pas un qui convînt à l'exégèse théologique.

Yessou assistait les pauvres, les pécheurs, les malheureux. Jamais âme sérieuse en quête d'un conseil n'eut l'occasion d'être déçue. Mais Yessou était trop pratique pour satisfaire la curiosité et la fantaisie, et déclarait à la foule tumultueuse : "C'est une nation adultère qui demande des signes et des prodiges". Toutefois il expliquait aux besogneux ce qu'ils devaient faire, et comment faire, pour améliorer leurs conditions.

C'était sa personnalité magnétique et sa manière autoritaire que craignait le Sanhédrin. Il dérangeait les notions reçues; il était une menace pour les croyances et coutumes établies. Il instaurait des mesures d'hygiène et enseignait eugénique, vie simple et pureté, ingéniosité et confiance en soi-même, décision et foi en une seule autorité --- *Abba* --- guidait les pensées vers la Source et révélait des méthodes de soi-culture et d'émancipation finale; en même temps, il dénonçait les tactiques des autorités et de leurs salariés, aidés de mendiants professionnels et d'usuriers, en sorte qu'il ne restait plus au Sanhédrin qu'à inventer les voies et moyens pour réduire Yessou au silence.

D'année en année, le message de Paix attirait les multitudes, et si un tel état de choses devenait bienvenu de la population entière, les autorités, par la grâce de Dieu, elles, deviendraient bientôt une chose du passé. Il fallait faire taire Yessou, au besoin le faire disparaître, car il était de toute nécessité que le peuple restât ignorant et ne reçut rien, qui ne vînt des autorités établies. Yessou devait être traité selon la Loi communément reconnues, mais si cela ne suffisait pas, on aurait créé au besoin de nouvelles lois et pris de nouvelles mesures pour atteindre le but désiré, car l'Eglise ne connaissait qu'un seul mobile : "La fin justifie tout moyen".

Avec de telles mesures, inspirées par un clergé dépourvu d'âme et ses dociles salariés, il n'était pas difficile d'arrêter n'importe quel mouvement, si divin qu'il fût en principe et universel dans ses méthodes d'application.

La caste des prêtres avait appris de longue expérience, que pour assurer la continuité de son existence au sein de l'espèce humaine, elle devait être la puissance derrière le trône, plutôt que le trône lui-même; qu'il était plus avantageux d'avoir sous la main une autre caste sur les épaules de laquelle pouvaient retomber toutes les responsabilités. Se servant des émissaires du gouvernement, les prêtres se proposaient de rester "immaculés aux yeux du monde" et au cas éventuel d'un "changement de la marée", de se poser devant le monde comme médiateurs, arbitres et paternels pacificateurs, ce qui dissiperait toute ombre de soupçon : c'est ainsi qu'ils s'assuraient une position stable dans le rayonnement de l'autorité.

CHAPITRE X

Yessou confondu avec des chefs politiques. --- Il s'exprime en paraboles. --- Yudas Iscariot et Simon Pierre. --- Mouvement de réforme opposé au Maître. --- Yessou en danger.

Engagé dans un mouvement en faveur de la reconnaissance des droits du peuple, Yessou fut fréquemment confondu avec des chefs de factions politiques qui se servaient de son nom en vain pour dissimuler leur propre faiblesse. De semblables procédés avaient naturellement leur répercussion sur l'œuvre du Maître et l'on savait que les Pharisiens en tiraient parti à grand effet pour réaliser leurs vues. Des séditions politiques ou religieuses furent attribuées directement à l'œuvre du Nazaréen. Ceci ne laissa pas de compliquer les choses, au point que ceux-là mêmes qui avaient été d'abord parmi les plus ardents disciples du Maître devinrent craintifs et trouvèrent préférable de rester à l'arrière-plan, plutôt que de se compromettre dans le mouvement.

Les années passaient et l'œuvre progressait dans toutes les classes, et même parmi ceux qui avaient été ses ennemis les plus acharnés, il y en eut beaucoup qui devinrent ses meilleurs amis et servirent la cause avec zèle.

Maître Yessou, suivant l'habitude des éducateurs orientaux, s'exprimait en paraboles et illustrait les problèmes les plus difficiles d'exemples familiers au public. Mais il avait affaire à un peuple d'une nature difficile, un peuple qui avait absorbé toutes les suggestions de ses lignes ancestrales, jointes aux influences prénatales, et qui était enfoncé dans la superstition et le vice au point que l'avarice, la cupidité et la méfiance étaient devenues ses caractéristiques, aspects qui laissaient peu de chose à espérer en dehors de misère et dégradation.

Pourtant, en dépit des efforts opposés au mouvement, le Maître travaillait avec ardeur à la libération de son peuple, bien qu'il sût que d'autres nations l'eussent reçu à bras ouverts, l'eussent adoré, l'eussent même déifié. Mais il savait qu'il y avait un peuple à la surface de la terre qui avait besoin d'être réformé et instruit dans la vie, c'était son peuple. "C'est le malade qui a besoin du médecin"; cela le consolait, et bien que "nul ne soit prophète en son pays", il continuait à affirmer : "La Vérité vous affranchira".

Alors qu'il était sans prétention et d'une très grande simplicité dans ses habitudes comme dans son parler, les admirateurs d'Yessou étaient décidés à le faire reconnaître par le peuple entier comme le plus grand de tous les prophètes et comme le chef de la nation. Parmi ses disciples et adeptes, il comptait de très fervents adoreurs, parmi lesquels Yudas Iscariot et Simon Pierre étaient les plus enthousiastes.

L'enthousiasme de ses disciples et adeptes n'avait que trop souvent jeté une lumière fautive sur Yessou ou l'avait mis dans des situations où il lui fallait user d'un tact inouï pour en sortir, lui et ses compagnons.

Il y avait près de neuf ans que Maître Yessou prêchait l'évangile de liberté, guérissant les malades, conseillant les pauvres, assistant les affligés, relevant les déçus et travaillant à l'émancipation et à l'honneur de la classe inférieure. Mais c'était une tâche ardue que de déraciner de la mentalité populaire le sentiment des différences de classes entretenu par des réformateurs revendiquant et promettant la liberté.

Le succès que Maître Yessou rencontra dans l'exercice de sa mission, encouragea d'autres hommes à suivre son exemple, non pour le bien du peuple, mais pour leur propre gloire. Ces nombreuses réformes, commencées de tous côtés, étaient en général en opposition avec l'œuvre du Maître et contraires à ses nobles intentions. Ces mouvements étaient secrètement encouragés par les chefs de l'Eglise pour discréditer le Maître et stigmatiser son œuvre. Fréquemment l'excès de zèle de ses disciples et adeptes hyper-enthousiasmés tournait en querelles avec ceux d'autres factions. Tous ces incidents étaient enregistrés par les prêtres, qui les exploitaient en vue de leurs louches desseins.

Le clergé était décidé à se débarrasser de Maître Yessou à tout prix, car il semblait menacer sa politique. Pendant quelque temps il avait eu des pourparlers avec les offices locaux, mais ses négociations ayant échoué, il avait envoyé des délégués à Rome.

A l'aide de présents somptueux et d'accusations forgées de toutes pièces contre le Nazaréen, le Sanhédrin espérait trouver main-forte auprès des autorités romaines pour faire arrêter Yessou et le faire citer en justice sous l'inculpation de trahison contre le gouvernement, et ainsi détourner l'attention du peuple.

Tandis que ses ennemis tramaient et complotaient sa ruine, Maître Yessou continuait son œuvre, tout en restant informé de tous les mouvements du Sanhédrin, dont il comptait anéantir les plans le moment venu.

Le Père Eliyé-Eli aussi pouvait tenir Yessou au courant de tous les faits et gestes du Sanhédrin et, grâce à l'appui de Nicodème et d'Yousef d'Arimatee, qui étaient membres du Sanhédrin, rien ne pouvait échapper à la connaissance d'Yessou. Quoique plus prudent que jamais et plus réservé dans toute son attitude, il continua à travailler au sein du peuple, jusqu'à ce qu'il sentît qu'il valait mieux s'occuper uniquement de ses disciples et adeptes sur lesquels il devait se fonder pour la continuation de son œuvre.

A en juger par les mesures prises par le clergé et ses émissaires, toujours sans répit, Maître Yessou sentit que sa personne n'était plus en sécurité et qu'il devenait préférable de recourir à des moyens de protection. Les attentats à sa vie devinrent si fréquents et quelques-uns si hardis qu'il ne douta plus que la puissance des ténèbres derrière le trône de Caïaphas ne fût à l'œuvre pour entreprendre sa ruine. Avec une fourberie, qui n'appartient qu'à un clergé, les ennemis

d'Yessou donnaient aux moindres de ses gestes une interprétation politique afin que des doutes sur sa sincérité s'élevassent dans le cœur des plus fidèles. De ces doutes naîtraient par la suite des dissensions et querelles qui entraîneraient des rencontres justifiant l'intervention du gouvernement. Et le Sanhédrin, contribuant pour sa part aux enquêtes, assurerait son prestige et grandirait dans la faveur de Rome. Car qu'importait aux prêtres ce qu'un homme pouvait faire pour l'amélioration de son prochain, quand il y allait de la position et de la fortune d'une classe de parasites ? Dépourvue de conscience et l'esprit faussé quant au sentiment de la justice, la caste des prêtres n'avait en vue que ses fins égoïstes.

La crédulité des masses était un fait établi; et le sentiment public ne reposant que sur les suggestions d'un seul personnage haut placé ou sur sa publicité salariée, toute entreprise de l'Eglise ou de l'Etat était un succès assuré; si bien que toute intrusion d'un pouvoir quelconque en désaccord avec les vues de la classe dirigeante, signifiait suppression de l'obstacle ou mort de la personne opposante. Les prêtres savaient par expérience que toute démarche sensationnelle et d'un effet outré faisait monter leur engeance dans l'estime des plébéiens comme des artisans.

CHAPITRE XI

Yudas, l'avant-garde. --- Son enthousiasme. --- L'entrée à Jérusalem. --- Sessions du Sanhédrin.

Chez les Romains, Yessou comptait un grand nombre de partisans enthousiasmés pour sa mission, et ceux-ci le considéraient comme l'un de leurs dieux mythiques descendu pour vivre au milieu des hommes. Ses disciples les plus proches, qui étaient pour la plupart d'origine iranienne, étaient convaincus à part eux qu'il était le Sôshiosh promis, tandis que d'autres, teintés de judaïsme, voyaient en lui le Messiaïh; autrement dit, chacun voyait en Yessou l'incarnation de ses propres espérances. Cette idée s'était ancrée tout particulièrement dans l'esprit d'Yudas, un enthousiaste imaginatif, qui exagérait et surfaisait les actes d'Yessou jusqu'à friser le sur-naturel. De bonne famille, enclin à la ferveur religieuse, disposant de grandes richesses qu'il consacrait à la cause, se vantant de faire enfler le trésor du Maître, Yudas devenait le héraut et l'avant-garde d'Yessou et de ses disciples !

Les moindres événements devenaient, dans l'imagination surexcitée d'Yudas, les plus grands des miracles et il ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour les dépeindre dans toute leur ampleur. Il annonçait partout l'arrivée du Maître et engageait les mercantis et les fainéants des places publiques à se joindre à ses acclamations, et il leur faisait des présents pour leur montrer la puissance des moyens dont son maître disposait.

Yudas organisait des fêtes et des banquets où il faisait venir et festoyer ceux qui s'intéressaient à l'œuvre du Maître, leur donnant l'impression qu'il n'aurait suffi que d'un mot tombé des lèvres du Maître pour qu'on eût sous la main tout ce qu'on désirait. Il aimait son Maître pour sa grandeur et pour son habileté à manier prêtres, politiciens et docteurs, et c'était un baume pour son âme que de les voir tous réduits à l'état de nains en présence de son Maître.

C'est à Alexandrie qu'Yudas avait pour la première fois entendu parler d'Yessou, dont la personne retenait l'attention générale. Yudas était un Pharisien strict, mais depuis qu'il avait entendu parler des œuvres d'Yessou et les avait vues de ses yeux, il était devenu aussi enthousiaste et ardent pour la cause du Maître qu'il l'avait été pour celle de sa caste. Toutes les fois qu'une occasion se présentait de glorifier le Maître, Yudas ne manquait pas de la saisir. Rien ne semblait le satisfaire plus que le fait que son Maître fût reconnu comme le plus grand des humains et adopté dans les cœurs de son peuple.

Yudas était en général trop occupé à faire des apprêts pour l'œuvre du Maître, pour être toujours présent lorsqu'il se passait quelque chose d'inusité, et il lui suffisait d'un simple rapport pour faire d'un incident quelconque un grand miracle.

Yudas tenait pour certain qu'un simple mot des lèvres de son Maître pouvait changer de l'eau en

vin, et malheur à qui osait le contredire ! Si les vents modifiant leur cours, il se produisait momentanément un calme plat, et si à ce moment il arrivait que le Maître eût les yeux levés vers le ciel, Yudas était convaincu que c'était le regard du Maître qui commandait aux vents de changer leur cours. Il connaissait que c'était là un nouveau miracle, et comme il ne pouvait le garder pour lui, il fallait qu'il le racontât à tous ceux avec qui il avait affaire.

Les malades, Yudas les voyait déjà dans les bras de la mort, et lorsqu'ils avaient recouvré la santé grâce aux tendres soins du Maître, cela revenait pour lui au même que s'ils avaient été rappelés hors du tombeau. C'était lui qui rassemblait les paralytiques, les estropiés, les sourds et les aveugles, les lépreux et les malades couverts d'ulcères. Dans son idée, la puissance du Maître était illimitée et lorsqu'une guérison échouait parce qu' "il n'y avait pas là de foi", Yudas avait sa version à lui. Il savait que son Maître était le Seigneur de tous et qu'il pouvait agir comme il lui plaisait.

Si le Maître refusait des présents de grande valeur offerts par ses admirateurs, c'était, dans l'idée d'Yudas, parce que tout appartenait, de toute façon, à son Seigneur. Ayant la charge du trésor, Yudas était toujours prêt à accepter tout présent et considérait comme un grand privilège pour le donateur que son présent fût accepté par le Maître.

Yudas n'était pas très intelligent, mais il était ingénieux et rusé. Il suggérait aux Pharisiens et aux Scribes, comme aussi aux fiers Sadducéens, des questions à poser à Yessou pour l'embarrasser; quelle était alors sa joie de voir les Sages tournés en dérision, et bien que ce fût en soi peu de chose, pour Yudas c'était de la plus haute importance.

Le soir, tandis que les disciples débattaient entre eux pour savoir lequel siègerait le plus proche du trône du Maître quand son royaume se réaliserait, Yudas méditait les plans et combinait pour le lendemain un programme surpassant en éclat tous les précédents. Il était heureux d'avoir découvert là son œuvre; travailler et gagner, c'était son seul but. Il ne se souciait pas d'acquérir une haute situation, car tout l'honneur et toute la gloire devaient revenir à son Maître.

Lorsqu'il était réprimandé pour ses fréquents excès de zèle, dont les résultats risquaient de mettre en danger les chefs du mouvement, Yudas l'acceptait comme l'indice d'un manque d'énergie de sa part; c'était seulement pour éprouver sa foi en la capacité du Maître.

Devant la foule, Yudas parlait avec éclat de Maître Yessou, mais en la présence de ce dernier, il était aussi calme et doux qu'un agneau, prêt à recevoir les ordres de son Maître et à les suivre aveuglement.

Il était plus qu' impatient qu'Yessou fût reconnu. Et il en voulait aux Romains de ce qu'ils n'eussent pas encore fait son Maître roi de Judée, et il enrageait contre les Juifs parce qu'ils ne l'avaient pas encore reconnu, lui qui égalait par la parole et par les actes Celui que les prophètes avaient annoncé.

Yudas voulait voir son Maître sur le trône. C'était sa seule ambition, et il n'y avait pas de procédés qui fussent au dessous ni au-dessus de lui, s'il pouvait s'en servir à cette fin.

Yudas retourna jusqu'aux pierres du chemin, pour consolider la popularité de son Maître. Guérir les malades, réclamer des autorités de meilleures conditions et la reconnaissance des droits du peuple, éduquer et prendre soin des pauvres et des besogneux, tout cela était encore insuffisant. Dans son idée, son Maître ne devait utiliser ces moyens que pour prouver qu'il était le Sauveur, tandis qu'avec la verge de fer de sa divine maîtrise il devait conduire les nations, promesse faite par les prophètes et promesse qui devait se réaliser. Si c'était une affaire d'argent, Yudas était l'homme de la situation, car il en avait les moyens, son esprit comme aussi ses relations étant toujours pleins de ressources.

Le temps de la grande fête du Jubilé approchait rapidement, événement mémorable pour les fidèles et occasion de gain pour ceux qui avaient moins de sympathie pour les coutumes

ritualistes d'Israël. A cette fête il n'était donné qu'aux Elus de prendre part, car elle n'avait lieu que tous les sept fois sept ans. Ces journées avaient une double importance, puisque d'une part, c'était une occasion de réjouissances et d'actions de grâce, et que, d'autre part, les foules accouraient à Jérusalem des quatre extrémités de la terre. De l'orient et de l'occident, du midi et du septentrion, enfants et vieillards y venaient. Une telle occasion, Yudas n'allait pas la négliger. Des milliers de gens avaient déjà établi leurs bazars dans les rues de Jérusalem et des dizaines de mille avaient déjà pris leurs quartiers dans la cité sainte, avant l'arrivée des grandes multitudes. Dans les faubourgs et hors des murailles, on construisait des auberges provisoires et de toutes parts s'apercevaient l'agitation et les remous d'une métropole, les arros et les préparatifs d'un grand événement.

Il s'agissait pour Yudas de trouver un moyen de distraire l'esprit du peuple des événements prévus de longue date, avant qu'il fût trop absorbé dans les festivités arrangées par les prêtres, ainsi que de ménager une surprise destinée à réduire à néant les projets des Pharisiens.

Ce n'était pas l'intention de Maître Yessou de passer à Jérusalem les quelques jours précédant la fête, c'est pourquoi aucun ordre n'avait été donné concernant les préparatifs habituels. Mais Yudas avait pris sur lui de veiller à ce que tout fût prêt pour accueillir l'hôte royal. Lorsqu'ils furent près de la capitale et eurent fait la halte accoutumée à la veille du sabbat, Yudas combina que tout le groupe se reposerait par respect du sabbat, tandis qu'il saisirait l'occasion d'entrer dans la ville et d'y engager étrangers comme amis à prendre part à la réception du Maître. Les membres de la Congrégation à Jérusalem, sympathiques à la mission d'Yessou, furent avertis que leur Maître allait s'emparer de la ville par surprise, ce qui suscita partout une grande agitation.

Yudas engagea des trompettes et des chanteurs et ordonna aux étrangers dans les murs d'amasser des fleurs et des palmes en vue du grand jubilé commémoratif. Yudas donna des ordres et instructions à tous les fidèles pour acclamer dans les rues la grande nouvelle de la rédemption d'Israël, dès le soir du sabbat, et pour annoncer la venue du roi. Aux moins ardents, que ne semblaient pas enthousiasmer les paroles : "Israël, ton Roi vient à toi !", il rappela des histoires racontées jadis par leurs pères, pour leur réchauffer le sang dans les veines et les stimuler à se tenir prêts pour les grands événements.

Lorsque, au lever du soleil, le premier jour de la semaine, les trompettes sonnèrent devant les portes de la ville et que les processionnaires s'apprêtèrent à saluer leur Roi sous les murs de la ville avec de retentissants chœurs d'Hosannah et d'Alléluyah, marteaux et haches furent mis de côté et tout le monde possible sortit pour assister à cette cérémonie inusitée.

Ce mouvement et cet intérêt parmi le peuple souleva d'envie et d'amertume le cœur des prêtres, qui craignirent une émeute et la perte des revenus qu'ils escomptaient durant les prochains jours de fête. Ils enrageaient de ce que le peuple témoignât tant de sympathie à Yessou, et quand celui-ci apparut, revêtu de son vêtement de fête et monté sur un âne couvert d'un tapis richement ouvré, à midi dans la rue principale de la cité, devant les édifices publics et les palais de Caïaphas et de Pilate, tandis que des multitudes, parmi lesquelles beaucoup portaient glaive et bouclier, criaient d'un commun accord : "Hosannah à notre Roi !", fonctionnaires et prêtres tremblèrent comme des feuilles sous la tempête.

Au comble de l'irritation, les autorités ecclésiastiques exigèrent qu'Yessou interrompît ces démonstrations et le prièrent de disperser la foule, afin que chacun retournât à son travail. On craignait qu'un retard dans les préparatifs de la fête ne causât un énorme préjudice au trésor et ne mitigeât le succès.

Ces sollicitations n'aboutissant pas, les autorités suscitérent des attaques dirigées par des mercenaires contre le Maître, d'où résultèrent des conflits, avec toutes leurs fâcheuses conséquences, et même des effusions de sang.

Le sang-froid du Maître au milieu de cette situation critique plut infiniment à Yudas, mais

remplit les prêtres de rage. Yudas sentait qu'il s'était rendu justice à lui-même et était convaincu que, vu le grand nombre d'étrangers dans les murs avant l'ouverture de la fête, l'événement deviendrait l'objet de tous les propos.

Comme prévu, l'entrée à Jérusalem le premier jour de la semaine causa une division d'opinion parmi la population, et quant au Sanhédrin, maintenant en possession du mandat d'arrêt et de jugement contre Yessou longtemps attendu de Rome, l'événement était des plus importuns, car il avait l'intention de laisser reposer l'affaire jusqu'après la fête, dans la crainte que beaucoup d'étrangers ne prissent parti pour l'opposition et ne provoquassent une émeute.

Toutefois le Sanhédrin méditait un moyen de mettre Yessou hors d'état de nuire, et dans ce but s'assemblait en sessions extraordinaires.

CHAPITRE XII

Caïaphas cherche à anéantir Yessou. --- Israël décidé à fomenter la révolte. --- Les disciples entretiennent des soldats privés. --- Yessou les met en garde : "Celui qui vivra par le glaive périra par le glaive". --- Le mandat d'arrêt. --- Mort d'Abba Eliyé-Eli. --- La trahison.

Pendant quelque temps, les membres du Sanhédrin, sous la direction de Caïaphas, cherchèrent à anéantir Maître Yessou, car tant qu'il prenait part à la vie publique, ils étaient empêchés de mettre en œuvre leurs intrigues politiques, craignant que ce qu'il en savait risquât de les compromettre vis-à-vis du gouvernement. Ainsi leurs divers essais d'exciter les autorités locales contre le Maître avaient complètement échoué et il ne leur restait plus d'espoir qu'en Rome pour arriver à leurs fins. Mais même sur cette voie, Caïaphas rencontrait des obstacles et il devait recourir à la ruse et suborner les fonctionnaires pour influencer les personnages dont l'appui lui était nécessaire pour faire tomber Yessou.

Vu les incessantes querelles au sein du peuple, le gouvernement de Rome se voyait obligé de maintenir une armée permanente en Israël; et pour faciliter les enquêtes et l'apaisement des litiges, de temps à autre il envoyait des juges munis de pleins pouvoirs.

En Israël, la révolte était décidée. Les chefs, aidés de leurs subalternes, tramaient des complots, tandis que leurs sujets, animés peu à peu par ce même esprit de fourberie, le cultivaient jusqu'à en faire un véritable art. Rome rencontrait ainsi de grandes difficultés et dut fréquemment appliquer des mesures de rigueur, dans le but d'obtenir des informations exactes sur la situation des affaires, et les prêtres, pour finir s'y trouvant impliqués, considérèrent ces mesures comme une "persécution des Saints".

Caïaphas fit tout son possible pour rejeter la faute sur Maître Yessou, et chaque fois que le moindre trouble se manifestait dans le peuple, il en prenait bonne note et l'attribuait à l'enseignement d'Yessou. Cependant, des hommes tels que Cyrénus, Marcus, Cornélius et autres, qui étaient au service du gouvernement et suivaient en secret les enseignements du Maître, ne donnaient que de maigres rapports sur les faits et gestes d'Yessou, car ils considéraient sa mission comme favorable à Rome. Mais les plaintes continuelles des autorités de l'Eglise finirent par engendrer des doutes dans l'esprit de nombreux fonctionnaires du gouvernement, si bien qu'ils furent divisés d'opinion et ordonnèrent des enquêtes secrètes, ce qui ne laissa pas de compliquer énormément les choses.

Qu'un jour toutes ces machinations dussent converger vers un désastre, Yessou l'avait tout de suite prévu, et ceux qui s'intéressaient à sa mission se tenaient sur leurs gardes pour le défendre, autant que ses ennemis pour le ruiner. Au début les ennemis d'Yessou n'agirent pas à cœur ouvert, mais sous le couvert du plus profond secret, aussi fallait-il se tenir prêt à toute alerte.

Le clergé était décidé, au cas où il ne réussirait pas à écarter la cause du danger par la voie politique, à recourir à la corruption, et divers incidents ayant prouvé de telles intentions, les

disciples jugèrent opportun de tenir une petite troupe de soldats pour la garde privée de leur Maître, qui, parce qu'il n'avait pas de ressentiment, n'exprima jamais son approbation et leur donna fréquemment cet avertissement : "Celui qui vit par le glaive, périra par le glaive". Toutefois ses disciples immédiats, sentant leur Maître en continuel danger, portaient secrètement des armes sur eux.

Le bruit courut parmi les membres du Cercle Intime que Caïaphas était parvenu, par ses manœuvres diplomatiques et par l'envoi de présents et de grandes sommes d'argent, à obtenir de Rome un mandat d'arrêt, de jugement et de condamnation pour Yessou, par lequel il obligeait Pilate à siéger en jugement et à exécuter les ordres de Rome au nom de l'Empereur, auquel personne n'osait désobéir et auquel ni Pilate ni aucun des représentants de la cour romaine en Israël n'avait le pouvoir de s'opposer.

L'occasion semblait favorable, car l'Empereur avait confié les rênes du gouvernement aux mains de ses généraux, tandis que lui-même, insouciant des responsabilités de sa position, s'adonnait à une vie désœuvrée, mais exigeait avec une volonté de fer que ses desseins et les régimes qu'il imposait aux peuples fussent suivis de point en point.

Pendant que Tibère se divertissait en pleines orgies, les délégués de Caïaphas et sa clique de courtisans assaillaient le préfet du prétoire, Marco, de leurs pétitions accoutumées et de leurs nombreux présents. Mais bien que des opérations fussent ingénieusement tramées à couvert, les amis de Maître Yessou, dont il y avait plusieurs à la cour, éventèrent le complot et engagèrent de vigoureuses démarches pour le faire échouer.

Les âpres disputes et les révoltes qui devenaient de plus en plus fréquentes parmi le "peuple de Dieu", avaient été présentées, grâce à de faux témoignages, comme entièrement dues aux doctrines libérales d'Yessou, bien qu'elles eussent été suscitées par les prêtres. Et les rapports furent si contradictoires que Marco, penchant finalement pour le parti de Caïaphas et convaincu du fait que les troubles et les énormes dépenses qu'ils occasionnaient à Rome, cesseraient lorsque serait écarté Celui qui était la cause de ces luttes selon l'affirmation des autorités ecclésiastiques, rédigea l'arrêt fatal qui devait être exécuté sans délai.

Au moment même où Yessou faisait son entrée à Jérusalem au milieu des foules délirantes qui le proclamaient le Maître tout puissant, le mandat d'arrêt était entre les mains de Caïaphas, de qui en dépendait l'exécution. Mais le mandat était arrivé à un moment des moins favorables et, étant donné les approches de la fête, l'opportunité de son exécution devenait douteuse.

Caïaphas redoutait un soulèvement, car un événement de ce genre eût été désastreux pour l'Eglise, dont les revenus annuels dépendaient des milliers de pèlerins et de fidèles, comme aussi des marchands forains qui payaient d'énormes patentes. D'autre part, Caïaphas craignait qu'Yessou ne lui réservât quelques nouvelles surprises plus désastreuses encore pour ses propres intérêts que toutes les précédentes.

On avait songé à l'assassinat, mais comme plusieurs tentatives avaient déjà manqué leur but, les autorités décidèrent de s'en remettre à l'arrêt pour achever leur dessein. Quant à arrêter Yessou officiellement, comme Pilate serait obligé de le faire, l'Eglise craignit que cela ne causât une émeute, aussi Caïaphas s'arrangea-t-il pour que cela fût fait en secret.

Yudas, encouragé par la réception faite à son Maître lors de son entrée à Jérusalem, conçut des projets plus sublimes encore. Il voyait venir le jour où les Pharisiens allaient s'agenouiller devant Yessou pour l'adorer et chanter ses louanges. Lui aussi, il avait entendu son Maître parler des intentions des Juifs, de l'ordre échu pour son arrestation et de la difficulté qu'ils avaient à empêcher que l'ordre fût rendu public.

Yudas conçut alors une idée. Publiquement, on n'osait pas arrêter son Maître, mais si on le tentait en privé, on échouerait et la gloire du Maître serait chose assurée. Yudas sentit que lui, il était capable d'opérer la délivrance de son Maître, qu'un nouveau miracle allait s'opérer à la face

du monde, un miracle qui convaincrerait jusqu'aux sceptiques de la sublimité de son Seigneur. Si l'on essayait de l'arrêter, Yudas pensa qu'Yessou se rendrait certainement invisible et s'effacerait du milieu de ses ennemis, comme il l'avait déjà fait. Les intrigues des prêtres allaient s'effondrer dans l'impuissance et Yessou serait reconnu par son peuple et il n'y aurait pas de terme à sa domination.

Son plan était établi et s'il était mené à bien avant la fin de la fête, il sortirait victorieux et le monde entier aurait connaissance du grand événement; alors tout dissentiment cesserait et tout deviendrait favorable à son bien-aimé Maître.

Tandis qu'au repas du soir il attendait ses ordres pour le lendemain et observait attentivement tout geste qui pût le renseigner sur les desseins de son Maître, Yudas entendit la douce voix d'Yessou lui dire : "Ce que tu fais, fais-le vite."

Yudas comprit que le Maître avait lu ses pensées et, ainsi encouragé, alla tout d'un trait trouver les autorités et leur offrit un plan grâce auquel ils pussent arrêter Yessou en secret. Yudas n'était que trop bien connu des prêtres pour qu'ils lui accordassent une audience bienveillante, car à maintes reprises déjà il avait été cause de leur humiliation. Pour réussir, il fallait être rusé et prouver adroitement la sincérité de son intention de révéler le lieu secret où son Maître avait coutume de se livrer à la méditation et à la concentration.

Pour convaincre absolument les prêtres de sa sincérité, il déchira ses vêtements et argua que tôt ou tard son Maître devrait passer en jugement et que lui-même pourrait alors être condamné et mis à la torture. Lorsqu'ils lui eurent promis liberté et protection, plus quarante livres d'argent pour assurer sa sauvegarde, il offrit de les conduire en présence de son Maître; et après quelques discussions et marchandages, trente livres d'argent furent convenues et acceptées.

Plusieurs compagnies de soldats furent mises sur pied et se rendirent, sous la conduite d'Yudas, au jardin privé de Gethsémani.

C'était là que le Maître se rendait pour consulter Eliyé. C'était là que, sous le couvert du plus profond secret, Nicodème, Mathaëli, Philopoldi, Yousef d'Arimatee et autres apportaient leurs nouvelles et recevaient leurs instructions. Cependant, cette nuit, on avait jugé plus sage de ne pas se rassembler. Yessou vint seul s'entretenir avec Eliyé des événements importants qui allaient se produire.

A la faveur de la nuit, il pénétra dans la chambre sacrée où tant d'heures de joie avaient été vécues. C'était là qu'Eliyé aimait à se reposer et recevoir en toute tranquillité, dans la paix de cette aimable retraite, les inspirations et les révélations qui le guidaient à travers l'existence. C'était là que père et fils avaient joint leurs mains et envisagé les conditions et les événements du jour.

Depuis quelque temps Eliyé avait fait de ce lieu sa demeure habituelle, car il s'était retiré de toute activité extérieure. Sa santé et sa force semblaient faiblir très rapidement et c'est uniquement pour cette raison qu'Yessou s'était hâté de venir en Judée, car il ne se sentait aucun désir de visiter Jérusalem pendant la fête.

Le Père Eliyé prenait une très grande part à la réussite de l'œuvre. Les deux hommes conversaient à voix basse dans les lueurs du crépuscule et il semblait que la voix d'Eliyé devint de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'enfin le plus profond silence, comme un silence sépulcral, emplît la grotte.

"Père, s'il est possible, éloigne cette coupe d'amertume !" Ces mots se répercutèrent à travers toute la demeure. Un silence soudain, emplissant l'espace jusque dans les plus obscurs recoins, tira Yessou de son attitude de supplication, et comme ses regards tombaient sur Eliyé-Eli, un choc le foudroya, le faisant trembler de tous ses membres. Devant lui, assis en posture égyptienne, se tenait la forme privée de vie d'Abba Eliyé-Eli; les yeux clairvoyants fermés par la

mort; les lèvres dispensatrices de sagesse, fermées pour l'éternité; l'entité planant dans les royaumes de l'éther.

Yessou tomba sur les genoux. Avec amour ses mains touchèrent les mains d'Abba. Il effleura le haut de sa tête, ses oreilles touchant la poitrine, et regardant le visage classique, refroidi maintenant par la mort, Yessou murmura ces mots : "E-lo-i, E-lo-i, la-ma sa-bach-tha-ni !" (Ces paroles furent plus tard répétées sur la croix).

Yessou se leva et, dans la lumière crépusculaire qui tombait sur le visage de son père, il joignit les mains et élevant sa voix vers le ciel avec ces mots : "Ta volonté soit faite !" il sortit et pleura amèrement.

Raphaël, le serviteur privé, fut saisi de crainte à la vue de son maître défunt et s'enfuit dans l'obscurité de la nuit au palais d'Yousef d'Arimathée pour lui en porter la nouvelle.

Lorsque Yousef, accompagné de ses serviteurs, entra dans le jardin privé, il entendit à distance un bruit d'armes et de rudes voix de soldats se répercutant à travers le silence de la nuit. Un conflit, comme une lutte entre des factions hostiles, semblait en jeu, et au milieu du tumulte, on distinguait la douce et tendre voix du Maître, commandant la paix.

Mais ce n'était pas une voix décisive, une voix de commandement, c'était une voix douce, tremblante. Qu'était-ce que tout cela ? Que cela devait-il signifier ? Les serviteurs d'Yousef attendaient avec impatience les ordres de leur seigneur. Ils gardaient la main à l'épée. Ils se sentaient le devoir de prouver leur fidélité par la force et furent déçus d'entendre encore une fois la voix d'Yessou déclarer la paix.

De ses propres mains et avec des lambeaux de ses propres vêtements, il bandait les plaies de ceux qui avaient été blessés dans la mêlée.

"C'est moi que vous cherchez : ne craignez point, je vais où vous me conduisez", disait le Maître.

Ce fut le sang-froid d'Yessou, sa douceur et sa grâce, qui calmèrent Yousef, lequel ordonna à ses serviteurs d'annoncer à la Congrégation ce qui était advenu; après quoi il se rendit à la chambre sacrée, où il trouva le corps d'Eliyé dans le silence de la mort.

Était-ce ironie du sort ou œuvre de sorcellerie exercée par une caste de prêtres, usant de tous moyens, jusqu'aux pouvoirs spirituels, pour atteindre son but ? Yousef semblait rivé au sol de marbre de la demeure d'Eli; il sentait son cœur comme pétrifié. Ce que les yeux d'Yousef perçurent, ce que son intelligence lui révéla lentement, suffit à le pousser à agir immédiatement. Il savait qu'Yessou n'usait ni d'ingéniosité ni de ruse pour protéger sa propre personne. Une coupe amère, bue jusqu'à la lie, ne fait que fortifier un cœur stoïque et défie le monde entier d'un mépris silencieux. Eliyé-Eli avait fui le mortel édifice des désirs humains, et tout ce qui demeurait exposé à la vue d'yeux obscurcis c'était l'état collectif d'éléments prêts à suivre, sans la moindre résistance, l'ordre des lois naturelles.

Yousef, en homme versé dans les stratagèmes de la conscience de caste, savait que le temps pressait en une telle heure d'épreuve. Rien ne pressait à la grotte d'Eliyé-Eli. Toute son attention devait se porter sur les moyens de sauver une vie précieuse. Comme un éclair trouant la nuit, il sortit pour distribuer ses ordres à ses nombreux serviteurs, toujours prêts à les exécuter.

Pilate, consulté, décida de renvoyer l'affaire jusqu'après la fête. Il prévoyait des fourberies et des intrigues et espérait gagner du temps afin d'éviter toute espèce d'injustice. Mais le sacré synode réclama un jugement sans délai. Il demanda que le prisonnier fût jugé sur-le-champ, que Pilate donnât cette nuit même l'ordre de crucifixion et que toutes les dispositions fussent prises à cet effet. Il demanda que l'ordre du préfet impérial fût exécuté et présenta le mandat qui l'autorisait à se faire obéir.

Cette nuit même Pilate écouta les dépositions des juges mineurs et des témoins et trouva les charges insuffisantes pour condamner le Maître, quand bien même le mandat exigeait une condamnation dans les pleins termes de la loi.

Les gens de la maison de Pilate croyaient pour la plupart à l'œuvre d'Yessou, et Pilate lui-même, que la main du Maître avait guéri d'une grave maladie, était un adepte du grand Educateur. Il désirait un délai pour examiner le cas, mais l'Eglise réclamait une action immédiate, et Pilate se vit forcé de recourir à des chicanes juridiques pour retarder la procédure.

Sachant qu'Yessou était Galiléen de naissance, Pilate jugea pour le mieux de référer le cas à Hérode, qui se trouvait justement à Jérusalem à l'occasion des fêtes. Mais Hérode connaissait trop bien le caractère sacré et la renommée d'Yessou pour se laisser entraîner dans cette affaire. Et comme il s'agissait d'une question de sacrilège, il renvoya les plaignants par-devant Caïaphas et son conseil. La procédure fut ainsi quelque peu retardée.

Caïaphas et son sacré collègue comprirent bien ce que signifiaient ces renvois d'une cour à l'autre et se tinrent fermes. Les intrigants craignaient que toute minute de délai ne fût fatale à leurs projets; soit que l'arrêt fût révoqué, soit que les amis d'Yessou parvinssent à lever une armée et à exiger par la force sa relaxation --- auquel cas la fête serait désastreuse pour l'Eglise, non seulement au point de vue moral, mais aussi financièrement.

C'est pourquoi le sacré collègue exigea de Pilate une immédiate décision.

CHAPITRE XIII

Yessou ne répond pas aux accusations. --- Pilate s'alarme. --- La flagellation. --- Crime juridique. --- Un document révoquant le mandat d'arrêt. --- Rapide examen du corps. --- Le sépulcre est scellé et gardé. --- Désespoir d'Yudas.

Maître Yessou restait étranger aux controverses des hauts magistrats. Son esprit semblait se mouvoir dans un autre monde. Cette indécision, ce fait d'être traîné d'une cour à l'autre, cela lui semblait une mauvaise plaisanterie. Ses pensées paraissaient dirigées vers des sujets étrangers à son entourage. Ce qu'il sentait et pensait, personne ne pouvait le comprendre; ce qu'il souffrait et ce qui l'accablait, personne ne l'avait jamais seulement rêvé.

Il semblait rester complètement indifférent au résultat du jugement. Interrogé, il demeurait silencieux. Si les charges accumulées contre lui étaient suffisantes pour le condamner, à quoi bon parler ou s'expliquer ? Laisser la loi suivre son cours... il ne voulait pas s'en mêler.

S'il était juste qu'il fût condamné sur des témoignages circonstanciés, comment en appeler, et à qui ? Ainsi, il ne répondait pas même aux accusations, parce qu'elles n'étaient pas dignes d'être prises en considération, pas assez véridiques pour éveiller seulement l'ombre d'un doute au sujet de son caractère.

Il se tenait devant ses accusateurs dans une attitude d'angélique majesté, drapé dans le vêtement pourpre qu'il avait porté lors de son entrée à Jérusalem, tel un être bien au-dessus de la terre, dominant le plus grand des humains, attendant en silence qu'ils agissent, qu'ils osent agir.

C'était la coutume, à l'occasion de cette grande et rare fête, de rendre la vie et la liberté à quelque criminel désigné par le peuple, et, se fondant sur cette coutume, Pilate espérait pouvoir la présenter comme excuse vis-à-vis de Rome pour la relaxation plénière d'Yessou de Nazareth, au cas où il recevrait un blâme du gouvernement.

Pilate commença à s'alarmer de la pression exercée sur lui par les autorités ecclésiastiques. Aux menaces dirigées contre lui, il sentait sa position mise en danger, mais il ne devait pas chanceler.

Aussi en appellerait-il au peuple. Il lui confierait le sort de l'innocent. Il lui présenterait Yessou de Barrabas, un être féroce, terrible à voir, un brigand des plus dangereux et connu dans tout le pays et dont il suffisait de mentionner le nom pour glacer le sang dans les veines. C'est celui-là qu'il ferait amener et placerait aux côtés d'Yessou de Nazareth, le Pur, l'Innocent; et alors, il demanderait au peuple lequel des deux a sa préférence. Il ne doutait pas du verdict; le peuple choisirait le majestueux Yessou de Nazareth, qu'un grand nombre aimaient pour ses belles et bonnes actions. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute dans l'esprit de Pilate.

Il y avait de nombreux étrangers dans les murs, et bien qu'ils eussent entendu parler de Maître Yessou, beaucoup ne savaient pas lequel était Yessou de Nazareth et lequel Yessou de Barrabas. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'ils préféraient le plus beau des deux.

Entre temps, les prêtres saisirent l'occasion de placer leurs mercenaires pour réclamer Barrabas.

Comme la foule s'amassait devant les marches du palais ouvert et que des milliers de voix s'élevaient, acclamant Yessou de Nazareth, le bien-aimé, il y eut aussi un grand nombre de voix criant très fort "Barrabas". Au même instant les prêtres et leurs émissaires se ruèrent à travers la foule, hurlant à tue-tête "Barrabas, Barrabas !".

Se dirigeant ensuite vers les marches et les piliers du palais, ils continuèrent à hurler "Barrabas!" comme des démoniaques, jusqu'à ce que ce nom parût sortir et se répercuter de toutes les gorges. La cour des "Soixante", qui devait décider quel nom avait été le plus fortement appelé, ne put que se prononcer en faveur de Barrabas, mais il s'éleva une discussion entre eux pour savoir lequel était le brigand.

Pilate n'avait plus de pouvoir pour agir et, se tournant vers Yessou le Nazaréen, il lui demanda ce qu'il fallait faire. Pilate sentait qu'il avait été dupé et attendait anxieusement une réponse; Yessou lui répondit : "Fais ce que ta position exige de toi."

Pilate se retourna vers le peuple et une fois encore lui demanda : "Que faut-il faire de cet homme ? " Et la réponse retentit comme un coup de tonnerre : "Crucifie-le ! crucifie-le !"

Comme des fauves affolés, la foule se ruait entre les piliers du palais, hurlant sans relâche : "Crucifie-le !"

A plusieurs reprises, Pilate se tourna vers Maître Yessou, puis vers la foule. Il ne pouvait croire que ce fût vrai. Il comprit la supercherie; il vit la faute qu'il avait faite, mais il était trop tard. Il avait été dupé.

Pilate voulut gagner du temps; il demanda un ajournement, mais les prêtres le menacèrent et le peuple devint furieux. Il exigeait qu'Yessou fût crucifié avant la fin de la fête. Mais Pilate était tout aussi décidé à faire traîner les choses. Il pensait que la populace altérée de sang serait peut-être satisfaite à la vue du Maître flagellé, de sa chair déchirée, du sang maculant sa peau blanche et pure. Voir cet homme de belle figure et d'une volonté de fer ruisselant de sang pourrait bien les satisfaire et les dégoûter assez pour qu'ils n'exigeassent rien de plus.

L'ordre fut donné de battre Yessou devant le peuple. Et des soldats choisis avec soin, furent instruits de n'infliger que des blessures superficielles.

Les soldats firent semblant de frapper très fort et le sang ruisselait sur le corps de la victime. Cette scène devint si répugnante que des milliers et gens s'en allèrent en criant au scandale.

Mais bon nombre d'agitateurs restèrent parmi la populace, l'incitant à demander sans relâche que le Nazaréen fût crucifié.

L'après-midi était presque écoulée et Pilate était au désespoir. Que pouvait-il encore faire ? A la fin, il se lava les mains devant le peuple, selon l'ancienne coutume, ce qui signifiait qu'il était

innocent et n'encourait aucun blâme pour ce qui allait s'ensuivre. Avec ce geste, il laissa Yessou à son sort, aux mains de la foule enragée.

Pilate, toutefois, imprima dans l'esprit du peuple que la crucifixion de cet homme était un crime juridique dont il ne prenait aucunement la responsabilité, car il était convaincu de l'innocence d'Yessou. Mais la foule railla Pilate et lui assura que s'il y avait quelque responsabilité à prendre, elle voulait bien s'en charger. Et les prêtres furent satisfaits d'avoir eu gain de cause.

Pilate et ses amis, réunis avec les Covenants, n'arrivaient pas à comprendre pourquoi leurs confrères romains n'avaient pas usé de procédés dilatoires au sujet du mandat d'arrêt contre Maître Yessou, puisque tout ce qui se passait était évidemment su d'eux. Même s'ils avaient dû tarder à voir l'Empereur, un édit de rappel aurait pût arriver le jour où fut délivré le mandat d'arrêt.

Il s'était passé presque une semaine depuis que le mandat était aux mains des autorités; les amis d'Yessou avaient encore conservé de l'espoir; ils avaient encore attendu que quelque chose arrivât qui pût sauver la vie de leur Maître.

Maintenant que tout semblait perdu, il leur fallait changer de plans et agir sans retard. Les heures passaient et les Covenants attendaient dans l'angoisse le coucher du soleil pour pouvoir agir en vue de sauver la vie d'Yessou.

Trois heures s'étaient écoulées depuis que la croix, chargée de son précieux fardeau, avait été dressée à Golgotha et que les Juifs s'étaient dispersés pour rentrer faire les apprêts du sabbat.

Afin de maintenir en vie le corps du Maître, on lui avait administré de l'hysope, ce qui avait produit un état de stupeur semblable à l'apparence de la mort.

Et pour détourner l'attention du corps d'Yessou, Pilate avait ordonné que deux criminels juifs, condamnés à mort, fussent placés de chaque côté et devinssent ainsi un objet d'attention pour la populace altérée de sang. Tout ce qu'il était possible de faire fut fait pour adoucir à Maître Yessou l'heure la plus dure de l'épreuve.

Au moment où le soleil jetait ses derniers rayons à l'horizon et où l'ombre de la nuit, en s'épaississant, s'étendait rapidement sur la vallée, il se produisit un va-et-vient dans le palais de Ponce Pilate. Un héraut venait d'arriver, apportant un document muni du sceau privé de Tibère, et tous attendaient impatientement la lecture de son contenu. Le document instruisait Pilate d'annuler le mandat et de renvoyer l'affaire pour qu'elle fût étudiée de près par Cyrénus. Il portait encore que, si Yessou avait été arrêté, il devait être remis en liberté jusqu'à ce qu'on eût établi un rapport complet.

Tandis que Nicodème, Yousef, Mathaëli et autres prenaient des dispositions de leur côté et s'apprêtaient à recourir à des moyens désespérés, si c'était nécessaire, Pilate dépêcha des messagers aux Covenants et ses propres serviteurs à Golgotha avec l'ordre de descendre de la croix le corps d'Yessou, sans tarder davantage.

Mathaëli et Yousef d'Arimatee reçurent les messagers avec empressement et en peu de mots d'explication, tout fut pleinement entendu et convenu entre eux.

C'était l'heure trouble du crépuscule, la lueur mourante du jour drapait la scène de ses mystérieuses ombres. Au pied de la croix, les silencieux veilleurs attendaient anxieusement l'heure où quelque chose serait fait pour apaiser les souffrances de leur bien-aimé Maître et pour écarter les dangers dont il était menacé. Le sombre silence, suspendu comme un voile mortuaire, semblait prononcer une indicible malédiction, comme si la colère de l'Infini allait se déverser sur la tête de ceux qui étaient responsables de cette horrible tragédie.

Mais l'espérance vint remplacer le désespoir chez les fidèles, quand de loin ils purent

obscurément discerner les figures bien connues de Mathaëli et d'Yousef d'Arimathée, arrivant en hâte à Golgotha. Leur venue était symptomatique.

Après un rapide examen du corps d'Yessou, ils déclarèrent aux curieux qui les entouraient qu'il était mort. Les blessures même de son flanc furent ouvertes et il en coula du sang et de l'eau, ce qui prouva aux assistants que le corps était privé de vie. Contrairement à toutes les lois, les deux criminels furent aussi descendus et emportés sans délai.

Dès que le corps d'Yessou eût été enlevé de la croix et couché dans le caveau particulier d'Yousef d'Arimathée et que quelques autres apprêts furent terminés, les autorités de l'Eglise, informées que le corps était privé de vie et que des amis du Nazaréen avaient obtenu de Pilate la permission de l'ensevelir, envoyèrent des délégués pour examiner l'emplacement du tombeau et apposer leur propre sceau sur la porte qui le fermait, avec l'ordre de faire rapport au conseil si tout avait été fait selon la Loi.

Cependant, ceci ne suffisait pas encore à Nicodème. Il demanda que le sépulcre fût gardé, non pour le salut du corps, mais pour la satisfaction de l'Eglise, qui pourrait craindre une supercherie; et grâce à cette complicité, les autorités demandèrent immédiatement à Pilate de leur octroyer des gardes et des veilleurs. Des deux côtés toutes précautions furent prises pour garder le tombeau.

Cette nuit-là, une tempête effroyable fit rage sur les vallées de la Judée; le tonnerre roulait entre les montagnes et se répercutait partout alentour. Le souvenir des événements des derniers jours fit trembler bien des cœurs, et beaucoup d'esprits en furent troublés.

Cette nuit, il sembla à Yudas que son cœur allait éclater. Il pleurait amèrement et se maudissait d'avoir agi ainsi, pensant qu'il avait été la cause de ce grand trouble. Ses remords tournaient à la folie. Celui qu'il avait aimé, dont il avait pris soin, pour lequel il avait travaillé, subissait un sort affreux, tandis que son intention avait été de le faire reconnaître comme Seigneur et Roi.

Pour donner libre cours à son cœur brisé et torturé, il vint trouver les autorités de l'Eglise. Il jeta à leurs pieds les trente pièces d'argent. Dans son désespoir il pénétra dans le Temple, où il brisa les ornements du sanctuaire et déchira le lourd voile du haut jusqu'en bas. Il sema la terreur parmi prêtres et laïcs en forçant un grand nombre à s'agenouiller et à confesser que Celui qu'ils avaient élevé à Golgotha était en vérité le Fils de Dieu. Caïaphas même se sentit jugé cette nuit et fut grandement effrayé par l'étrange apparition d'Yudas le fou.

La tristesse d'Yudas était plus forte qu'il ne pouvait la supporter. Il se sentait un misérable et il ne lui restait plus qu'à mettre fin à son existence. Suivre son Maître, pour trouver son pardon, c'était son seul réconfort. Il s'accusait de trahison, de félonie, de lâcheté, et les remords qu'il en ressentait étaient plus que son esprit ne pouvait endurer. Pouvait-il encore se justifier devant le monde, devant Dieu ? Il n'entrevoit plus aucun espoir et c'est devant le trône du Tout-Puissant qu'il irait recevoir sa sentence.

En même temps, un désir de vengeance s'emparait de lui et il voulait déchaîner sa furie en actes de destruction dans le Temple et sur les prêtres. Et de nouveau, à ses moments de lucidité, il décidait de mettre une fin à tout cela en se donnant lui-même la mort. Mais cela même ne lui semblait pas une torture assez forte, une punition suffisante pour l'horrible forfait qu'il avait commis.

Il voulait sentir l'aiguillon de la mort sous sa forme la plus affreuse. Son désir était de subir toutes les souffrances qu'endura jamais l'espèce humaine. La torture mentale qu'il subissait n'était pas assez; il voulait un supplice physique, avoir le cœur arraché du corps, pour ainsi dire, et c'était là, au lieu même où il avait donné à son Maître le fatal baiser, qu'il allait mettre fin à cette vie détestée. C'était là qu'il ferait pénitence, qu'il souffrirait et mourrait.

Le langage humain, si riche soit-il en ses descriptions, n'arrivera jamais à dépeindre l'état d'âme

d'un homme dont les folles espérances et la foi la plus optimiste sont brusquement annihilées de fond en comble. La sincérité du cœur, bien que souvent supplantée par les suggestions de la raison objective, ignore tout autre mobile que l'Amour et, aveugle envers tout obstacle, cherche à vivre cet amour et consent aux plus grands sacrifices pour en prouver le désintéressement. Mais maintenant que tout semblait aboutir à un désastre, l'âme d'Yudas luttait entre la Lumière et les Ténèbres et souffrait les tortures qu'inflige infailliblement l'esprit du Doute.

CHAPITRE XIV

Blanche apparition. --- Mort tragique d'Yudas. --- Un seul homme en sauve des milliers. --- La Résurrection. --- Les autorités sont déjouées. Sur la route d'Emmaüs. --- Le Message d'Amnistie Universelle.

Yudas avait surveillé de près tout ce qui se passait, mais lorsqu'il vit qu'aucun miracle ne s'opérait, car il espérait encore que quelque chose de sublime allait s'accomplir, lorsqu'il vit son Maître étendu dans son dernier repos, sa dernière lueur d'espoir s'évanouit et il sortit à la recherche d'un lieu où il pût mettre fin à sa misérable vie. A certains moments de cette lutte intérieure, se rallumait l'espoir d'un miracle; il le sentait, bien que vaguement, que son Maître allait se relever dans toute sa gloire et majesté et surprendre le monde entier. Il songeait à tous ces anciens prophètes qui avaient accompli des miracles, et n'avait-il pas vu son propre Maître ressusciter les morts de leurs tombeaux ? Alors pourquoi ne serait-il pas capable de retirer son corps du lourd sommeil de la tombe ?

A minuit, il se rendit à la grotte à la dérobee. Ici et là, il s'arrêtait pour écouter. Qu'était-ce qu'à travers l'obscurité de la nuit il voyait venir sur le chemin conduisant au palais d'Yousef ? Une blanche figure, appuyée aux épaules de deux autres hommes vêtus de robes blanches, sortait lentement d'un souterrain sur l'étroit sentier par où l'on accédait aux marches du palais. Se rapprochant, il aperçut le visage de son Seigneur et Maître, qui le reconnut caché parmi les buissons, et une voix douce et tendre appelant "Yudas, Yudas", parvint aux oreilles du fou. Mais Yudas semblait rivé au sol. La parole lui manqua et ce n'est que dans un murmure qu'il put répondre "Rabbouni !".

Comme Yessou, bien qu'un peu retenu par ses gardiens, étendait les mains comme s'il voulait attirer Yudas sur sa poitrine, l'y invitant en répétant son nom et "Viens à moi", Yudas, comme se réveillant soudain d'un rêve, se lança à corps perdu sur les marches de pierre sur lesquelles sa tête vint frapper violemment, et avant qu'on pût l'atteindre et lui porter secours, il se releva et, avec un hurlement de folie, se jeta dans le passage secret, suivi de Nicodème et de Mathaëli, qui désiraient éviter toute publicité au sujet de ce que Yudas avait vu.

Yudas parcourut le souterrain dans toute sa longueur jusqu'au sépulcre, et se voyant poursuivi dans les ténèbres par deux êtres aux vêtements d'un gris-argent, il perdit la tête. Il s'élança de toute sa force et de tout son poids contre la porte de pierre qui reposait sur de simples gonds et avec frénésie et des cris à rendre l'âme, il poussa la pierre hors de ses gonds grâce à cette puissance née de la terreur, et se précipita par l'ouverture, suivi des gardes effrayés, qui se sauvèrent du côté de la ville. Yudas voyant les gardes pris de panique s'enfuir vers la cité, les suivit de près, ce qui augmentait leur frayeur.

Aux abords de la ville, il s'arrêta et, se retournant vers le jardin privé, il fut rejoint par un homme vêtu de blanc qui l'attendait pour le prendre sous sa garde. A la vue de cette blanche apparition, Yudas perdit encore une fois la raison et s'élança du côté des montagnes, poursuivi par l'homme. Aveuglé de peur, il se mit à courir vers une carrière, inconscient de la nature dangereuse du terrain. Un pas de plus, et avec un hurlement d'horreur, il tomba dans le précipice.

Le lendemain on le retrouva enchevêtré dans un de ses vêtements qui s'était enroulé autour de son cou, les jambes cassées, le crâne fracturé et le corps en lambeaux. Sa mort n'avait pas pu

être instantanée, car ses mains crispées se cramponnaient aux épaisses broussailles. Les premiers rayons du soleil levant avaient dû frapper son visage avant qu'il expirât, car sa tête était levée vers le soleil et un sourire paisible demeurait sur sa face, où se voyaient mêlées des traces de souffrance, d'angoisse et de remords.

De cette mort tragique le moins possible fut révélé à la Congrégation des Covenants, qui fut informée de la fin d'un homme qui jouissait d'une bonne situation au milieu d'eux et que les disciples considéraient comme un ami.

Yousef d'Arimatee donna l'ordre d'ensevelir Yudas avec tous les honneurs dus à un cher ami. Ils le couchèrent en dehors du jardin et plantèrent sur sa tombe un rosier, qui symbolise l'union de la beauté et de la souffrance.

Dans la cité, les prêtres furent pris d'un grand émoi lorsqu'ils apprirent la nouvelle d'un événement sans précédent dans toute l'histoire d'Israël. Des témoins furent entendus et examinés contradictoirement, et tous s'accordèrent sur ce point qu'on avait d'abord entendu un bruit terrible, comme celui d'un tremblement de terre, suivi, semblait-il, d'une chute de rochers. Les témoins assurèrent que les morts s'étaient relevés de leurs tombeaux et présentés devant eux, vêtus de robes blanches. Ils avaient entendu "la minuit hurler" comme il est dit dans les Ecritures, et une tempête s'élever, suivie d'une pluie de pierres, dont témoignaient les nombreuses blessures qu'ils avaient reçues, preuves difficiles à réfuter.

Une enquête au sépulcre montra que le tombeau avait été ouvert et la pierre qui scellait l'ouverture, brisée en deux parts. Divers signes montraient qu'il avait fallu une force surhumaine pour déplacer la pierre qui avait été scellée par dehors.

Autour du tombeau l'on ne trouva rien de suspect, ni rien qui semblât œuvre de main d'homme, et ceci fut certifié par le témoignage de personnes dignes de confiance, corroborant les histoires relatées. Les Scribes s'émerveillèrent, les lévites et les juges réexaminèrent les témoignages, mais plus ils enquêtaient, plus ils devenaient confus. Alors ils recoururent à leur méthode usuelle, consistant à traiter l'affaire par le silence et à interdire aux fidèles de poser des questions à ce sujet.

Les autorités comprenaient qu'elles avaient été dupées, mais elles savaient que si elles poursuivaient leurs investigations, cela risquerait de les incriminer et de les mettre en fâcheuse posture.

N'avait-il été de l'édit impérial échu au moment psychologique, n'avait-il été de la révocation du mandat d'arrêt, l'ordre n'aurait pas pu être donné de descendre de la croix le corps de Maître Yessou, pas même avec l'autorisation spéciale du procureur Pilate; car la loi romaine exigeait que la mort eût lieu sur la croix et que le corps y restât jusqu'à ce qu'"un os après l'autre tombât à terre". Si le corps avait été dérobé de la croix, une enquête de la part des autorités ecclésiastiques eût été justifiée, mais au point où en étaient les choses il leur fallait être prudents.

Les préfets impériaux envoyés pour étudier la cause des soulèvements, du mécontentement et des réclamations du peuple, acceptèrent la théorie disant que l'apparente pacification était due à la crucifixion du Maître et tinrent pour assuré qu'on avait découvert et écarté la cause de tous ces conflits. Un semblable résultat d'enquête signifiait la vie sauve à des milliers d'hommes, car, au cas où un examen approfondi eût été fait du point de vue de la justice, des milliers d'hommes mêlés aux intrigues politiques auraient été traînés par devant tribunal, et cela aurait conduit à un désastre pire qu'on n'aurait pu le prévoir.

Par la mort d'un seul homme, des milliers avaient été sauvés de l'infamie et de la mort. Par la mort d'un seul, les péchés et milliers avaient été expiés. Les luttes et les troubles entre partis adverses en étaient à un point d'arrêt, pour un temps du moins.

En ce jour mémorable, le premier de la semaine, un nouvel ordre de choses occupa tous les

esprits, et les fidèles mêmes avaient de la peine à croire l'histoire qu'on avait publiée de toutes parts : "Il vit !" Comme un feu de brousse, ce mot se répandit de bouche en bouche, sur des milliers et des myriades de têtes : "IL VIT !"

A cette déclaration, l'Eglise fit une opposition furieuse et opiniâtre, mais il lui était impossible de la réfuter, et il ne lui semblait pas judicieux de poursuivre une enquête, vu la situation délicate dans laquelle elle se trouvait. Les autorités locales n'avaient non plus aucune raison de rechercher de nouvelles preuves, le cas ayant été suffisamment établi à leur satisfaction, du fait que l'Homme avait été déclaré "mort", qu'ainsi, pour elles, il était "mort". Le cas étant d'une nature quelque peu délicate, personne ne se souciait de s'y trouver encore impliqué de quelque façon, car il y avait contre eux l'édit impérial, maintenant aux mains de Pilate. Il n'avait plus à craindre les menaces dirigées contre lui, mais surveillait d'un œil vigilant les moindres menées de ses adversaires.

Nicodème et Mathaëli, qui avaient suivi Yudas la nuit où il les avait rencontrés dans le chemin privé, et l'avaient vu s'échapper par la porte scellée, renversée par la violence du choc, ce qui avait mis les soldats en fuite, s'occupèrent de faire disparaître toute trace qui pût contribuer à faire découvrir l'existence du passage souterrain. Comme ils s'attendaient à un retour possible des soldats, les deux hommes convinrent de veiller tour à tour, pour voir quel allait être le résultat de cette panique si inopinément infligée.

Au point du jour, tandis qu'ils envisageaient ce qu'il leur serait le plus judicieux de faire, ils entendirent des pas qui se rapprochaient. Mathaëli, le plus jeune des deux, reçut ceux qui s'approchaient avec ces mots : "Pourquoi cherchez vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il vit; allez et dites-le aux disciples."

Une telle révélation chez les fidèles, c'était comme de verser de l'huile sur le feu; cela devait produire une grande agitation et réveiller la curiosité des autres disciples. Bien que ce fût sans intention particulière que Mathaëli eût adressé aux arrivants ces étranges paroles, elles firent leur effet et d'autres furent amenés sur les lieux; ceux-ci, s'ils ne virent pas les "anges", comme l'avaient prétendu les premiers témoins, virent que le corps d'Yessou n'y était plus et que les draps dont on l'avait enveloppé gisaient en tas sur le sol du caveau. Cela suffit pour les convaincre qu'il s'était passé quelque chose de surnaturel.

Au matin, les deux hommes en blanc ne savaient que trop qu'il serait imprudent de leur part d'attirer une enquête, car on pourrait découvrir le véritable état des choses, et ceci, ils ne le désiraient nullement, parce que de plus amples explications deviendraient nécessaires, ce qui risquerait de provoquer une instruction dans les règles et d'amener de nouveaux dangers.

Tandis que la nouvelle de la résurrection se répandait de bouche en bouche, les hommes mieux informés n'osaient plus parler, car le sort de leur bien-aimé Maître et ami en dépendait et ainsi, ils se voyaient obligés de garder le silence, même contre leur gré.

Maintenant que l'idée de la résurrection du Maître devenait une croyance solidement ancrée, il circula de nombreuses histoires sur de soi-disant rencontres, qui bien souvent étaient dénuées de tout fondement. Des amis de l'Ordre Intime, qui souvent sous le couvert de la nuit, portaient des messages aux personnes les plus directement liées avec le Maître, furent quelquefois l'objet d'illusions pour le peuple et furent pris pour le corps glorifié du Maître.

Telle fut cette mémorable circonstance, où l'un des amis secrets du Maître fut rencontré sur la route de Joppé, où il se rendait pour porter aux Covenants la nouvelle de la survivance du Maître. Cet ami, Raphaëli de Césarée, rencontré par des disciples du Covenant, désira garder sa mission secrète, et les rejoignant sur le chemin d'Emmaüs, leur demanda le sujet de leur discussion et saisit l'occasion pour leur expliquer le sens profond de tous les événements qui venaient de se produire; il leur expliqua Moïse et les prophètes et leur fit comprendre que bien que le Maître eût souffert, toutes choses avaient tourné pour le mieux et que désormais l'œuvre allait se répandre plus promptement et avec de plus grands résultats qu'on ne l'avait jamais

prévu.

Invité chez eux à prendre part à un repas de minuit, Raphaëli, le soi-disant étranger, prit le pain et après l'avoir élevé à hauteur des yeux et répété l'aphorisme concernant la concentration des pensées sur le pain de vie, le rompit et le leur distribua. C'était une cérémonie et une coutume observées uniquement par les amis appartenant au Cercle Intime, et les deux disciples en furent effrayés, car telle était la coutume de leur Maître et personne d'autre que lui n'avait jamais prononcé ces paroles.

Raphaëli, voyant leur surprise et comprenant qu'il était pris pour le Maître, s'inquiéta de créer une telle impression, c'est pourquoi il partit à la hâte dans l'obscurité de la nuit, tandis que les disciples, certains d'avoir vu le Maître transfiguré, gagnèrent la ville pour y porter la nouvelle et raconter comment ils avaient marché à ses côtés et conversé avec Lui.

L'identité n'ayant jamais été mise en doute, le cas ne peut aucunement être taxé de tromperie, pas plus qu'aucun des autres événements attribués à la vie et à la mission du grand Maître, qui disait lui-même que "Dieu ne fait acception de personne".

Exposer le message d'amnistie universelle et instiller l'espoir et la décision d'émancipation finale de toute l'humanité, voilà quelles furent les lignes directrices du nouvel évangile. Apparence ou apparition, miracle ou occurrence inexplicable n'ont rien de commun avec un message dont dépend le bien de l'humanité. Des embellissements ajoutés à un grand enseignement ne font en général que distraire l'esprit de son véritable but et intention, et lui causent un grand tort.

En vérité, un esprit malade se raccroche aux miracles comme un homme qui se noie à un fêtu de paille, dans l'espoir de ressaisir le fil d'or de la vie. Parfois, l'espoir ainsi réveillé peut stimuler les énergies léthargiques pour de nouvelles actions et développer l'endurance jusqu'à un point frisant le merveilleux. Mais une mentalité fine, capable d'un développement, d'un épanouissement supérieur et qui approche de la maturité féconde en fruits d'or de l'esprit, laisse le merveilleux pour ce qu'il vaut et met au premier plan le réel.

CHAPITRE XV

Yessou revit. --- Chez l'Ordre des Amis. --- Amour pour le peuple. --- Sa demeure au-delà du Jourdain.
--- L'ascension. --- Sa tombe.

Maître Yessou, quoique maltraité au-delà des limites de la brutalité, ayant perdu une grande quantité de sang, assez pour causer la mort d'une personne ordinaire, et quoique ayant souffert physiquement, mentalement et spirituellement l'agonie et la sanglante sueur d'un Fils de Dieu méconnu de son peuple, recouvra la santé plus rapidement que ses meilleurs amis ne l'avaient espéré; une fois descendu de la croix et les soins nécessaires donnés à ses blessures, il ne restait plus qu'à la Nature de faire le reste. Même lorsqu'il fut cloué sur la croix et quand tout espoir de délivrance semblait perdu, le Maître, soumis jusqu'à la dernière extrémité, sut que si quelque chose pouvait être fait pour empêcher sa mort, cela serait fait par ceux qui étaient plus près de lui que ses disciples.

Ses amis du Cercle Intime étaient décidés à le sauver à tout prix, et c'était maintenant qu'il leur fallait mettre à l'épreuve leurs connaissances et leur compréhension des hautes sciences qu'ils avaient reçues de lui. Aussi, dès que le corps fut enlevé de la croix, il fut étendu dans le sépulcre privé et, après que la pierre eût été scrupuleusement scellée, les amis du Maître pénétrèrent dans le passage secret qui y conduisait. Là ils se mirent à l'œuvre sans tarder.

Lorsqu'il fut descendu de la croix, ils savaient qu'il n'était pas mort, mais seulement dans un état d'inconscience provoqué par le narcotique qui avait été administré avec à-propos, car ils étaient décidés à tenter nuitamment une action désespérée, n'eût été l'arrivée de l'édit impérial qui leur rendait les circonstances beaucoup plus favorables.

Maintenant qu'il leur était accordé le privilège de descendre le corps, ils voulaient prévenir tout soupçon et, grâce à des moyens usuels mais inoffensifs, ils purent prouver aux assistants et inquisiteurs que selon toute apparence le corps était bien mort. Une fois le corps déposé dans le sépulcre, hors de vue du public, Yousef d'Arimatee, Nicodème, Mathaëli et d'autres se mirent à l'ouvrage et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour faire revivre leur bien-aimé Maître. Il était près de minuit quand le corps de leur Seigneur eut repris suffisamment de vie pour qu'on pût l'amener à la demeure d'Yousef.

Lorsque Maître Yessou apprit tout ce qui était arrivé, il se remit promptement et, à l'étonnement de tous, il reprit encore une fois le fil de la vie et redevint le Maître de la situation comme si rien d'extraordinaire n'était advenu. Pourtant le choc nerveux, l'énorme perte de sang, les blessures et les coups qu'il avait reçus, tout cela lui donnait l'apparence d'un homme qui sort d'une longue maladie, car il avait l'air pâle, grave, triste et fatigué, mais malgré tout, il restait le Maître, ses amis et serviteurs le respectaient comme tel et étaient prêts à suivre ses ordres. Et chacun attendait avec curiosité ce qu'il allait juger le mieux de faire à l'avenir.

Dans l'Ordre des Amis, les opinions étaient partagées, mais elles semblaient toutes d'accord sur ce point qu'il traduirait en justice ses accusateurs; et quel fut leur désappointement lorsqu'ils apprirent que tout devait être pardonné et oublié, et que pour le monde il devait rester mort, tandis que pour ses proches uniquement il devait être connu sous le nom de "Celui qui est Vivant". Les Covenants et même les disciples ne devaient pas connaître les détails de son évasion hors de la mort. Ce seul message devait leur suffire : "Il vit". Pour leur prouver qu'il vivait réellement, qu'il n'était pas un esprit, un fantôme, mais un homme en chair et en os comme ci-devant, il devait de temps à autres se montrer au milieu d'eux pour les instruire quant aux voies à suivre et quant à ce qu'il attendait d'eux maintenant que sa mission personnelle dans et avec le monde était terminée.

Il ne pouvait faire plus pour le peuple qu'il aimait, que de lui sacrifier sa vie même; le peuple pour lequel il était intervenu qu'il avait aidé, relevé, nourri et guéri, ne pouvait lui rendre ce qu'il avait dépensé de forces en sa faveur. Pouvait-il retourner vers ce peuple après avoir reçu la croix comme récompense ?

Il avait encore de l'amour pour ce peuple et désirait encore qu'il fût éduqué, mais non plus directement par lui; seulement à distance; c'est par la bouche de ceux auxquels il avait confié son œuvre, sa mission, qu'il parlerait. Ceux qui s'étaient entièrement confiés à lui ces dernières années, furent maintenant appelés à se démontrer à eux-mêmes et au monde ce qu'ils avaient gagné à être avec le Maître.

Il avait travaillé avec eux neuf longues et fatigantes années et maintenant il leur demandait de se montrer dignes d'avoir été ses disciples. Et comme ils sortaient pour apporter au monde le message que "Celui qu'on a cru mort, Dieu l'a fait sortir du tombeau", partout ces paroles éveillaient la curiosité des hommes qui désiraient en apprendre plus long sur ce Maître et ses merveilleux enseignements de l'Évangile de Liberté.

Disciples et amis se sentirent de plus en plus inspirés de l'idée de répandre la bonne œuvre, jusqu'à ce qu'elle semblât comme portée par une immense vague, à laquelle il eût été impossible de résister, et peu à peu la bonne nouvelle fut colportée de village en village, de ville en ville, à tel point que pour finir, ces mots étaient sur toutes les lèvres : "Il vit".

Que Maître Yessou ne pût demeurer chez Yousef ni vivre à Jérusalem sans être découvert et devenir un objet d'espionnage, c'était évident. Cela aurait indubitablement amené une enquête, qui aurait nécessité de longues explications. Cela n'entraînait pas en question et le Maître se décida à dépister encore une fois les espions de l'Église.

Certains bruits ayant couru que son visage avait été revu par plusieurs de ceux qui avaient eu de bonnes relations avec lui dans la vie publique, des recherches furent entreprises par de

nombreux espions désireux de savoir une bonne fois s'il avait été vu en réalité ou si ceux qui le prétendaient étaient sous le coup d'une sorte d'hallucination.

Ses amis intimes le persuadèrent pour son propre salut, comme aussi pour leur sauvegarde, d'aller demeurer à l'est de la rivière Jourdain, où des amis du Cercle Intime avaient de petites communautés. C'était là, parmi les siens, ceux qui lui étaient restés fidèles, qu'il élirait son domicile. Mais pour cela, il était nécessaire d'échapper à l'ennemi, de supprimer toute espèce d'indice pour ceux qui le traquaient en secret.

Ainsi, pour la traversée des montagnes, ses disciples et en général les Covenants furent invités à le suivre. Que parmi la foule, il se trouvât quelques espions, les amis n'en doutaient pas et ils cherchaient les moyens de s'en défaire ou de les laisser ignorants et confus.

En route vers le Jourdain et non loin de Béthanie, la compagnie fit l'ascension de la plus haute montagne. C'est là qu'après avoir instruit ses disciples au sujet de leur grande mission, le Maître leur distribua des bénédictions individuelles. Pendant ce temps, le soleil baissait rapidement et de gros nuages se roulaient en boules comme pour se hâter de venir prendre part à un important événement, tandis que le brouillard, s'affaissant lourdement, promettait la chute d'une abondante ondée.

Tandis que la foule observait les mouvements des nuages aux formes changeantes, sur lesquels le Maître avait attiré son attention, tandis qu'elle regardait lentement descendre le soleil qui, seul, révélait sa splendeur, comme pour répandre sur le monde une dernière bénédiction, l'approche d'un tonnerre lointain devint perceptible, et tandis qu'elle attendait les ordres du Maître concernant ses prochains devoirs, soudain l'un des amis poussa un cri : "Regardez !" Tous les yeux, d'un commun accord, se dirigèrent vers le ciel. Que pouvait-il y avoir ? Une averse, une trombe, un cyclone ? Une tempête de grêle ?...

Et tandis qu'ils regardaient encore les myriades de figures changeantes dessinées par les mouvants nuages, deux hommes, mystérieusement vêtus de blanc, apparurent et, d'une voix claire et distincte, annoncèrent : "Hommes d'Israël ! que regardez-vous dans les nuages ? Celui-là même qui s'est effacé à votre vue reviendra de la même façon, et tous ceux qui ont des yeux pour voir le verront."

Cette surprise, des plus inattendues, sembla avoir rivé leurs pieds au sol. Ils n'osaient ni regarder ni voir. Quand le courage leur revint, ils quittèrent la montagne l'un après l'autre et revinrent sur leurs pas jusqu'à Béthanie pour y passer la nuit. Ce n'est que là qu'ils commencèrent à s'émerveiller de la subite disparition du Maître.

Les uns croyaient vaguement se rappeler un phénomène de désagrégation, de dématérialisation de la forme humaine, tandis que d'autres pendaient que c'était là une fantasmagorie due à la singularité des nuages aux rapides métamorphoses.

Une seule chose était certaine : Celui qu'ils avaient le plus aimé n'était plus au milieu d'eux, car il avait disparu à leur vue. Ceux-là même qui n'étaient pas du troupeau, ces hommes de peu de foi, payés pour abattre le Maître, s'émerveillaient aussi et regardaient la disparition comme un phénomène inexplicable; et bien que leurs preuves fussent plutôt maigres, l'idée d'avoir vu le Maître enlevé sur des nuages s'ancra si fortement dans leur esprit qu'ils le crurent vraiment; sinon qu'eût-il pu lui advenir, à Lui, sur qui ils n'avaient cessé d'avoir l'œil ouvert ?

Entre temps, Maître Yessou, accompagné de ses anges gardiens de l'Ordre du Cercle Intime, dirigea ses pas vers l'est, jusqu'à ce qu'il atteignît un petit hameau habité par des amis de l'Ordre. C'est là qu'ils passèrent la nuit pour reprendre le lendemain leur voyage jusqu'à Beth-Yeshimoth, la demeure provisoire du Maître.

C'est de ce point que les affaires de l'Ordre avaient été conduites en leur propre manière, particulière, caractéristique des principes altruistes et individualistes. Chacun suivait son propre

plan pour effectuer la propagation des idées de l'Ordre parmi les hommes. C'est à cette place que, loin du tourbillon des affaires du monde, le Maître désirait passer ses jours.

De ce refuge bien abrité, il était possible à Maître Yessou de diriger la grande œuvre de non seulement de surveiller les faits et gestes des Covenants de Jérusalem, qui étaient pour la plupart des marchands iraniens, mais encore d'entreprendre à l'occasion un voyage vers le nord, pour rappeler à l'ordre tel ou tel des disciples qui s'était attiédi après avoir joui de la puissance de l'esprit, comme Pierre à la Pentecôte. Car lorsque les persécutions commencèrent à devenir sérieuses, Pierre, en compagnie de quelques autres, se retira en Galilée pour s'y adonner à la pêche comme à la vocation la moins en vue. Ce n'est qu'après plusieurs appels à leur caractère viril que Maître Yessou parvint à persuader les apostats de respecter le pacte conclu et de rester fidèles à la cause de la libération de l'humanité. Qu'une telle mission appelât forcément la vengeance de toutes les hautes autorités, on pouvait bien s'y attendre, car ce n'est aucunement une petite tâche que de démolir le monumental édifice solidement cimenté de la superstition et de l'ignorance. Le courage et le feu sacré ne suffisent pas pour entreprendre une œuvre aussi laborieuse que celle qui consiste à éduquer les ignorants et les rendre raisonnables.

Quant à la classe instruite, jouissant dans le monde d'une situation aisée, il était absolument hors de question d'essayer seulement de l'aborder, car une fois que l'ignorance se revêt des oripeaux scientifiques de l'autorité reconnue, on peut facilement réaliser qu'il n'y a qu'un pas à faire pour tomber du grave dans le ridicule. De telles conditions révèlent que "contre l'ignorance les dieux mêmes luttent en vain". Pour persister, il faut recevoir sa puissance et ses directions d'en-haut.

Maître Yessou sentait que sa mission approchait de la fin. Repoussé par les autorités, trahi par le peuple dont il avait épousé la cause, et par suite de quoi il avait souffert, saigné, était mort, il comprit qu'il ne devait plus rien au monde, car sa mission était terminée. Il réalisa que l'effort individuel pour la collectivité dans le sens du sacrifice était un leurre et que tout salut, étant un travail individuel, son élaboration devait être confiée aux individus mêmes.

Dans son ardeur à aider le peuple, il avait fait retomber sur lui les forces en conflit et s'était attiré l'âpreté du mécontentement toujours nourri par la plèbe, tandis que l'ignorance et le peu de compréhension de cette dernière pesaient lourdement à ses épaules comme une puissante croix. Pour décharger ce poids, il avait été crucifié, afin que par là il pût expier pour leurs actes inconsidérés. Sa mort signifiait le salut de milliers d'humains méritant une condamnation pour leurs crimes politiques et religieux. Sa mort avait assuré le rachat des indignes et cassé le juste arrêt de mort auquel ils devaient s'attendre. Pour lui, la mort avait été le moyen en vue de reconnaître sa vraie position, car cela l'avait amené à réaliser que l'homme doit se sauver lui-même.

Peu d'années après sa résurrection, il sentit que sa présence n'était plus nécessaire parmi les populations en conflit. D'autres avaient des prétentions à prendre sa place. De plus en plus il comprit l'inutilité d'offrir sacrifice sur sacrifice, car il est de toute nécessité que chaque être humain soit laissé à son propre sort pour élaborer de sa propre façon particulière le problème de sa vie.

Ainsi, avec bénédiction de toutes bonnes choses et un amour incompréhensible, il quitta sa demeure terrestre et son corps fut enseveli plus loin vers l'est, sur les rives de la grande mer Morte.

Sur sa tombe, le vent du nord souffle la douce senteur des rosiers sauvages et les brises du sud embaument l'air du parfum lointain des fleurs d'acacias.

C'est là qu'il gît, là où le silence de la nuit n'est troublé que par le hullement d'un chacal, où la monotonie des jours secs et chauds de l'été n'est rompue que par le cri strident des oiseaux de mer.

Oui, c'est là que son corps se repose de ses dures épreuves, tandis que sa grande et noble pensée

continue à vivre dans la mémoire de tous ses proches, chers à son cœur.

DEUXIÈME PARTIE

I

AU TEMPS D'AUGUSTE

Fragment légendaire connu chez les membres de l'Ordre des "Hommes en vêtements blancs" et chez les Coptes. --- Se place en l'an 748 de la fondation de Rome, soit cinq ans avant notre ère.

Traduit et abrégé par Otoman Zar-Adusht Ha'nish.

Tous droits réservés à la gloire de Mazda et de ses victorieux Associés.

Voyage de Miryam. --- Miryam et Elizabeth. --- Yousef instruit par Abba. --- Elizabeth bénit Miryam. --- Exhortations d'Abba. --- Visitation de l'ange Gabriel. --- Tristesse d'Yousef.

La saison avançait rapidement et, avec elle, augmentait la température, tandis que les hautes routes séchaient sous une couche de poussière et que les collines et les champs, altérés de pluie, restaient stériles par manque d'irrigation suffisante. Alors les Pharisiens, dont l'influence s'exerçait jusque dans les campagnes, attiraient dans les villes la plus grande partie des populations rurales, pour mendier leur gagne-pain auprès des étrangers ou vendre aux pèlerins de menus objets de sainteté, dont les bénéfiques allaient remplir les coffres de l'Eglise, tandis que les champs étaient transformés en pâturages à moutons dont le profit de la dîme était beaucoup plus considérable que celui de l'agriculture.

*

* *

Un petit groupe, consistant en une femme et quelques serviteurs d'un physique exceptionnel, cheminait lentement le long de la haute route des collines, où les oliviers n'offraient qu'une maigre ombre et où les palmiers essayaient de secouer la poussière de leurs feuillages languissants. Soudain, les voyageurs firent halte, non pour secouer la poussière de leurs sandales, ni pour brosser leurs vêtements qu'il semblait qu'on eût roulés dans la poussière, mais pour offrir une boisson rafraîchissante à une jeune femme d'une grande beauté, dont le visage trahissait l'innocence d'une maturité à ses premiers dix ans, et qui était assise sur un âne recouvert d'une étoffe de pourpre royale. Le vêtement de la jeune fille dénotait une famille d'une richesse considérable et un surplis vert clair la désignait comme orpheline et ses poignets lacés prouvaient qu'elle était la dernière de son lignage¹.

Après une courte halte, le groupe reprit sa route vers les collines de Sion, laissant derrière elle le Pays Lointain², baigné dans la brume. La montée devenait plus rude et le groupe gravissait lentement et avec peine le flanc du coteau, mais une fois au sommet, une vue magnifique se déroulait aux yeux des voyageurs, révélant la splendeur de la grande ville à leurs pieds et des montagnes au-dessus d'eux, avec, à leur crête, les grands cèdres vigoureux et leurs jeunes rejetons, tandis que les brises de la mer emplissaient l'air d'un esprit de résurrection et ranimaient les âmes altérées à une vie de rajeunissement.

¹ *Dernière de son lignage* signifie enfant unique, et cet enfant engendré par un frère du mari de la mère. La mère avait été stérile jusqu'à la mort de son mari, et, selon l'ancienne croyance, ni l'un ni l'autre ne pouvait avoir la vie éternelle, celle-ci n'étant assurée que par la perpétuation de la descendance : les parents continuent à vivre dans l'esprit de leurs enfants. Selon la coutume, le frère du mari doit créer une famille à la veuve, pour garantir la résurrection et la perpétuité du lignage.

² *Pays Lointain*. --- On appelait ainsi la capitale, ou la ville où siégeaient les autorités et le gouvernement. Dans le cas particulier, c'était Jérusalem. Dans l'histoire de l'Enfant prodigue nous le voyons arriver au lointain pays, ce qui signifie une grande cité, où il gaspilla ses ressources.

Ravie à la vue d'une telle scène de grandeur et de beauté, Miryam n'avait pas vu le palais qui était à côté d'elle, ni remarqué l'approche de pas légers ni le frémissement de robes de soie, jusqu'à ce qu'une voie tendre et douce appelât en tons mélodieux :

"Salut à toi, Miryam, et la paix soit avec toi dans la demeure sacrée de Zacharie, car tu es bénie entre les femmes !"

En un instant, Miryam et Elizabeth, car c'était d'elle que venaient ces paroles, étaient dans les bras l'une de l'autre, pleurant de joie.

*
* *

Les serviteurs se dispersèrent, chacun se rendant à son travail, tandis que Miryam et Elizabeth gravissaient les marches de marbre blanc d'un somptueux palais rural, sur lequel grimpait un flot de roses odorantes, surpassant en beauté et en rareté celles de la demeure chérie de Miryam à Shaaron.

Pénétrant dans la cour, les deux femmes rencontrèrent des parents qui étaient venus pour recevoir Miryam et l'initier à leurs confidences, maintenant qu'elle avait terminé ses études et travaux dans le Temple et avait été choisie pour aider chez sa tante.

*
* *

"Qu'il en soit comme le Seigneur l'ordonne", dit Yousef de Bethléem, en réponse aux longues instructions données par le prophète voilé, Eliyé de Gethsémané, que les Covenants appelaient généralement "Abba".

"La paix soit avec toi, mon fils", dit Abba, et alors, élevant les mains, il prononça à voix basse une bénédiction, disant :

"Yousef, ton nom sera vénéré dans les âges à venir, et heureux soient ceux qui auront les yeux fixés sur toi ! Tu es oint par le Très-Haut pour recevoir le Sauveur dans ta famille et racheter à tes soins les charges des adversaires, dont la tyrannie a des prétentions sur le sanctuaire du Très-Haut. Comme j'avance rapidement en âge, je n'ai plus rien à espérer pour moi-même, mais je transfère mes droits à Yousef d'Arimatee, comme étant mon successeur dans la famille des héritiers du Saint-Office¹, jusqu'à ce qu'il plaise au Très-Haut d'en décider autrement. Notre seul espoir, quant au salut d'Israël², se trouve dans la concentration de toutes nos pensées sur Celui par qui le plus divin des désirs de notre âme pourra se cristalliser et se présenter par-devant le monde comme un modèle de vertu, de pureté et de foi inébranlable.

¹ *Le Saint-Office*. --- Ceci se rapporte à la charge du Grand prêtre, qui était héréditaire, mais qui, par suite d'intrigues politiques, était devenue une charge livrée au plus offrant, en destituant les titulaires originels. Le prêtre Eliyé était le Grand prêtre non couronné pour le petit nombre des descendants de famille royale, qui, unis par leur parenté, se rassemblaient comme Covenants. Ils étaient restés fidèles au purim des Pharisiens, bien qu'ils fussent libéraux envers les Esséniens, Samaritains, Grecs et Sadducéens, pour la grande aversion du clergé officiel, pour qui tout ce qui ne se soumettait pas à la verge de fer de la dictature pharisaïque était comme une poutre dans l'œil. Comme Eliyé n'avait pas de descendance, Yousef d'Arimatee, alors un jeune homme et un futur membre du Sanhédrin, avait, par droit divin, chance d'arriver à la Grand-Prêtrise, si l'élection avait lieu selon la constitution. Eliyé avait remis tous ses droits et tous les vêtements sacrés, avec le sceau de l'autorité, le bélier et la tête de serpent, de Nebuccadnezar, à Yousef d'Arimatee.

² *Le salut d'Israël*. --- Etant donné l'état chaotique des affaires politiques et religieuses, depuis des générations, les purs de cœur et ceux qu'animaient la ferveur et le zèle religieux, avaient hérité des Babyloniens et des Perses la pensée d'un Sauveur qui devait venir mettre fin à toute lutte, et c'est de cette pensée que les fidèles berçaient leurs espérances. La classe aristocratique et les membres du sang royal avaient conservé leurs covenants de famille et exerçaient la puissance de la pensée à travers la maternité ; dans cette attente, ils préparaient leur cœur à la sainteté, pour qu'il soit prêt à recevoir le fruit suprême de l'esprit, et de la sorte, pour extirper à temps les éléments nuisibles en donnant naissance à un grand nombre de grands caractères.

--- Gloire au Très-Haut ! murmura Yousef en s'inclinant profondément, mais je ne suis moi-même pas un instrument approprié à une aussi sainte vocation. J'avance en âge et je suis père de neuf enfants, dont le cadet est absent ¹, tandis que leur mère est depuis longtemps rentrée dans le sein d'Abraham.

--- Yousef, paix à ton cœur ! Le Très-Haut te révélera tout en son temps. Entre toutes choses, voici la plus importante, c'est que tu prends à toi Miryam. Selon la coutume et la loi, il serait difficile de lui trouver un conjoint qui voulût renoncer à son lignage ancestral ². En outre, il n'y a personne dans la famille des Covenants qui soit aussi bien placé que toi pour remplir jusqu'aux détails techniques la loi d'autorité³. En vérité, ta richesse, sur laquelle ceux du Temple ont des visées, glissera entre leurs mains, et la fortune de Miryam passera aussi à sa postérité. Cela pourra causer quelque amertume dans le Temple du Pays Lointain, mais en payant fréquemment de lourdes dîmes et de grasses offrandes à l'"engeance", tout en levant leurs soupçons, tu les mettras aux abois. Le silence absolu sur les choses sacrées et secrètes entre nous, une fois loin de la table de communion^o, sera la bénédiction de Paix pour le plan révélé par le Très-Haut, et obviara à toute persécution. Puisse le Très-Haut continuer à éclairer ton cœur et te faire garder par une armée d'anges innombrables, tandis que les âmes des ancêtres te protégeront dans toutes tes œuvres et que nos saints pères veilleront sur toi jour après jour, afin que ton visage continue à irradier la splendeur du soleil d'automne baisant les fruits de la saison envers la rougeur de la maturité, pour les délices de l'époux. Les prières des fidèles monteront jusqu'au trône du Très-Haut pour te garder du doute et du voile des ténèbres, afin que la personne confiée à ta garde jouisse de ta protection. Reste confiant dans le Très-Haut, ton Seigneur afin que la chose désirée puisse se réaliser, selon le vœu de tous les fidèles. Amen.

--- Amen, exhala Yousef et, conduit par Abba, il se retira dans ses appartements, après s'être incliné devant les femmes dans la cour, lesquelles, en retour, voilèrent leurs yeux de leur main droite, en humble soumission devant une noblesse aussi vénérée que celle d'Abba, dont le port majestueux et le visage philosophique remplissaient de crainte et d'inspiration.

¹ *Absent.* --- Pauvre mentalement, bien que doué de qualités morales ; mais incapable de raisonner et de peser le pour et le contre.

² *Renoncer à son lignage.* --- Comme Miryam était enfant unique, et de plus, une fille, la seule chance de salut qui restât pour sa ligne ancestrale, c'était qu'elle épousât un homme qui consentit à renoncer à son propre lignage et à devenir fils adoptif dans la famille de Miryam. Le lignage était une chose trop sacrée chez les Orientaux pour qu'on voulût le briser à n'importe quel prix, et c'est pourquoi il ne pouvait se trouver personne pour épouser Miryam, excepté un veuf qui eût déjà une descendance et ainsi l'assurance de la perpétuation de sa race et d'une vie éternelle. Yousef était veuf et pouvait ainsi supporter d'être adopté comme un "fils d'Héli" (selon Luc III, 23), pour perpétuer le lignage de Miryam. Tandis que selon Matthieu (I, 16), il reste le fils "engendré" d'Yacoub; ce qui explique la différence des deux arbres généalogiques, l'un, selon Luc, étant celui de Miryam, l'autre, selon Matthieu, celui d'Yousef.

³ *Loi d'autorité.* --- C'est-à-dire le Tribunal suprême de l'Eglise, qui imposait de lourdes amendes pour toute transgression considérée comme telle par l'Eglise, et prononçait parfois la peine de mort. C'est pourquoi les hommes, même les ignorants et illettrés, étaient forcés de ruser et de recourir à des fraudes, qui pouvaient atteindre une grande envergure. Yousef était de famille royale et, de droit divin, détenait le poste de surveillant des travaux de menuiserie dans le Temple; il jouissait d'un revenu qui faisait de lui un homme riche, à part les nombreux troupeaux qu'il possédait sur les collines de Bethléem, près de Nazareth; et sa fortune aurait passé entre les mains du clergé, s'il ne s'était remarié, car ses enfants mâles étaient devenus apostats et professaient leur foi chez les Grecs.

^o *La table de communion.* --- Tous les aristocrates, descendants de la prêtrise royale, conservaient leur parenté comme une chose sacrée et se réunissaient périodiquement pour s'informer les uns les autres de leurs succès et se communiquer telles instructions qu'ils considéraient comme si sacrées qu'ils devaient jurer le secret et le silence le plus absolu. Les faits considérés à la table de communion, on ne devait jamais en parler, ni même y faire allusion ni en privé ni en public. Une violation de la foi jurée entraînait l'expulsion du Covenant, avec perte de la propriété et de la descendance, qui restaient sous la juridiction de la famille.

*
* *
*

Miryam jeta un regard interrogateur dans les yeux aimants de sa tante Elizabeth, qui en saisit immédiatement le sens et murmura confidentiellement :

"Salut à toi, Miryam, tu es bénie entre toutes les femmes. Abba te réserve une bénédiction qui assure à ton nom la faveur du Dieu Très-Haut, car c'est de toi que doit naître le Fruit du Seigneur."

--- Paix avec toi, dame Elizabeth ! Mais comment cela se pourrait-il, puisque je ne connais aucun homme ?

--- Miryam, bienheureuse, n'as-tu pas appris dans le Temple les règles de purification et de préparation, avec ta pensée concentrée sur le visage du Seigneur, afin qu'en vertu de la pensée divine qui est en toi et par l'effet de tes désirs les plus sacrés, le fruit résultant soit engendré comme le Fils de l'Homme, doué de l'esprit d'Immanuel ? Abba t'instruira, comme il a instruit sa très-humble servante Elizabeth, afin que moi-même, malgré mon grand âge, je devienne féconde, pour la gloire de nos patriarches et la rédemption de notre race dans la perpétuation de notre lignage.

--- Mais, demanda Miryam, comment dois-je me comporter en la présence du Seigneur pour que ce soit un fils que je porte, quand il demeure acquis au Très-Haut d'agir comme il lui plaît ?

--- Non point, Miryam, non point. Le Très-Haut a doué les mères en Israël du pouvoir de déterminer le sexe, à leur vouloir et selon les lois de l'ordre divin. Nous devrions nous tenir prêtes pour la conception en menant une vie vertueuse, libre des appétits et des convoitises du monde, en évitant les passions et les embrassements prohibés, afin d'exercer notre conscience mentale et, l'esprit concentré sur la gloire de notre Seigneur, de donner une bénédiction maternelle à l'heure de la conception et ensuite au fruit de la fécondation. Si tu restes en prière pendant l'adombration, la puissance du Suprême détermine le nucleus dans le fruit de l'esprit, et si tu ajoutes à l'acte ta pensée concentrée tu possèdes le contrôle sur les travaux de gestation. Et de même que tu penses en ton cœur et exprimes confidentiellement tes intimes désirs en prière fervente, de même sera celui que tu mettras au monde, et il grandira en stature, sera fort en esprit et plein de la sagesse et de la grâce de Dieu.

--- Qu'il me soit fait comme le Seigneur l'ordonne, répondit Miryam, douce et pensive, absorbée dans la profondeur des pensées que venait de lui révéler Elizabeth.

*
* *
*

Les journées devenaient de plus en plus chaudes, mais cela n'empêchait pas les deux saintes femmes de Judée, Miryam et Elizabeth, de se rendre chaque jour jusqu'au bosquet d'oliviers de Gethsémané, pour y entendre les exhortations inspiratrices d'un des hommes les plus nobles et les plus sages de la tribu --- Abba.

La pensée du but de la vie, telle que l'exposait Abba, rendait clairs les obscurs enseignements du Temple et frayait la voie à de nouveaux espoirs dans les cœurs défaillants des fidèles, qui luttèrent sans cesse pour l'émancipation. La parole de Dieu, diffusée dans une langue claire et facile à comprendre, royale en principe et démocratique en ses vœux de réalisation, instillait un nouvel essor à la vie. Elle remplaçait l'idéal dans le domaine de la réalité et faisait revivre la joie au cœur.

"Tout enfant, disait Abba, doit être de Dieu et doit être appelé sur cette terre sur l'ordre direct de Dieu; pour être un enfant de Dieu, il faut être un sauveur de sa tribu et contribuer au rachat de la Terre d'entre les mains de ceux qui la possèdent. Le salut d'une nation est entre les mains de la jeune génération, mise au monde par des mères restées chastes et pures, qui ont préparé leur tabernacle pour y recevoir la divine conception et qui ne consentent à être adombrées que durant

la période où luit la lune, à l'heure où le soleil perce l'obscurité de la nuit, envers la résurrection d'un glorieux matin. Suis l'appel de l'ange Gabriel, qui apporte la lumière à l'intelligence; soumets-toi à l'ordre du Très-Haut; humblement, abandonne ton esprit aux conseils de la sagesse, afin que toutes tes pensées, toutes tes paroles, toutes tes actions soient remplies de la gloire du Dieu Très-Haut. Donne tout ton amour à celui qui a été choisi pour toi en vertu des lois d'affinité, mais rappelle-toi qu'il ne peut y avoir d'amour pour nous que celui qui nous vient de la grâce céleste --- la progéniture de notre propre sang, ou la progéniture d'un autre en qui demeure l'esprit de notre propre race et qu'amène à notre foyer la main de Notre Père Très-Haut. Garde ton cœur pur des souillures de la chair; ne te préoccupe pas de ce que tu mangeras ou boiras, car à l'heure de la prière, ta pensée, fusionnée avec la pensée du Très-Haut, te révélera les fruits de chaque saison et te rappellera les enseignements du Temple pour autant qu'ils te seront utiles. Observe les commandements de Moïse avec la raison et la reconnaissance du cœur afin que tes jours se passent dans la gloire et que les heures de la nuit t'apportent la paix. Amen."

*

* * *

Une petite caravane se faufilait entre les chaînes de montagnes dans la direction d'une splendide vallée qu'ombrageaient les sommets encore éloignés du Tabor. Encore quelques heures de patiente marche, et les voyageurs s'arrêtèrent devant les faubourgs d'une cité d'une scrupuleuse propreté, bien différente des villes de Judée. Après avoir procédé à leurs purifications et changé de vêtements, ils pénétrèrent dans la ville de Nazareth, renommée pour ses connaissances littéraires et connue comme le Lac sacré des Esséniens et la citadelle des écoles de philosophies grecques.

Cette petite compagnie chevaucha en bon ordre le long d'une des rues distinguées, pour pénétrer par un étroit portail dans une demeure entourée de murs et qu'ombrageait un feuillage du vert le plus frais, respirant vigueur et bien-être.

Miryam fut conduite par son fiancé, l'artiste Yousef, à sa demeure, où des enfants plus âgés qu'elle l'embrassèrent avec tout l'amour et la soumission caractéristique d'une religieuse éducation aristocratique.

Miryam se plaisait en sa nouvelle demeure; toutefois il ne se passait guère d'heure où sa pensée ne tournât vers les collines couvertes d'oliviers de la Judée, où elle avait reçu de merveilleuses révélations.

Occupée à ses travaux, mais l'esprit absorbé dans le souvenir des nombreuses bénédictions qu'elle avait reçues d'Elizabeth et d'Abba, elle ne remarqua pas qu'un étranger s'approchait d'elle sous les vignes arborescentes et fut grandement surprise de s'entendre appeler par son nom par une voix qui semblait venir des profondeurs du passé le plus lointain. Et sa crainte fut extrême quand, levant les yeux, elle entendit ces paroles :

"Salut à toi, Miryam ! Je suis l'ange Gabriel envoyé par le Très-Haut. Tu es l'objet d'une haute faveur; le Seigneur est avec toi; tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le Fruit de ton sein --- dont le nom sera Yessou. Grand sera-t-il et on le nommera le Fils du Suprême, car ton Seigneur lui donnera les richesses de son père et celles de la maison de David. Et il règnera à jamais sur les maisons d'Yakoub et d'Héli, et son règne n'aura pas de fin.

--- Comment cela peut-il être, puisque je ne connais pas d'homme, bien que je sois épouse ? demanda Miryam à l'ange.

Et l'ange répondit et lui dit : "Tout ce qui est de l'Esprit doit venir à toi et tu dois être adombrée par la puissance du Très-Haut, afin que Celui qui naîtra de toi soit saint en toutes choses et devienne le Fils de Dieu le Père. Rends-toi chez ta tante Elizabeth en Judée, afin de recevoir d'elle ta bénédiction. Elle-même, dans un âge avancé, a conçu et donnera naissance à un fils, et elle en est à son sixième mois, elle qui subissait de la part des hommes le reproche d'être stérile. Pour Dieu, rien n'est impossible; toutes choses sont possibles. Amen."

Miryam répondit et dit : "Qu'il en soit de moi selon Ta parole, car je suis entre les mains du Seigneur, son humble servante."

Alors l'ange partit, tandis que Miryam rentrait dans la maison, préparer en grande hâte son voyage pour le pays des collines.

Et quand elle arriva dans la ville de Judée et pénétra dans la demeure de Zacharie en donnant la salutation de Paix, il advint qu'Elizabeth fut illuminée de l'Esprit de Dieu et répondit au salut à voix haute, disant : "Paix à toi et salut à toi, Miryam ! Tu es l'objet d'une haute faveur; le Seigneur est avec toi; tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le Fruit de ton sein --- Yessou !"

Et Miryam dit : "Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur ! Il a pris en considération l'humilité de Sa servante, car voici, dorénavant toutes les générations me diront bénie.

--- Paix, paix avec toi ! dit Elizabeth, la gloire du Seigneur est sur toi, et d'où cela vient-il que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car voici, aussitôt que ta salutation parvint à mes oreilles, l'enfant tressaillit de joie dans mon sein. Et bénie est celle qui croît --- car ces choses mêmes s'accompliront qui lui ont été annoncées par le Seigneur.

--- Le Seigneur qui est Tout-Puissant, répondit Miryam, a fait pour moi de grandes et saintes choses en Son nom.

*
* *
*

Et Miryam demeura près de trois mois auprès d'Elizabeth, pour être instruite dans sa sainte vocation.

Vers le déclin des longs jours, Miryam retourna demeurer dans la montagneuse Galilée, où dans la ville de la haute vallée elle pouvait rester en contemplation et concentrer sa pensée au milieu des plus riches spectacles de la nature. Au loin, vers le nord, ses yeux apercevaient les sommets neigeux, tandis qu'à l'est, se montraient les torrents, le lac, le fleuve et au-delà, un millier de collines; vers le sud, se déroulait le pays de Samarie, tandis qu'à l'ouest, les jeux de lumière éternellement changeants du golfe fascinaient les regards, avec la ligne ondulée du Carmel plongeant peu à peu vers la Méditerranée. Un paysage aussi pittoresque, ainsi que le contact avec des marchands, des poètes et des philosophes de l'Arabie et de l'Inde voyageant d'Orient en Occident, tout cela faisait impression sur l'esprit susceptible de Miryam, qui était versée sur les lois de l'eugénique.

Lorsque Yousef découvrit que sa fiancée était en espérances, il fut profondément attristé. En homme juste et loyal, il se crut déshonoré. Miryam lui révéla alors quelles instructions et bénédictions elle avait reçues. Yousef réfléchit à ces choses, et voyant en ses visions les sombres abîmes du doute s'éclairer peu à peu et les anges du Seigneur lui parler en songe, il agit comme il lui était ordonné d'agir.

II

LA NAISSANCE D'UN SAUVEUR

Un fragment d'histoire ancienne connu chez les Covenants. Transcrit et abrégé par le Rev. Dr Otoman Zar-Adusht Ha'nish de Math-El-Kharman.

Le hameau de Bethléem en Galilée. --- Espoirs des bergers. --- Miryam inaugure sa retraite. --- La lumière dans la Bergerie. --- Le chant des bergers.

Dans la cour d'une maison, belle mais sans prétentions, Yousef, l'artiste menuisier, donnait les

ordre à son berger-chef, pour conduire les troupeaux avec les pâtres vers les vallées de la montagne du Tabor et pour surveiller d'un œil protecteur le petit hameau de Bethléem, ainsi nommé par les ancêtres d'Yousef en souvenir de la maison de David, le Bethléem de Judée.

"La paix soit avec toi, dit Yousef à son berger-chef, et rappelle-toi toujours que je confie à ta garde ta maîtresse Miryam, afin que, loin du bruit des bavardages, elle puisse veiller sur elle-même et sur l'Enfant de la promesse. Si tout va bien, je te promets, selon l'accord conclu par nos ancêtres, que toi et tes pâtres, vous serez affranchis, s'il plaît ainsi au Seigneur de nous envoyer Son premier-né."

Sirach, le berger-chef, s'inclina profondément, baisant le bas du vêtement de son maître et seigneur, et dit : "Paix; il en sera fait comme mon seigneur l'ordonne."

*

* *

Au hameau de Bethléem, un grand nombre de mains actives s'étaient occupées à arracher les chardons, les épines, les ronces qui avaient poussé dans la grande bergerie, depuis longtemps négligée et déserte, avec ses appartements adjacents qu'occupaient en général le berger-chef et ses pâtres. La bergerie mise à neuf et le vieux mur de pierre couvert de mousse restauré ainsi que les alentours, les bergers érigèrent un Béthel, pour supplier l'Infini d'entendre leurs prières et, par la médiation de leur maîtresse vierge et bénie, d'envoyer le premier-né, qui leur serait un Sauveur et les affranchirait des chaînes de l'esclavage, auquel les avaient liés les actes inconsidérés de leurs pères.

Le groupe des bergers priaît avec ferveur, car cela signifiait tout pour eux que d'avoir un enfant mâle premier-né dans la famille de leur maître. Dussent le sort et la destinée tromper leurs espérances, ils devraient continuer à servir comme esclaves, et les enfants qui leur naîtraient auraient à reprendre la charge au point où leurs parents la leur laisseraient : servir comme esclaves, avec cette seule espérance au cœur, que chez leurs maîtres la première naissance soit celle d'un enfant mâle.

Assurément, Yousef s'était toujours montré pour eux un maître bon et clément, mais c'était l'idée de servitude qui était humiliante pour un chacun. Même comme hommes libres ils n'auraient pas pu souhaiter un meilleur maître, mais libres, ils espéraient l'être, afin de pouvoir disposer d'eux-mêmes et se rendre chez leurs proches et dans la société.

Depuis plusieurs générations, le sort semblait s'être joué d'eux, car le premier-né de la famille d'Yousef et son propre premier-né du premier lit avaient été des filles, fait qui avait enlevé aux serfs l'occasion d'être rendus à la société et libérés de l'esclavage.

"Sirach, dit l'un des jeunes pâtres qui venait de faire de grands efforts pour rendre les lieux présentables, as-tu le cœur plein d'espérance que le premier-né soit l'Enfant de la promesse qui nous sauvera, nous et nos descendants du sillon de la servitude ?

--- La paix soit avec toi, Yakoub : j'ai de grands espoirs, répondit le berger-chef, Rochla, le devin, entendit au Pays Lointain, à Jérusalem, tante Elizabeth dire que l'ange de notre Dieu avait annoncé un fils à notre maîtresse vierge et bénie, et qu'une bénédiction particulière reposait sur la tête de notre Sauveur. Oui, le nom même de notre Sauveur a été révélé, et Il sera un enfant merveilleux et ne nous délivrera pas seulement de l'esclavage, mais libérera tout Israël de la tyrannie de ceux qui détiennent le pouvoir et forgent des lois d'oppression contre lesquelles nos maîtres sont impuissants.

--- Sirach, la paix soit avec toi; mais souviens-toi que même dans nos montagnes écartées, les murs ont des oreilles et les crevasses des yeux; l'un de ces mercenaires du Temple peut se cacher et il pourrait nous en cuire s'il était rapporté que nous nous exprimons aussi librement au sujet des rats du Temple et des chats du Palais du Pays Lointain. Je n'oublierai jamais les coups que j'ai reçus en public pour avoir refusé de ramper sur mon ventre pour faire plaisir à un prêtre.

--- Tu as raison, Yakoub, la paix soit avec toi. Nous ne saurions être trop prudents. Et maintenant, souviens-toi que ces lieux doivent être surveillés avec des yeux d'aigle aussitôt que notre maîtresse vierge et bénie sera venue demeurer au milieu de nous. L'engeance du Temple a des émissaires à Nazareth pour espionner les établissements de notre maître. Elle accorde ses faveurs aux mauvaises langues pour qu'elles créent des malentendus. Jusqu'ici, tout ennui a pu être évité à notre maîtresse vierge et bénie, mais au bout du cinquième mois de ses fiançailles, les parents de notre maître ont commencé à être divisés d'opinions. Pendant des années, ces parents se sont tenus cois, certains que ses propriétés reviendraient entre leurs mains, puisque sa fille est partie avec son fils cadet qui s'est marié chez les Gentils et a perdu ainsi ses droits de succession, selon la Loi du Temple. Le seul qui reste à la maison est un invalide qui, privé aussi du droit de succession, demeure à la charge des Rabbis.

--- Je comprends, dit le jeune berger; mais notre maître et seigneur en est à son second mariage et alors, à qui reviendra son héritage, et nous-mêmes avec ?

--- La paix soit avec toi, Yakoub; c'est précisément là la pomme de discorde. L'on pensait que notre maître allait rester veuf; mais maintenant il a pris à lui notre maîtresse vierge et bénie. On a fait une tentative pour prouver que le mariage était illégal; de fait, certains prétendent qu'elle n'est qu'une servante, mais si le premier-né devait être l'Enfant de la promesse, un enfant mâle, alors les héritiers et la clique du Temple perdent leurs droits sur les biens vers lesquels ils tendent depuis longtemps leurs doigts osseux d'avares. Et maintenant, va vers tes camarades et enjoins-leur de tenir leur langue silencieuse jusqu'à ce qu'apparaisse l'étoile nouvelle de l'espérance dans les plaines du ciel.

*

* *

Accompagnée de sa servante, Miryam prit possession de sa demeure solitaire, car en ville il n'y avait pas de place pour la paix et le repos; chacun s'occupait de bavardages et l'on avait l'esprit plein d'histoires. Miryam s'habitua sans murmurer à cette humble condition. Son maître Yousef n'avait-il pas jugé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire pour échapper aux langues des méchants ? Elle manquait du confort dont elle avait joui chez son seigneur à Nazareth. A ses heures de repos, ses souvenirs lui peignaient l'image d'une splendeur passée, alors qu'elle vivait encore chez sa mère et, plus tard, parmi les privilégiés de l'académie du Temple; les glorieux jours qu'elle passa en vacances chez sa tante Elizabeth dans une somptueuse maison de campagne entourée de vignes et de bosquets de roses. Elle se représentait tout cela, et cependant, c'était avec un paisible sourire que sa pensée revenait à l'humble logis pour attendre les révélations d'un proche avenir.

*

* *

Les brises de la nuit fraîchissaient et le ciel était clair. Les étoiles brillaient avec intensité contre la pourpre profonde du dais céleste. C'était bien après minuit, et le silence régnait sur toutes choses. Le monde entier semblait dormir en paix et même les bestiaux évitaient de modifier leurs positions. Dans la vallée du Tabor, le souffle de la paix exerçait son charme magique, et les bergers qui gardaient les nombreux troupeaux d'Yousef dormaient du sommeil du juste. Les feux de camps s'étaient éteints depuis longtemps et, sans une lumière qui flambait dans une lointaine bergerie, rien n'aurait dénoncé un état de vigilance. Soudain la lumière dans la bergerie brilla plus fort. On eût dit que plusieurs lumières s'étaient allumées à la fois, et quelques minutes après, un feu ardent s'élevait dans la cour jusqu'aux toits invisibles. C'était une heure peu habituelle pour rallumer un feu de camp, une heure étrange pour tisonner. C'était l'heure du crépuscule qui précède l'aube, alors que vaches et brebis se mettent debout et après quelques minutes de malaise et d'agitation, changent de posture et se recouchent pour le reste de la nuit.

Comme au toucher d'un doigt magique, une étoile après l'autre s'éteignit et seule l'étoile du matin trouait encore l'épaisseur de l'espace, brillant dans toute sa gloire comme pour annoncer un message aux habitants de la terre.

Simultanément avec les phénomènes célestes et ceux, coutumiers, de cette terre, le Chant des Bergers retentit dans l'air embaumé de la vallée du Tabor. Le ton, bien soutenu, et la mélodie

s'élevant progressivement d'une note à l'autre, révélèrent la nouvelle d'un événement extraordinaire. Un messager, monté sur un âne, proclamait un message des plus merveilleux :

*Gloire, gloire, gloire au Dieu d'En-Haut
Paix, paix, paix est descendue sur terre;
Bienveillance envers les hommes par la naissance de notre Sauveur !
Joie, joie, joie d'au-loin, et joie, joie, joie d'auprès.*

Et les échos de ces paroles se répercutaient dans les montagnes et les vallées. C'était le message d'un premier-né et de Lui, un Sauveur pour Son peuple qui était asservi depuis des âges. Les bergers se réveillèrent en sursaut de leur profond sommeil et mirent la tête hors de leurs tentes pour apprendre ce que signifiait cet appel nocturne. La main ouverte à la hauteur des sourcils, ils scrutaient la profondeur de la nuit; et d'un seul accord, ils élevèrent la voix et chantèrent :

*Paix, paix, paix soit avec toi;
dis-nous le message que notre Seigneur nous mande.*

Et en réponse au chant des bergers, un instrument fait de deux roseaux creux liés ensemble, modula la mélodie ancienne du nouveau chant déclarant la paix dans la liberté. Comme les cavaliers s'approchaient du camp, les bergers supplièrent leur chef de leur rendre l'espoir et, en quelques mots ardents, il leur raconta la nouvelle et comment il ne devait pas s'attarder en chemin, mais se hâter vers Nazareth, afin que la naissance du Sauveur fût inscrite dans les archives et leur affranchissement publié.

*Réjouissez-vous avec nous, car un Enfant nous est né,
un Sauveur qui rachètera Son peuple !
Et voici le signe distinctif pour vous :
Vous trouverez l'Enfant enveloppé dans ses langes,
Couché dans la crèche d'une bergerie,
A Bethléem, la demeure de la maison de Pandou.*

Et comme il parlait ainsi, car c'était Sirach qui avait entonné le chant des bergers pour l'émancipation, son visage resplendissait de joie extatique et de bonheur; auréolé d'une présence angélique, il répandait une lueur qui refoulait l'obscurité de la nuit et faisait monter les vibrations du cœur jusqu'à la clarté de l'intelligence. Et tandis qu'il s'en allait remplir son devoir, le "chant des bergers" continua à vibrer dans les airs, faisant tressaillir les cœurs des bergers, abasourdis par le message d'espérance.

*
* *
*

Comme ils s'en allaient, ces simples, humbles bergers des troupeaux d'Yousef, l'étoile du matin qui brillait intensément au ciel, projetait ses lumineux rayons sur le demeure de leur Sauveur. Elle paraissait luire d'une clarté de plus en plus grande, la fille du matin, tandis que les cieux semblaient s'ouvrir comme la joie dans le cœur des bergers, car ils avaient l'esprit plein de choses glorieuses en attendant l'heure de la libération. Et comme ils élevaient les regards vers les cieux pour rendre grâce au Dieu de Miséricorde, il leur sembla ouïr des armées d'anges chantant de joie et répétant le message du Roi nouveau-né. Et les mains hautes, ils saluèrent l'étoile, disant :

*Louange à toi, Etoile venue d'au loin,
Salut, très glorieuse Etoile du matin !
Salut à ta clarté,
Salut à ton noble rang.
En ce jour, tu as fixé notre sort.
Gloire à toi, à tout jamais,
Gloire à Celui que tu nous envoies !
Paix, paix, paix soit à toi,
Paix, paix, paix, car nous sommes affranchis.*

Arrivés à la bergerie, les bergers se prosternèrent devant le seuil et, à genoux, louèrent le Maître des cieux et de la terre à cause de leur délivrance, disant :

*Louez le Seigneur. Louez le Seigneur des Cieux;
Louez-le dans les lieux très-hauts.
Louez-le, vous tous. Ses anges; louez-Le, vous Ses armées.
Louez-Le soleil et lune; louez-Le, brillantes étoiles.
Louez-Le, vous, cieux, et vous, les eaux qui sont sur la terre.
Que tous louent le nom du Seigneur : car Lui, Il ordonna et eux, ils furent créés.
Il les a établis pour toujours et toujours : Il a fait une loi qui ne passera jamais.
Louez le Seigneur de la terre, vous, les dragons et tous les abîmes :
Feu et grêle, neige et vapeurs; tempêtes qui accomplissez Sa parole;
Montagnes, et toutes les collines; arbres chargés de fruits, et tous les cèdres;
Fauves et tout bétail; reptiles et oiseaux de l'air;
Rois de la terre, et tous les peuples; princes et tous juges de la terre;
Jeunes hommes et jeunes filles : vieillards et enfant :
Que tous louent le nom du Seigneur, car Son nom seul excelle;
et sa gloire est au-dessus de la terre et des cieux.
Il exalte aussi la corne de Son peuple, la louange de tous Ses saints;
celle même des enfants d'Israël, du peuple dont il est le Père
Louez le Seigneur ! (ps. n° 148).*

Après avoir chanté ce psaume et plusieurs autres appropriés à la circonstance, les bergers déposèrent leurs présents devant la mère de l'Enfant et, baisant le bas de ses vêtements, dirent :

*Salut à toi, Mère bénie,
Tu es l'objet d'une haute faveur.
Le Seigneur est avec toi;
Tu es bénie entre toutes les femmes;
Béni est le Fruit de ton sein;
Dorénavant, tous les siècles te diront bénie.*

De joie et de reconnaissance plein le cœur, le groupe des bergers quitta la sainte crèche, devenue maintenant pour eux le "Saint des Saints", et retournèrent à leurs troupeaux. Leurs chants et leurs alléluyas éveillèrent bientôt la curiosité des camps plus éloignés, d'où les bergers accouraient pour se renseigner sur la cause de tant d'extase et d'une aussi excessive joie. Dans la chaleur de l'enthousiasme, les bergers d'Yousef, d'un seul accord, élevèrent la voix et dirent :

*Réjouissez-vous avec nous dans le message de paix;
La gloire du Seigneur est sur nous !
Nous vous apportons un évangile de grande joie,
Un message d'allégresse pour tous les peuples,
Car en ce jour nous est né un Sauveur,
Qui est l'Oint de notre Seigneur,
Oui, un Enfant nous est né,
Un Fils nous est donné;
Et le royaume reposera sur Ses épaules;
Et on l'appellera Merveilleux, Conseiller,
Le Puissant, l'Eternel Fils du Père,
Le Prince de Paix;
A l'accroissement de Son royaume de Paix, il n'y aura pas de bornes.
Sur le trône de David et sur Son royaume, pour l'établir et l'ordonner
avec jugement et justice, dès maintenant, toujours et à jamais,
C'est ce qu'accomplira la ferveur du Dieu des armées.
Et il est venu pour racheter son peuple, Israël !*

Et tous ceux qui entendirent cela s'émerveillèrent de ce que leur disaient les bergers et rapportèrent alentour tout ce qu'on leur avait dit concernant l'Enfant. De bouche en bouche, le message se répandit :

*Gloire, gloire, gloire au Dieu d'En-Haut.
Paix, paix, paix est descendue sur terre;
Bienveillance envers les hommes par la naissance notre Sauveur;
Joie, joie, joie d'au-loin, et joie, joie, joie d'auprès !*

III

LE ROI NON COURONNÉ

Extrait de documents fragmentaires conservés dans les monastères coptes.

Caïaphas en pourparlers avec sa fille Yudi. --- Yessou sur le trône de David. --- Son refus.

Yudi, la fille de Caïaphas, apparut dans l'attirail le plus séduisant, étincelante de paillettes, bras et jambes couverts de bijoux de grand prix.

Caïaphas, assis sur un divan richement brodé, semblait absorbé dans une profonde méditation. Le frémissement de la soie et le tintement des bracelets et des colliers le tirèrent promptement de sa rêverie et, avec un sourire, il tendit sa main aux doigts effilés vers Yudi, qui glissa silencieusement sur le sol couvert de lourds tapis de l'appartement secret.

"Yudi !" Ce fut tout ce qu'articulèrent les lèvres fines d'un visage pâle, mais non désagréable à voir. Des traits classiques et symétriques laissaient pressentir un beau physique doublé de sveltesse.

--- Père, répondit Yudi avec un sourire quelque peu scrutateur, Père, penses-tu que je serais capable de plaire à Yessou dans un habillement tel que celui-ci ? M'est avis que cela risque plutôt de froisser sa pudeur masculine, car il est si sérieux et austère. Je l'ai étudié toutes ces dernières semaines, et plus je cherche à le charmer, plus il devient distant, et quant à faire sa conquête, cela dépasse toute la science des finesses que possèdent les mères et les filles en Israël et en Egypte.

--- Oh ! mon enfant, ne parle pas ainsi. Il n'y a pas d'hommes qui vivent qui n'ait son point faible. Une faiblesse, c'est dans la nature des choses. Dieu même n'est pas sans faiblesse. Sinon, Satan n'aurait jamais pu tomber de son état premier. Dieu n'a pas pu le retenir, et l'homme non plus ne peut pas se retenir quand le nœud vital de sa faiblesse a trouvé son véritable tentateur. Yessou n'est aucunement indemne. Je sais que nous avons affaire à un puissant caractère; il ne s'en trouve pas un pareil dans toute l'histoire des nations, et c'est pourquoi nous devons le gagner à notre cause, car il est l'homme qui doit racheter Israël et du même coup nous libérer, toi et moi, de la tyrannie d'Annas.

--- Mais, Père, Annas est ton beau-père, il est le père de ma mère.

--- Il l'est, mais c'est sa tyrannie qui poussa ta mère au tombeau et nous livra tous deux à sa merci. Mais ne parlons pas de cela. Si nous parvenons à gagner Yessou, nous sommes libres.

--- Mon Père, pourquoi donc user de subterfuges, quand le simple fait de révéler la vérité à Yessou pourrait changer le cours des événements ?

--- Ah ! mon enfant, tu es innocente et tu ne connais pas les cœurs de l'engeance humaine. Conçus aux heures de la nuit, enveloppés d'ignorance et gouvernés par les superstitions héritées depuis des générations, nous sommes tous nés dans le péché. Peu importent nos bonnes intentions, nos désirs de vérité, le courant inférieur des actions diaboliques de la pensée, qui traverse toute la ligne ancestrale, s'affirme au moment le moins attendu, et les meilleures

résolutions sont jetées aux vents, tandis que nous sommes charriés comme des fétus par la marée, sans connaître ni but ni destinée. Il est trop difficile de comprendre le tohuva-bohu de l'humanité. Plus nous cherchons à débrouiller le chaos et ses lois complexes, plus nous sommes confondus et plus difficiles deviennent toutes nos entreprises. Nous devons, ou nous soumettre à l'inévitable et devenir esclaves des circonstances, ou perdre foi en l'humanité et prolonger une misérable existence, espérant sans cesse en l'aube d'un jour meilleur, mais pour finir, mourir désespéré.

--- Père ! s'écria Yudi, tais-toi et abandonne cette détestable philosophie; donne-moi plutôt le réconfort d'Aram; parle-moi de l'espérance de l'Avesta, de la consolation de Socrate; plutôt les charmes de l'Egypte ou la voie de Buhti que cette froide plainte de la damnation d'Israël !

--- Vraiment, ne parlons pas de cela. Il suffit de souffrir des suites de l'ignorance. Mais, Yudi, joue bien ton rôle. Joue-le pour Son salut. Car si Yessou échoue, il met en danger non seulement les vies du palais, mais celles de quarante mille prêtres engagés dans l'action, et sa propre vie et sa mission sont vouées à la défaite.

--- Je comprends, Père; et avant que tu m'aies demandé de faire ma cour à Yessou, je le portais déjà dans mon cœur, car alors que je visitais Alexandrie, où il avait conquis les lauriers des plus hauts honneurs, je me sentis attirée par lui. J'ai gardé ce secret dans mon cœur durant plusieurs années, dans l'espoir que tu serais clément envers ta fille et me pardonnerais.

--- Yudi, puisse le Dieu d'Israël te conseiller et les dieux de la Grèce et de Rome y joindre leur faveur. Tu me plais par-delà toute mesure. Souviens-toi, nous sommes au quarantième jour de nos sessions secrètes et cette nuit décide de notre sort. Cette nuit, il sera proclamé Roi non couronné d'Israël; cette nuit, tes charmes doivent briser son stoïcisme et tes pleurs doivent fondre la glace de son cœur obstiné. Toutes les magiciennes de Delphes et de la Kabbalah se livrent à leurs pratiques de sorcellerie pour te venir en aide, et elles nous ont garanti le succès. C'est à toi de tirer le fil du charme et de serrer le nœud gordien.

--- Je ferai comme tu le désires, mon Père.

Et Yudi vola hors de l'appartement, aussi légère qu'une apparition.

Si les présages ont quelque signification et si les événements projettent leur ombre devant eux, Caïaphas avait des raisons d'être troublé tandis qu'il arpentait à pas nerveux le toit de sa maison. Le soleil, en donnant son adieu au monde, s'entoura d'une sombre pourpre et aussitôt après, le ciel se couvrit de l'épais manteau d'une tempête menaçante. Caïaphas plongea rapidement dans le corridor de son palais, pour échapper à la grêle sans égard pour sa dignité.

Caïaphas n'était aucunement superstitieux, mais n'étant pas arrivé à faire impression sur Yessou au bout de trente-neuf longs et pénibles jours, jours et nuits, il devenait nerveux et inquiet. Etait-il possible que ce même Yessou, qu'il avait choisi entre tous comme son successeur éventuel, pût jouer un double rôle, pût être un espion, un traître ? Une telle idée n'avait pas abordé sa pensée auparavant, mais maintenant, le visage de Caïaphas pâlissait et s'émaciait.

Sous le couvert de la nuit et protégé par une forte garde, Caïaphas se rendit à la chambre secrète du Sanhédrin. Tous les membres étaient présents sauf Nicodème, Yousef d'Arimatee et Eliyé, occupés dans l'antichambre à achever les travaux qui leur étaient confiés comme aux plus anciens membres du Sanhédrin et orateurs reconnus. Yessou occupait le siège particulièrement honorable à côté du trône de Caïaphas, tandis qu'Annas était assis tout près de ce dernier, afin qu'aux moments d'indécision il pût chuchoter ses désirs aux oreilles de Caïaphas.

Chaque membre ayant dû jurer plusieurs fois de garder le secret absolu au sujet de cette occurrence spéciale, les regards vengeurs d'Annas roulèrent sur les visages de l'assemblée. D'une voix tremblante, Caïaphas récapitula l'ordre du jour des séances précédentes et conclut en affirmant que l'heure avait sonné de l'indépendance d'Israël; que le "Promis" était venu pour accomplir la prophétie et que le sceptre de Juda ne devait pas rester plus longtemps entre les mains des païens, puisque Celui qui avait le droit de régner était apparu.

Ayant prié Yessou de prendre provisoirement son fauteuil, ce qui fut fait très courtoisement, Caïaphas jeta promptement le manteau de David, mangé des mites, sur les épaules d'Yessou et proclama ce dernier Roi non couronné d'Israël, tandis qu'Yudi chantait de sa douce voix l'hymne

du couronnement en s'accompagnant de sa propre main sur un instrument à cordes.

"Salut à Toi, dix mille fois salut ! Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! Salut à Toi, notre Sauveur et notre Roi !" Cette salutation résonna plusieurs fois entre les froides parois de la chambre secrète, qui répercutaient chaque fois en la renforçant.

Et sur le trône de David siégeait Yessou, objet des circonstances. C'était le quarantième jour qu'il était séparé du monde et du peuple auquel il s'était mêlé pendant des années. Il songea aux ossements desséchés de la prophétie d'Ezéchiel et la colère de Daniel s'éleva dans son cœur. Assurément, il aurait le courage d'être un Daniel; il serait le coup de fronde d'un David et fracasserait tous les mensonges et les illusions des croyances aux royaumes de ce monde.

"Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu !" Ces paroles retentirent au milieu des "Salut !".

Farce, comédie, blasphème, c'est tout ce que Yessou put y voir. Mais Caïaphas n'allait pas laisser échapper aussi aisément le fruit de son imagination. Nerveusement, il enfonça ses doigts dans le bras robuste d'Yessou et s'y cramponna avec une poigne d'airain.

"Yessou ! hurla Caïaphas, tout est à tes pieds : toutes les richesses, tous les territoires et tous les trésors d'Israël, aussi loin que porte la vue et que l'esprit peut se mouvoir ! Nous tous te servirons comme des esclaves, si tu veux agréer notre sacrifice.

--- Retire-toi, Satan ! Et, avec une égale poigne de fer, Yessou jeta Caïaphas en bas des marches du trône de David.

Au comble du chaos, les choses tournèrent d'une façon inattendue. Yessou s'échappa dans la nuit obscure, suivi d'Yudas, un parent de Caïaphas, qui lui offrit ses services.

IV

LE SANHÉDRIN

Fragment d'histoire évangélique connu chez les Covenants et les Coptes.

Un saint synode. --- Gouvernés par l'éternelle contradiction. --- Réquisitoire de Sirach, l'Ancien. ---
Caïaphas pris au piège.

On avait élevé des estrades dans un spacieux auditoire dans le but sacré d'y réunir un Sanhédrin, et par groupes siégeaient des Sages de qui dépendait le sort d'Israël. On avait supprimé les cérémonies depuis cette inénarrable expérience, dont la sainte assemblée n'avait jamais, dans toute l'histoire de son existence, assisté à la pareille. Des hommes aux cheveux clairsemés et à la barbe longue et pointue devenant blanche comme neige, balançaient leurs bustes d'avant en arrière, et de côté aussi, tandis qu'ils tremblaient des mains, comme frappés de paralysie. Des années s'étaient écoulées depuis le mémorable refus d'Yessou de plier devant la volonté de Caïaphas, mais le souvenir en persistait assez vivant pour faire croire qu'il n'avait eu lieu que la veille.

Caïaphas ne portait plus la vigueur de la jeunesse, et même les plus vives discussions ne semblaient plus éveiller son intérêt. Il remplissait sa fonction comme un automate et n'élevait une objection que lorsque les rapports des commissions proposaient des mesures de violence, objections auxquelles aucun membre n'essayait de répliquer, satisfait du fait que le siège de Moïse fût obligé, en vertu de sa divine compassion, de désapprouver des mesures de rigueur, ce qui pour les membres signifiait exactement le contraire. Lire entre les lignes et attacher aux paroles un sens opposé était un art acquis par des années de pratique au sein d'une atmosphère sainte et sacrée.

Dans la croyance hypnotique à leur infailibilité, la majorité des membres d'un sacré collège de cette nature étaient atteints de manie religieuse et professaient ouvertement que "la fin justifie les moyens", quels qu'ils soient. Telle était la volonté du Seigneur, si telle était la leur, et leurs actions passaient à couvert sous le mot d'ordre : "Ainsi dit le Seigneur".

Le seul fait de mettre en doute la véracité d'un membre du Sanhédrin eût été assimilé à un blasphème, et critiquer ses actes était un cas de haute trahison. La croyance aux autorités avait imprégné l'esprit des fonctionnaires et des sujets, à tel point que la plus légère infraction aux ordres du Sanhédrin les remplissait de crainte et de tremblement, non seulement à cause de la privation de liberté en cette vie, mais en vue des tourments éternels de l'au-delà.

En tant qu'oints du Très-Haut, les autorités ne montraient aucune crainte de Dieu, et si quelques-uns croyaient à Béelzébub, ils se sentaient néanmoins à l'abri de ses attaques. Il n'y avait qu'une seule sorte de peur qui les obsédât les uns et les autres : *la peur de leur propre engeance*. Convaincus que le mal ne pouvait venir que de la main des hommes, on inventait tous les moyens possibles pour se protéger et se mettre à couvert. Il fallait rendre les lois plus sévères, plus strictes, mais en rendre le langage si flexible et si compliqué de termes techniques que seuls les docteurs de la loi pussent se charger de les interpréter. Cela leur laissait une grande latitude, ouverte à toutes les influences, tout en conservant leur dignité et les faisant passer pour infaillibles aux yeux du peuple. Il ne s'agissait plus de savoir ce qui était juste ou injuste, mais de : "Que dit la Loi et comment la lis-tu ?"

Un incroyable échafaudage juridique, plein d'éternelles contradictions, compliquant à l'infini le droit des individus et des collectivités, et rendant impossible toute comparaison de textes, parce que toute tentative de simplification ne faisait que multiplier les difficultés. Les hommes instruits ne l'étaient que dans la manière de corrompre les textes, et de telles connaissances leur assuraient une existence aisée; les illettrés n'étaient que des instruments servant à la poursuite de jouissances que seuls les premiers osaient se permettre. La classe moyenne, si tant est qu'il y en eût une, exploitait la classe inférieure et appuyait même de ses votes les crimes de la classe supérieure.

Mais la coupe des iniquités était pleine à déborder et le malaise croissait chez les opprimés. D'année en année, les révoltes se faisaient plus fréquentes. L'esprit du temps cherchait à s'affirmer. De temps à autres, une émeute éclatait, déversant sa colère, et comme un Vésuve vidant sa décharge sur un Herculanium, les éléments humains déchaînés se livraient au carnage parmi la population. Mais au lieu de s'en prendre à la cause de tous ces maux, le peuple révolté exprimait généralement son aveuglement en détruisant la propriété privée, en se vengeant sur les biens matériels amassés, mais une fois cette frénésie apaisée, tout recommençait comme ci-devant.

"Cette incertitude nous rendra fous", prononça Sirach, l'un des Anciens humiliés d'Israël. Toute mesure manque son but, tout moyen manque son effet. Je crois qu'Yessou s'est ligué avec Béelzébub, ou bien il y a parmi nous encore d'autres traîtres qui jouent double jeu. Au nom d'Yéhovah, j'ai juré vengeance le jour du couronnement; cependant, malgré tous les pouvoirs dont je dispose, je n'ai pas encore réussi à tendre un piège au traître imposteur. Les crédules le croient thaumaturge à cause de sa façon de guérir, et d'autres l'adorent pour son intrépidité. Tous les autres mouvements à son imitation qui ont pris naissance chez nous sont à notre avantage, car leurs chefs recherchent tous les honneurs et un gagne-pain dans l'espoir d'acquérir une position en vue, mais étant incapables de démontrer leurs doctrines, ils tomberont tôt ou tard.

"Bien que plusieurs de ces schismes grossissent et fassent de plus en plus d'adeptes, nous n'avons rien à craindre d'eux, car aussitôt qu'un mouvement devient important, nous substituons à ses chefs nos agents, instruits dans le seul but de ramener les dissidents dans nos lignes. Ceux-ci, prenant la direction du nouveau culte, le jouent entre nos mains, à l'insu de ses adeptes. Nos plans sont établis de telle façon que nous n'ayons rien à craindre des hérétiques ni des dissidents, puisque nous les soutenons à dessein pour affaiblir la chaîne d'une division éventuelle entre les mécontents. Flatteries et menaces opèrent comme charmes en toute occasion.

"Là où les esprits ont perdu le pli religieux, nous avons de nombreux moyens pour les capturer dans nos filets scientifiques, spécialement agencés pour répondre aux problèmes du jour; au moyen d'expériences savamment combinées pour fatiguer leur zèle scientifique, nous faisons fournir des preuves contradictoires à nos savants docteurs, instruits dans ce but.

"Lorsque les dissidences dépassent le champ des influences religieuses ou scientifiques, nous pourvoyons aux caprices économiques et fondons des écoles dissidentes, toujours opposées au gouvernement et à la société en général. Sagement, nous prêtons la main à de telles œuvres, jusqu'à ce qu'un résultat s'en suive. Nous permettons à une opposition de se développer jusqu'à ce qu'elle atteigne une certaine importance, et alors nous y introduisons la discorde; celle-ci crée immédiatement des partis et factions, attise les discussions, augmente la tension et finalement balaie les âmes épuisées dans le sein d'Abraham, où elles nous servent encore d'exemple de vice et de fausseté; cet expédient fait rentrer à coups de fouet dans nos rangs la jeune génération, douée d'un goût héréditaire pour la liberté; de la sorte nous étouffons dans le germe la plante naissante.

"Mais le mouvement d'Yessou est trop vaste. Il n'a pas d'organisation, et pour cette raison, défie nos expédients les plus subtils. Son œuvre ne s'appuie ni sur des membres ni sur des faveurs, ce qui fait que tout y est facultatif et rien obligatoire. Il prend une attitude d'universalité en révélant le fait que l'homme est le créateur de sa propre destinée", et inocule dans l'esprit des hommes une idée théiste, en disant : "Vous êtes Dieu et de Dieu", à quoi il ajoute : "Ne savez-vous pas que vous êtes le temple du Dieu Vivant ?" Et il affirme : "Le royaume des cieux est en vous-mêmes."

"Cette doctrine individualiste et d'autres analogues, qui sont purement araméennes et avestiques, ont causé la chute d'empires et détrôné des rois. De telles pensées défient les institutions les plus sacrées et traînent dans la boue notre science, dépouillent les charges officielles de leurs revenus, les rabaisent au niveau commun et mettent en danger l'avenir de nos enfants et des enfants de nos enfants, en les condamnant à gagner leur vie par un vil travail manuel.

"Ainsi Yessou déclare que "L'homme se suffit à lui-même comme loi." Selon sa théorie, calquée sur celles de communautés iraniennes, l'homme a été créé parfait, doué de tous les pouvoirs divins, et n'attend que le temps opportun pour les développer". C'est pourquoi soyez parfaits "comme votre Père céleste est parfait", voilà ce qu'il déclame à toute occasion, et qui vient battre en brèche notre dogme, dont nous avons mis tant de siècles à étayer les fondements : "L'homme a été conçu dans le péché" et pour le racheter, il a besoin que l'autorité ecclésiastique lui accorde ses tendres soins, comme une mère à son petit enfant. Il s'élève contre toutes les institutions existantes et déclare que Dieu est parfait et que si nous sommes Ses enfants ou Ses créatures, nous aussi nous devons être parfaits.

"Pour les simples, il ramène tout à un degré de simplicité, en illustrant ses thèmes de paraboles habilement tirées de la vie courante, tandis que pour les gens instruits il sait manipuler les matières scientifiques avec l'adresse d'un jongleur; il révèle l'illusion des connaissances académiques et, s'attachant à tous les points faibles des Ecritures, il met le doigt sur leurs contradictions, en sorte que même les plus versés en casuistique sont obligés de se rendre à ses déductions et de s'effacer promptement. Il ne lui suffit pas de déclarer que les hommes sont les témoins de la présence de Dieu sur terre, il va jusqu'à affirmer : "Vous êtes un peuple royal, vous êtes un peuple élu, vous êtes un peuple de Dieu !", affirmations qui nous enlèvent tout le prestige magique dont nous nous sommes si ingénieusement enveloppés.

"Son audace est sans borne, car il n'a rien à perdre et n'a cure d'aucun gain; il a réduit ses besoins et ses désirs à un minimum économique et conseille à chacun d'en faire autant, s'il désire se libérer des difficultés du temps.

"Il vante le jeûne et les privations et prétend que de surmonter misère, soucis, épreuves et tentations est le seul moyen de s'émanciper et de jouir de la liberté; il explique que nos

institutions, fondées sur l'autorité humaine, tomberont d'elles-mêmes et sans que les mécontents aient à y mettre la main; aussi les encourage-t-il à n'opposer aux autorités aucune résistance, mais à les traiter avec un silencieux mépris.

"Il va jusqu'à s'immiscer dans nos droits, car il octroie le droit de travailler aux mendiants, changeurs de monnaie, colporteurs d'indulgences, marchands de prières, vendeurs de talismans, d'amulettes, de fertilisoirs et d'autres objets sacrés qui rapportent de rondes sommes à nos coffres; il ne se borne pas à prêcher et à guérir de temps à autre, il s'en prend à nos mendiants, que nous avons si bien dressés à poser devant le public, et réduit à néant tout notre prestige. Il nous couvre de honte, tandis que pour ses adeptes, tous ses actes ont une saveur de miracle qui prédispose en faveur de son mouvement les esprits aussi bien scientifiques que religieux.

"Les mendiants ont peur de le rencontrer, lui ou quelqu'un des siens, parce que ses disciples désirent que nos malades professionnels se guérissent de leurs prétendus maux, tandis que lui-même, il les admoneste à cesser de tromper le monde. La coupe de ses iniquités est pleine à déborder et il s'agit que nous nous débarrassions sans tarder de lui et de son engeance. Peu importe le prix de la rançon, car nous nous rattraperons sur nos sujets. En vérité, ils ont déjà de lourdes charges à supporter, mais nous ne pouvons pas nous permettre de souffrir avec le peuple. Il suffit qu'il ait à porter la croix pour que nous portions la couronne. Pilate ne fera pas de concessions à nos plaidoyers, ni le conseil non plus, mais notre délégation auprès du Capitole s'est acquis des faveurs et son influence s'est si bien manifestée, pendant un certain temps que les Romains se mettent à épouser notre cause et acceptent avec joie nos présents.

"Pratiquement, nous sommes dictateurs à Rome. Notre influence s'est étendue jusqu'à l'Empereur, pour le maintenir au milieu des jouissances pendant que ses fonctionnaires font notre jeu. C'est par leurs femmes et les amis des femmes que nous pouvons faire virer le cœur des hommes les plus obstinés et abattre nos atouts comme nous cueillerions des figues mûres dans la bonne saison.

"Il est beaucoup plus aisé d'avoir affaire à des politiciens qu'aux théomanes qu'on nomme prêtres. Ces derniers sont en proie à la peur des privations futures, tandis que les premiers ne voient pas d'autres gains que ceux de ce monde, et par conséquent, ne peuvent pas se permettre de manquer une occasion d'aise et de confort. Aucun d'entre eux ne resterait fidèle à ses principes, placé devant l'alternative de choisir entre la mort et la trahison. C'est cette dernière qu'ils choisiraient. Il se trouve bien quelques rares obstinés, mais aucun ne peut échapper à nos traquenards.

"Yessou est le seul homme à Jérusalem qui ne tombera jamais dans nos pièges, mais nous nous débarrasserons de lui en le mettant en lumière comme imposteur et traître. Nos témoins sont bien instruits; nos juges sont entièrement fixés; des lois ont été faites exprès et sont approuvées par Rome, ainsi nous voguerons en douceur quand le temps fixé arrivera. Nous compliquerons les choses de telle manière que personne ne sache de quoi il s'agit, et pour des années cela restera le sujet de grands discussions destinées à confondre les esprits et à les confiner dans l'illusion. Bien que l'une ou l'autre des accusations suffise pour le faire condamner, nous donnerons cependant une certaine tournure aux événements, en sorte que le Procureur même soit incapable de découvrir notre méthode, et lui, Yessou, nous l'aurons, assassiné par la violence de la populace, ce qui nous libérera de toute responsabilité et nous lavera de tout soupçon, nous aussi bien que le gouvernement."

Sirach s'affaissa comme épuisé sur son divan, tandis que tous les membres du Sanhédrin semblaient enveloppés dans un voile de silence. Quelques vénérables caressaient leurs longues barbes, d'autres se passaient le bout des doigts sur les paupières ou se pinçaient la racine du nez comme pour réveiller le pouvoir des sens. Très peu seulement se massaient la région de l'épiphyse, probablement pour demander "plus de lumière".

Caïaphas rompit ce temps d'arrêt et de silence pénible en demandant d'une voix blanche : "Et comment tout cela doit-il se faire ? Quels moyens employer ?"

Sirach se dressa de toute la hauteur de son corps élançé et répondit : En obtenant de Marco un mandat impérial contre Yessou, à l'insu de l'Empereur et de son frère, Cornélius Cyrénienus.

--- Sur quelles accusations comptes-tu obtenir ce mandat ?

--- Il ameute le peuple !

--- Bah ! fit Caïaphas avec humeur. Pilate et les juges ne considéreraient pas cette charge comme suffisante pour le faire juger par la Haute Cour.

--- Peut-être pas; mais une fois en possession du mandat, nous renforcerons nos plaintes et forgeront un cas propre à énerver les plus puissants dictateurs ou monarques. Une fois la main au collet de la victime, nous ne la laisserons pas s'enfuir. Nous le reprendrons et le ferons passer de tribunal en tribunal, jusqu'à ce que la confusion et le dégoût soient tels que, pour s'en libérer, rois et prêtres, juges et populace, tous d'une seule voix hurleront : Crucifie-le !

--- Impossible ! tonna Caïaphas, c'est par trop ridicule ! S'il se produisait un tel crime juridique, l'Histoire en serait pleine jusqu'à la fin des temps, pour jeter le blâme sur notre génération.

--- Crois-tu ? répondit Sirach froidement. Mais nous ne nous attellerons pas à telle besogne sans avoir des légions de Scribes à nos ordres. N'avons-nous pas jusqu'ici fixé l'Histoire et manipulé nos archives de manière à servir nos buts¹ ? Ne sommes-nous pas actuellement les seuls qui *fassions* l'Histoire ? Les faits doivent servir nos fins. Quoi que nous fassions, l'Histoire doit nous justifier, et s'il s'y trouve des contradictions, nous aurons toujours recours à l'exégèse, comme en droit nous recourons au jugement.

Caïaphas interrompit : "Pilate et le tribunal ne toléreront pas un crime juridique".

--- Pilate n'a pas besoin de le tolérer et, quant aux juges, ils sont de notre bord, maintenant que nous dictons leur nomination à la cour de Rome, et ceux qui n'ont pas encore été remplacés par des hommes de notre choix, nous les gagnerons par l'influence de nos femmes. Si Pilate proteste, d'autant mieux; cela nous sera d'autant plus facile de l'amener sur la voie que nous désirons lui voir prendre. C'est là qu'est la sagesse des enfants d'Abraham, que de savoir faire servir une même chose à diverses fins en même temps.

--- Néanmoins, je n'approuve pas cette manière d'agir, rétorqua Caïaphas. Une telle cruauté révolte mon cœur. Pourquoi ne pas oublier toute l'affaire et laisser Yessou poursuivre son chemin ? Sa méthode de non-résistance déjoue toutes nos machinations, toujours en contradiction avec les lois mêmes de la nature et opposées à tout progrès. Si son œuvre et sa mission ne sont que de sa propre invention, elles ne supporteront pas l'épreuve du temps, mais s'il obéit à une puissance supérieure à la volonté de l'homme, alors toutes nos combinaisons ne serviront à rien. Et même si l'homme est supprimé, le mouvement continuera, ce qui pourrait avoir pour conséquence de hâter notre chute. Il est, et de beaucoup, plus sage que nous renoncions à contrecarrer son œuvre et sa mission.

--- Voilà justement pourquoi Yessou doit être supprimé, afin que nous sachions s'il est de Dieu ou de Béelzébub, nous avons le devoir de le combattre.

--- Nous l'avons fait, et avons échoué.

--- Nous avons échoué à cause de notre lenteur, cria Sirach. Nous l'avons combattu sur notre propre terrain et en tant que corps ecclésiastique. C'est pour cette raison que souvent déjà nous

¹ On ne doit jamais se fier au Talmud en ce qui concerne les détails historiques. Souvent l'histoire semble intentionnellement altérée, alors que l'intention est d'apprendre au lecteur averti à lire entre les lignes; d'autre fois, il relate une histoire sous une forme qu'on peut qualifier d'allégorique. On a peine à croire combien les falsifications de signatures et de documents sont fréquentes. Josèphe en fait mention (Ant. 16-X, 4). C'est à peine s'il existe un ancien document rabbinique qui ne contienne des interpolations dues à des écrivains ultérieurs, ou, comme nous dirions par euphémisme, qui n'ait été revu, corrigé et réédité. (Edersheim, J. Allen, Londres 1816).

"Vous avez trompé et opprimé les étrangers à tort. Vous avez terrorisé leur âme et inventé des mensonges contre eux, en disant : ainsi parle le Seigneur, quand le Seigneur n'a pas parlé du tout." (Esaïe ; Jérémie XXVII, 15 ; Ezéchiel XXII, 28 ; Michée III, 11).

"Les rabbins continuent à enseigner que tout ce qui est écrit dans la Loi ne peut s'expliquer qu'à l'aide de la Cabale, qu'ils ont fabriquée eux-mêmes." (*Judaïsme moderne*, Londres 1816).

ne sommes pas venus à bout d'hommes supérieurs et avons dû essayer des défaites. Au point de vue de l'Histoire et des Ecritures, Yessou a pour lui Moïse et les prophètes, ce qui fait que les gens instruits et les penseurs libres suivent volontiers sa manière de penser. Nous devons, une fois pour toutes, changer de tactique et nous rappeler que les gouvernements sont là pour nous obéir et les masses pour nous servir d'esclaves. Nous devons être et rester la puissance derrière le trône et ne jamais sortir de notre cachette, afin que jamais l'on ne puisse nous jeter le moindre soupçon. Nous devons provoquer des troubles, malentendus, calomnies, émeutes et rixes dans toutes les branches de la société, parce qu'il est avéré que l'excitation et l'agitation sont le seul moyen propre à tuer la pensée dans l'esprit des hommes. Nous devons affermir le "ainsi dit la Loi", et exiger un renforcement des lois sur le terrain moral. Ainsi justifiés aux yeux du monde, le peuple est obligé d'en appeler à notre protection, tandis que sa pensée est paralysée par notre indiscutable autorité. Jusqu'ici nous nous sommes permis de sacrifier des vies qui étaient innocentes et nous avons atteint le faite de la puissance en alléguant qu'il vaut mieux qu'un seul souffre plutôt que des milliers soient entraînés dans les abîmes de perdition. Le Siège de Moïse est déshonoré, le Trône de David est désert; le Temple a été dépouillé de sa sainteté et les sages de la terre sont devenus fous. En plus des innombrables iniquités et atrocités commises au nom de l'humanité, chacun de nous est en continuel danger de mort violente et honteuse, si Yessou prononce un seul mot. Si nos procédés étaient révélés à Rome, Caïaphas devrait avec nous tous être pendu sur la croix.

--- Tais-toi, ordonna Caïaphas. Yessou est un homme de caractère et nulle chose en ce monde, ni dans le monde à venir, ne pourra jamais l'amener à dire une chose qui soit contraire au bien de tous.

--- D'autant mieux, interrompit Sirach. Mais des hommes comme lui font mieux dans un autre monde. N'avons-nous pas essayé de l'envoyer à l'étranger, où il compte des adeptes en bien plus grand nombre qu'ici et où les pouvoirs temporels acceptent ses idées ? Mais il refuse et préfère demeurer là où il trouve le plus de résistance. Si nous ne saisissons l'occasion la plus favorable qui nous soit offerte, c'en est fait, en ce jour, de notre salut. Cornélius Cyrénus est toujours prêt à nous chercher noise et son extraordinaire amitié pour Yessou ne fait qu'aiguïser nos soupçons. En vérité, nous tenons en main toutes les preuves et il nous faut agir promptement, si nous ne voulons pas subir la mort la plus infâme.

--- Cyrénus ! exhala Caïaphas.

--- Parfaitement, Monseigneur, répondit Sirach. Et Cyrénus n'épargnera aucun d'entre nous. Mais en mettant toute la charge de l'agitation d'Israël sur le dos d'Yessou, en le représentant comme le seul qui ameute la population, nous prouvons notre loyauté et gagnons la partie.

--- Sirach ! murmura Caïaphas, agis au plus mal, mais garde tes mains pures du sang innocent. Je ne veux rien savoir de cela, aussi vrai que Dieu m'aide.

V

SOUS LE PONTIFICAT DE CAÏAPHAS

Récit connu chez les Covenants, écrit en l'an 34. Traduit et abrégé par Otoman Zar-Adusht Ha'nish. Tous droits réservés à la Gloire de Mazda et de ses Victorieux Associés.

Caïaphas en face de son beau-père. --- Colère et malédictions d'Annas. --- Caïaphas entre les mains d'Annas. --- Caïaphas, jouet du sort.

"Tu dois tenir plus fermes les rênes de ton autorité, disait Annas d'un ton de colère, sinon toute notre œuvre de ces dernières années va s'écrouler, et avec elle ma fortune entière, de même que celle des trésors du Temple."

Caïaphas regardait en l'air, comme pour observer les nuages traversant rapidement l'éther, puis se tournant brusquement vers son interlocuteur, il répondit d'une voix tremblante : "Beau-père, je comprends la situation et j'ai toujours suivi tes ordres servilement et au pied de la lettre, même lorsqu'il s'est agi de voler le trésor du Temple, pour soudoyer Marc et les membres du Sénat. Nous sommes à deux dans la banqueroute, à moins que nos mercenaires ne parviennent à

retirer le prix du sang de nos victimes.

--- Victimes ? cria en se levant Annas, les yeux injectés de sang. Victimes ? Ne me parle pas ainsi, mon fils !

--- Et pourquoi pas, Père, rétorqua Caïaphas. N'avons nous pas joué avec des consciences humaines ? N'avons-nous pas foulé aux pieds les liens les plus sacrés de la famille ? Ne t'ai-je pas moi-même vendu mon honneur pour une bagatelle, dans la détresse où ta fourberie m'avait jeté ? N'ai-je pas joué ton jeu contre mon gré, contre ma foi et mes convictions ? Tu as fait de nous tous tes victimes pour satisfaire tes appétits diaboliques.

--- Caïaphas, je pourrais te tuer ! hurla Annas en brandissant le poing.

--- Je sais que tu le pourrais, n'était que cela mettrait une fin à tes projets diaboliques. Quant à moi, c'est de peu d'importance, car je ne donnerais pas un sou de ma vie --- une vie jadis innocente et maintenant souillée de sang innocent.

--- Caïaphas, ne parlons plus de cela; et pose ta sentimentalité. Allons à nos affaires, ou bien es-tu trop absorbé par ce bras-pendant, ce va-nu-pieds d'Yessou ?

--- Père Annas, si cela dépendait de moi, je préférerais être à sa place, car pour jouir de l'amour et des conseils du Père Eliyé, l'homme le plus pur de notre race, j'irais jusqu'à me jeter dans les bras de la mort.

--- Oui, et c'est dans les bras de la mort qu'il ira, lui, le destructeur de mes plus chères ambitions, cet imposteur.

--- Non pas imposteur, Père, pas cela. Il ne le serait pas pour toi, si nous avions pu le gagner à tes projets.

--- Oui, et je persiste à dire que c'était une fausse manœuvre de ta part que de faire danser Yudi devant lui. Et tu n'es pas même parvenu à ensorceler cette canaille romaine de Pilate avec ces belles femmes, pour lesquelles j'ai payé les plus fortes sommes qu'on ait jamais données pour de la chair humaine.

--- Oui, j'ai échoué avec ces deux, un Juif et un païen; mais j'ai gagné le roi Hérode.

--- Bah ! Hérode, ce fiasco ! C'était une proie facile. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance; nous aurions pu disposer de lui d'une manière bien plus avantageuse. Mais Pilate, lui, nous devons le gagner, ou périr.

--- Tous nos sondages, Père, sont restés stériles. Sa femme a le don de prophétie; Pilate suit absolument ses conseils et cela lui réussit.

--- Bon ! Et tu ne me dis cela que maintenant ! C'est une femme dangereuse, il faut que j'en parle aussitôt à Baalus, il faut qu'il lui envoie ses anges vengeurs, pour qu'ils la mettent hors d'état de nuire à nos projets et il faut lui faire l'honneur de l'ajouter à la liste de nos prophètes.

--- Cela ne te servira de rien, Père Annas, car elle est en rapport avec Yessou et elle lit la pensée d'un chacun, ami ou ennemi.

--- Malédiction ! Alors, de même que *Lui*, elle connaît tous nos faits et gestes et tient Pilate au courant ?

--- Tout juste.

--- Oh ! très bien, alors; la populace devra suffire pour déjouer jusqu'aux dieux de Rome.

--- Oh ! oui, on peut toujours se fier à la populace, pour aller dans le sens où le vent souffle en sa faveur --- cette populace toujours prête à se laisser guider comme un troupeau de bœufs assailli par des fauves.

--- Trêve de non-sens, Caïaphas. La populace n'a-t-elle pas été créée à notre intention, afin que nous puissions continuer à élaborer nos plans, atteindre des buts marquants pour notre époque et laisser à la génération qui vient des monuments qui perpétuent notre mémoire ?

--- Il y paraît; mais si elle a été créée dans ce but, elle n'a sûrement pas été créée par Dieu, mais par le diable en personne.

--- Hum ! ton langage est aussi impudent que celui d'Yudas; l'instruction n'empêche pas les traits de famille de ressortir. Et c'est un trait de la maison de David dont il n'y a pas lieu d'être fier.

--- Pas spécialement, Père; pas plus que tes méthodes à toi, qui rappellent terriblement tel ou tel de nos ancêtres, dont nous avons espéré nous affranchir.

--- Affranchir ! Nous ne nous affranchirons de rien. Nous prenons tout avec nous. Tout est à nous, et pour nous, et pour nos fins, et ce qui ne se soumet pas librement doit être pris de force.

--- Oui, j'ai reçu ma ration de cette philosophie, Père Annas !

--- Oui, et cette nuit même, elle triomphera.

--- Parfaitement, cette philosophie peut triompher cette nuit et la nuit suivante essuyer un revers.

--- Impossible, Caïaphas, car Yudas a révélé la cachette du Père Eliyé, le rendez-vous d'Yessou. J'ai tout préparé jusque dans les moindres détails, et cette nuit même, nous l'aurons entre nos mains, à moins que Yudas ne joue un rôle de traître.

--- Je te conseillerais alors, Père, d'engager une escouade de soldats romains, de manière que, si des troubles se produisent, le conflit ne nous concernera pas, mais regardera la loi romaine.

--- C'est une idée de maître, Caïaphas, tu es le diable incarné !

--- Diable, non par goût, mais par suite des circonstances...

--- Oh, peu importe, pourvu que nous touchions au but !

--- Oui, au bout de la corde, Père, que nous nous passons nous-mêmes au cou !

--- Jamais, aussi longtemps qu'Yéhovah est le Dieu d'Israël.

--- Hum, Dieu d'Israël... L'histoire montre qu'Israël n'a jamais eu de Dieu, mais a toujours été le champ de foire de tous les démons.

--- Démons ? D'autant mieux; ce sont là de parfaits serviteurs pour exécuter les ordres de leurs maîtres, et je te le dis, Caïaphas, cette nuit achèvera notre œuvre. Avant qu'une nouvelle aurore se lève, nous aurons la paix; cette paix pour laquelle nous avons lutté tant d'années. La Paix !

--- Et quelle paix ! Et à quel prix !

--- Oui, le prix en est fort, mais ce n'est pas nous qui payons. Les fous paient la note et nous encaissons le bénéfice, et une fois que les choses iront à nos souhaits, nous jouirons enfin de la paix.

--- Jouis-en à ta façon, Père; quant à moi, j'ai depuis longtemps oublié la sensation d'un état de paix. S'il existait un tel état, je crois que je ne pourrais plus en jouir, car le remords, comme un stimulant, me fouette continuellement les nerfs.

--- Telle est notre constitution, mon fils. Mais cette nuit anéantira les projets d'Eliyé, tandis qu'Israël triomphera.

--- Et qu'en est-il du Père Eliyé ?

--- Oh ! ça n'a pas d'importance. Si nous pouvons disposer d'Yessou, son instrument, il a fini sa partie. Exactement comme toi, Caïaphas, qui détiens le pouvoir, si notre combinaison devait échouer, c'est toi qui serais rendu responsable, et c'est ta vie qui serait réclamée, non la mienne!" dit Annas en éclatant de rire.

--- Caïaphas, atterré, plongea son regard dans les yeux bleus-marine de son beau-père et murmura en tremblant : "Ah ! alors tu joues double jeu, Père..."

--- Et pourquoi pas ? N'est-ce pas moi l'inventeur de cette machination ? Vais-je me laisser mettre de côté, si mon plan réussit ? Crois-tu que j'ai baissé à cause de mon âge et que je vais consacrer mes talents et ma fortune pour te faire, à toi, gagner le gros lot ?

--- Non pas le gros lot, mais je m'attendais à ce que tu me soutiennes au moins de ton autorité morale, en cas de danger.

--- Oh ! cela ne serait pas nécessaire. D'ailleurs là où l'argent n'a plus d'effet, l'autorité morale a perdu sa force.

--- Sauf dans le cas d'Yessou et dans celui de Pilate...

--- Bah ! avant que le soleil se couche demain soir, ni l'un ni l'autre ne pèseront plus qu'une miette ! Pilate sera contraint de se soumettre à notre dictature. Ha-ha ! L'Empereur est entre nos mains, car ne sont-ce pas nos femmes qui l'ont séduit et entraîné dans les plaisirs, et n'est-ce pas notre argent qui tinte aux oreilles de Marc ? Pilate aurait pu recevoir une bonne part des deux, s'il n'avait pas fait l'âne en étalant son orgueil de soldat et de magistrat romain. Mais demain cet orgueil sera brisé au point qu'il regrettera de n'avoir pas rompu son pain avec nous. Demain, son étoile commencera à pâlir et d'un coup de la verge de Moïse, nous l'aurons destitué de son autorité. Alors, Annas sera la puissance derrière le trône, tandis que Caïaphas, s'il reste fidèle à son poste, jouira du trône, avec Annas à main droite; car l'ouvrier est digne de son salaire, après déduction faite des dépenses de son maître.

--- Je suppose alors que mes services finissent ici ?

--- Pas encore, Caïaphas, tu dois gager ta vie qu'à la première lueur de l'aube, tous les prêtres et docteurs commenceront leur tournée, et tu dois assembler toute la populace possible pour crier sans interruption : *Crucifie-le !* A tout instant, à toute occasion, tu dois entretenir ce cri, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un cœur dans tout Jérusalem qui ne reconnaisse dans la voix du peuple la voix de Dieu.

--- Mais où est la voix de Dieu dans une affaire de pure violence et d'assassinat ? demanda Caïaphas.

--- Assez de sentimentalité ! cria Annas. Il n'y a pas d'autre Dieu que celui que nous avons créé pour le peuple, qui Le reconnaît, et par suite, c'est nous qui L'incarçons. Ne nous catéchisons pas les uns les autres sur des points dont ne se soucient que les détraqués et les bigots. Nous devons tout d'abord murmurer nos désirs dans les oreilles de nos instruments, lesquels les mettent à leur tour dans la bouche du peuple. Nous devons nous y tenir avec la ténacité d'un forgeron dans sa forge et jusqu'à ce que toute langue, dévorée par le feu, crache les flammes dévorantes de la destruction. La peur et la couardise se sont développées au degré d'une vertu dans le vulgaire troupeau, tant chez les illettrés que chez les instruits. Nous n'avons qu'à leur suggérer "Crucifie-le !" et les plus obstinés rentreront dans le rang, crainte d'être brutalisés par leurs congénères. Quel qu'en soit le résultat, nous ne pouvons pas être tenus pour responsables, mais bien le peuple, dont les désirs seront satisfaits et que nous pourrons traiter selon la Loi. De la sorte, nous restons immaculés aux yeux du monde, et nous nous taillons une gloire de héros devant l'Histoire. Et maintenant, Caïaphas, je te souhaite une bonne nuit de veille, tandis que je surveille ce qui se passe à Gethsémané.

Caïaphas réunit ses conseillers et leur distribua leurs rôles, comme il en avait reçu l'ordre. Puis il se retira dans ses appartements, la mort dans l'âme, pour attendre la fin d'un événement qu'il redoutait autant que celui qui allait être la victime d'un meurtre judiciaire.

VI

" IL VIT "

Episode de la vie du Christ, tiré des archives de l'Ordre des "Hommes en vêtement blancs".

Les feux de camp autour du lac de Gennesaret. --- Dialogue entre Yeouannas et Yessou. --- Message d'avertissement de Cornélius Cyrénus. --- Iscariot marchand avec Caïaphas. --- "Ecce Homo !" l'appel de Pilate. --- La ruée vers Golgotha. --- "Il vit !" premières paroles d'Iphi. --- Pénitence d'Iscariot. --- Le jardin d'Arimatee.

Les oiseaux chantaient leurs derniers lais en actions de grâces pour une journée bien remplie, tandis que le soleil glissait rapidement hors de vue et que la main d'ombre du crépuscule apportait quelques retouches finales dans les teintes évanescences du ciel. Comme par magie la terre se trouva enveloppée dans le sombre manteau de la nuit, sauf que de-ci de-là un nuage mutin se révoltait contre l'ordre d'uniformité et de symétrie. De temps à autre, une étoile se montrait et disparaissait, et immédiatement une autre apparaissait, comme si elles jouaient à cache-cache ou comme si, dans leur curiosité, elles lorgnaient par la porte entrebâillée de l'antichambre du paradis, pour apprendre les pronostics météorologiques du lendemain.

Sur une hauteur appuyée aux pentes abruptes des montagnes qui entourent le lac de Gennesaret et la ville florissante de Tibérias, campait un groupe de disciples voyageant sous la conduite de leur illustre Maître. Ils étaient venus de Capernaum. Pourquoi, personne ne le savait, car leur chef n'avait que fort peu parlé de ses faits et gestes et depuis quelques temps se bornait à tenir des conférences secrètes en des lieux reculés. A Bethsaïda et à Chorazin, ils venaient d'être accueillis plutôt froidement; leurs anciens adeptes y étaient tombés sous l'influence sournoise de ceux qui, intellectuellement, étaient leurs égaux, mais qui leur semblaient supérieurs, s'étant fait investir d'autorité par les Grands prêtres auxquels ils étaient asservis.

Le temps des fêtes semblait passé, car depuis plusieurs jours il n'y avait eu aucune agape et l'on avait refusé les invitations, peut-être à cause de certaines règles qu'observaient les Esséniens en cette saison, et aussi parce qu'un grand nombre des fidèles les plus fortunés étaient déjà partis pour le "Pays Lointain" --- la Cité de la Paix --- Jérusalem.

Plusieurs feux de camp flambaient doucement, montrant la caravane divisée en groupes, peut-être étrangers les uns aux autres, ou peut-être se rattachant à diverses croyances, ce qui excluait un libre et chaleureux échange de leurs vibrations élémentaires.

Bien que la nuit fût exceptionnellement noire pour la saison, rien n'annonçait l'approche d'un orage, on n'avait à redouter aucune catastrophe. Toute la nature était paisible et sereine. Le lac même semblait un manteau drapant une forme angélique dont le visage rayonnait d'un sourire joyeux et tranquille.

*
* *

Sur une éminence un peu plus élevée et masquée par un rocher à la vue des voyageurs d'en bas, brûlait un feu solitaire, non loin d'un groupe d'autres feux. A la lueur de sa braise mourante, deux hommes conversaient à voix basse au sujet d'événements tragiques.

"Ne va pas à Jérusalem, je t'en supplie, noble Rabbouni et Maître", dit une voix d'un timbre quelque peu féminin, mais trahissant le cœur tendre et chaud d'un jeune homme qui semblait craindre pour la sécurité de celui auquel il s'adressait.

Un visage se pencha vers celui qui venait de parler et, comme ses lèvres touchaient le front de ce dernier, la lune apparut comme pour dire "pris sur le fait !" et sa lumière révéla le doux visage d'Yeouannas, couché sur la poitrine du Maître Yéhoshua, qui répondit avec douceur :

--- Yeouannas, la fin de mes épreuves n'est que le commencement de luttes interminables.
--- Alors, pourquoi veux-tu aller à Jérusalem ? Pourquoi aller te jeter dans le filet tendu pour toi, quand tu en connais d'avance l'horreur ? Pour ton propre salut et pour le salut de tes amis et de ton peuple, reste en Galilée. L'Empereur est adonné aux plaisirs et Marco se laisse facilement influencer par Yudi Chléa, qui manœuvre contre toi à la cour de Rome, depuis que tu lui as refusé sa main, ce qui fit échouer tous les projets de son père Caiaphas, qui voulait te mettre sur le trône de Juda. Qui le sait, à part toi, si à cette heure elle n'est parvenue à conspirer contre toi, pour ta ruine ?

--- Yeouannas, murmura le Maître, la paix soit avec toi et avec tes ancêtres. Ne sais-tu pas que notre sort est entre les mains d'une Puissance supérieure et que parfois nous devons nous soumettre à la Destinée, pour notre propre bien ? J'ai appris qu'Yudi Chléa avait réussi, mais qu'Iphi est restée sur ses gardes pour intervenir au moment opportun. Je ne peux pas revenir en arrière et risquer la vie de milliers de nos gens et amis en les livrant à la terreur des conspirateurs et au mauvais vouloir de Rome. Si je m'éloignais seulement pendant une saison, le sang innocent ruissellerait de Césarée à Shéba. Je dois prendre courage et affronter l'inévitable pour racheter ceux dont la vie est en danger. Sois en paix, Yeouannas, aucun mal ne t'atteindra. Notre Père qui est aux cieux enverra ses anges pour veiller sur toi.

--- O toi, le plus divin d'entre les mortels. Toi qui es la lumière des cieux, toi qui es l'Oint de Dieu ! C'est toi qui es le Roi d'Israël, bien que non couronné et méconnu par l'ennemi, qui est frappé d'aveuglement pour ne pas voir le rayonnement de ta divinité. Pardonne-moi si je tremble pour toi et pour ta sécurité. Non que je doute ni chancelle, mais oh ! Si seulement cette incertitude pouvait finir; si seulement, malgré ma faiblesse, je pouvais donner ma vie pour conserver la tienne parmi ceux qui ont besoin de toi, je serais satisfait, Seigneur, je t'en supplie, cette coupe d'amertume ne peut-elle s'éloigner et ton honneur être sauvé ?

--- Yeouannas, la paix soit avec toi ? Notre père révélera ces choses en leur temps. Et maintenant, donne les ordres à Yakobis pour qu'il en informe Pétros : avant le lever du soleil, nous devons être en route pour Jérusalem : ainsi parla le Seigneur.

*
* *

Peu d'heures après, tout un groupe d'hommes, dont les vêtements variés désignaient les diverses professions ou métiers, descendait le chemin poussiéreux conduisant au "Pays Lointain". A quelques jours de marche de là, ils s'arrêtèrent à Béthel, où ils plantèrent leurs tentes en attendant de nouveaux ordres. Les disciples étaient en grande discussion sur le but de ce voyage inattendu et ne semblaient guère édifiés des allures étrangement suspectes de leur Maître.

Seul Iscariot rayonnait de joie et annonçait confidentiellement à Simon et André : "Je vous le dis, notre Maître nous réserve de grandes surprises. Il va prendre Jérusalem d'assaut le jour de la grande Fête et tous le monde se jettera à ses pieds pour l'adorer".

--- Ah, Iscariot ! répliquait Simon, quel fanatique rêveur tu es ! Tes discours relâchés et tes soupçons finiront par nous causer bien du tort, et à toi aussi. Tu as bourré les oreilles des Phariséens avec d'impossibles histoires de miracles, éclipsant les fables des vulgaires Lévites, qui sont l'incarnation de l'ignorance et de la superstition, et c'est un miracle que l'autorité ne t'ait pas encore enfermé entre quatre murs ! N'étaient le tact et la finesse du Maître pour éviter les attaques de nos ennemis, provoquées par tes récits fantastiques, nos vies seraient mises en danger à tout instant.

--- Simon, tu es pareil à tous les autres disciples du Maître, timide et craintif; tu es un bébé qui se cramponne aux jupes de sa mère. Si vous aviez eu le courage de réaliser les ordres du Maître, nous serions aujourd'hui au Palais, attendant notre Roi, et conduirions Caïaphas et consorts enchaînés à César pour rendre compte de leurs actes sanglants. Vous n'êtes qu'un tas d'asticots, inutilisables même pour l'hameçon, car les poissons vomiraient s'ils goûtaient à vos pourritures !

*

* *

A ce même moment, tout le camp fut mis en émoi : "Un courrier !" se répétait-on de bouche en bouche. Qu'était-ce ? Après les salutations d'usage et le mot de passe donné, le Maître apparut sortant du secret abri d'une tente à l'écart. Tous les disciples s'inclinèrent respectueusement et les femmes tombèrent à genoux. D'un pur-sang recouvert d'une selle somptueusement ornée, un superbe chevalier romain mit pied à terre, car ce courrier portait l'uniforme d'un dignitaire.

Après s'être incliné et avoir salué le Maître selon la formule usuelle : "Paix, paix, paix", il poursuivit :

"Salut à toi, grand Maître de ton peuple, salut ! Mon Maître et Seigneur t'envoie ici un courrier qui t'expliquera ma présence. Puissent les dieux de Rome continuer à sourire à ton divin visage!"

Après avoir remis au Maître le message scellé, l'étranger s'inclina, remonta promptement en selle et repartit au galop plus vite qu'il n'était venu.

"Vois !" dit Iscariot à André, qui était encore sur les lieux à discuter avec Simon et avait assisté à toute cette scène. "N'as-tu pas vu cet étrange messenger ? Ne l'as-tu pas vu apparaître comme s'il sortait des nuées, et disparaître aussi mystérieusement ? C'est un ange du ciel qui remplit les ordres d'Yéhovah. Je vois tout cela; je vois notre Maître entrer à Jérusalem comme le Roi de Gloire, même avant l'ouverture des Fêtes. Incrédule, créature de peu de foi ! ne vois-tu pas comme le Maître murmure à l'oreille d'Yeouannas et lui passe le message pour qu'il le Lui lise ? Le monde est prêt à s'agenouiller devant Celui qui est le Roi --- le Roi !"

Déjà les disciples n'écoutaient plus Iscariot et se détournaient pour rejoindre le groupe avec lequel ils avaient voyagé et campé.

*

* *

Yeouannas prit le merveilleux manuscrit, scellé en divers endroits à des signes et symboles les plus étranges, et lut :

A Yéhoshua, le Nazaréen, de la Cité de Nazareth; Conseiller au Sanhédrin et Prince de Paix et de Gloire; Défenseur de la Foi en Yéhovah et Ami des Dieux de Rome; Paix et Salut et Hommage à Toi --- notre Souverain Maître et Seigneur.

Ton humble serviteur, envers qui Tu as été si aimable que même toutes les richesses de la terre, offertes comme récompense, seraient une insulte à Ton égard, arrivera prochainement à Jérusalem. Nous avons appris que, pour plaire à Tes ennemis, Marco a signé un mandat d'arrêt

contre Toi, mandat pour lequel des sommes fabuleuses ont été versées dans ses coffres. Iphi a été trouver l'Empereur. Pour l'amour des dieux de Rome et pour Ton propre salut, ne va pas à Jérusalem. Je me hâterai, afin d'y arriver à temps pour Te donner contre Tes ennemis la protection d'une main romaine. En vérité, Ton Dieu est avec Toi et les dieux de Rome T'entourent, afin que nul mal ne T'advienne. Pilate fera son possible pour enrayer l'avance de l'engeance infernale, mais ils ont le crime dans l'âme et chercheront à Te détruire, en faisant retomber la faute sur Iscariot ou quelque autre de Tes disciples connu comme fanatique.

Bien que Tu saches toutes choses, Toi qui scrutes le fond du cœur des hommes, Ton humble serviteur juge pourtant de son devoir de Te dire qu'il reste en garde. Dans quelques jours, Ton serviteur aura la joie de contempler Ton divin visage, si tout va bien. Puissent les dieux et Ton Dieu nous accorder cette faveur !

Avec salutations et la plus humble soumission, Ton dévoué serviteur.

(sceau) CORNÉLIUS CYRÉNIUS.

Ce soir-là le Maître adressa à ses disciples des paroles rassurantes et les instruisit sur la conduite à tenir et l'attitude à prendre en cas de danger. Il les supplia d'être prudents dans leurs discours, surtout vis-à-vis des autorités, et de n'opposer aucune résistance, dût même la foule les brutaliser.

"De toute manière, faites luire la bonne conduite aux yeux des hommes, afin qu'ils soient obligés de reconnaître en vous les disciples d'une aristocratie et de vous respecter." Ce fut la dernière admonestation de ce jour.

*
* *

Iscariot eut une conversation avec son Maître, lequel lui enjoignit de se rendre au "Pays Lointain" --- à Jérusalem --- pour étudier la situation et recommander la prudence aux fidèles. "Quoi que tu fasses, fais-le vite, dit le Maître. Ne t'attarde pas en chemin, car tu ne parviendrais pas à remplir ta mission; et n'entre pas en discussion avec les autorités, car nos mouvements doivent rester à couvert."

Iscariot prit le chemin de la ville, plus rapide qu'un étalon arabe. Il était sûr que son heure était venue pour se venger de Caïaphas, qu'il haïssait du fond du cœur, à cause de la taxe exorbitante réclamée sur l'hoirie de son père et dont la majeure partie s'était engouffrée dans les coffres de l'Eglise.

Iscariot avait devisé ses plans.

Après avoir annoncé à tous les fidèles que le Seigneur allait prendre Jérusalem d'assaut avec une armée plus forte que celle de César, il se rendit chez Caïaphas, qui était un de ses parents. Caïaphas pensait qu'Iscariot venait protester contre la manière dont il avait réglé la succession de son père, mais s'apercevant qu'il n'avait pas son visage habituel, il essaya de lui faire comprendre les avantages qu'il aurait eus s'il était resté dans le camp des Pharisiens. Iscariot alors saisit l'occasion et dit hypocritement :

--- Je peux te révéler le lieu où se cache Yéhoshua. On peut le prendre sans difficulté. Mais tu n'en as pas le courage. Qu'importe qu'un homme ait une haute situation ou non ? Prends-le, te dis-je, et traite-le comme un criminel. Si j'étais à la tête du gouvernement, j'agirais selon les lois établies et ne me soucierais pas de l'opinion publique. Le public, ma foi, n'est qu'une bande de singes qui ne demandent qu'à imiter leurs supérieurs.

--- Iscariot, il y a de la méthode dans ta folie, répondit Caïaphas. Mais qui sait si, après tout, ce Maître n'est pas le Messie ? Il y a des moments où je le sens dans mon cœur, mais cela est peut-être dû à des influences héréditaires. Je le crains, parce qu'il nous est supérieur à tous. Il est dangereux pour nous, et cela d'autant plus qu'il connaît à fond nos méthodes, et s'il arrivait qu'il

en révélât la moindre chose à César, quarante mille des nôtres sentiraient l'aiguillon de la mort sur la croix. Dans un moment de colère, il pourrait dénoncer nos intrigues, ce qui mettrait fin au royaume d'Israël pour tous les temps à venir.

--- Tôt ou tard, tout cela finira, Caïaphas, répliqua Iscariot froidement. Ni toi ni moi ne pouvons arrêter l'inévitable. Après tout, nous ne sommes que des jouets dans les mains du Tout-Puissant, qui joue avec nous comme avec les pièces d'un échiquier, nous faisant aller à gauche et à droite selon qu'il plaît à Sa fantaisie. Vraiment, ce Rabbouni est un homme grand et sage, mais qu'est-ce que cela fait ? Sa sagesse est trop grande pour cette génération et les hommes sont toujours les mêmes imbéciles. Tout ce qu'ils demandent, ce sont des miracles. Ils ne se soucient ni de la raison ni du sens commun. Lui-même, il en devient malade. C'est maintenant que le moment le plus favorable est venu d'agir et de nous libérer des attaques continues de Rome.

--- Tu as raison, Iscariot, dit Caïaphas. Après tout, les parents doivent se soutenir entre eux; et nous sommes parents, toi et moi; mais Yéhoshua aussi. Sais-tu que je n'ai pas dormi depuis neuf ans ? Je suis troublé et j'ai des cauchemars terribles. La nuit, il me semble que quelqu'un me serre la gorge pour m'étrangler. Et je vois que tous les prêtres sont troublés de même. Hérode devient fou et tous les membres du saint synode sont dérangés. Je paierais une rançon royale pour faire cesser cette angoisse. Grands dieux ! je perdrai la raison si le vent ne tourne pas !

--- Calme toi, Caïaphas, dit Iscariot, et ne fais pas le bébé ! Dis au conseil que je livrerai Yéhoshua entre vos mains pour la somme de quarante livres d'argent. Ce sera le couronnement de ta carrière, ils verront que tu as bien travaillé. Je le fais pour t'aider, et non pas pour l'argent, bien que l'argent puisse être utile. Souviens-toi que je te soutiendrai jusqu'à la fin.

--- Et Yéhoshua ? demanda Caïaphas.

--- Ne te soucie pas de lui, il aura soin de lui-même. Il est sage et peut déjouer un millier des nôtres. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il advienne, tu te seras montré digne de ta position. Le Maître entre à Jérusalem comme Roi, donc tu n'as rien à faire avec lui, puisqu'il tombe sous la juridiction de la loi romaine. Si nous échouons, d'autres moyens se suggéreront à bon escient; au besoin --- la fureur populaire.

--- Iscariot, tu es un messenger de Dieu; tu es un ange; tu nous as sauvés et tu sauves l'humanité entière. Ta sagesse surpasse toute intelligence. Tes études avec le Rabbouni ont aiguisé tes talents. Par les prophètes, tu auras l'argent; non quarante, mais trente livres.

*

* *

Iscariot était sûr du succès et lorsqu'au dimanche des Rameaux, Yéhoshua entra à Jérusalem sur son âne, la victoire semblait du côté des Covenants.

Une fois les Pharisiens satisfaits quant à l'immunité d'Yéhoshua, Iscariot jugea nécessaire de convaincre les soldats romains de la supériorité de son Maître. Ceci fait, l'œuvre était terminée, car aucune armée romaine n'interviendrait plus; son Maître règnerait alors comme le Seigneur suprême.

*

* *

Le Maître entra à Jérusalem, comme Iscariot l'avait annoncé et le succès de cette entrée dépassa toute attente. L'admiration s'exprimait de toutes parts. Caïaphas se crut trahi, jusqu'à ce qu'Iscariot lui promît de lui révéler la cachette d'Yéhoshua.

Ce qui s'en suivit fut une amère désillusion pour Iscariot, car le résultat dépassa de loin ses spéculations. Caïaphas même fut dégoûté de la tournure que prirent les choses, car, au fond, il aimait Yéhoshua et ne le haïssait que par crainte d'être éclipsé par lui. C'était maintenant trop tard pour détourner le cours des événements, trop tard pour revenir sur ses pas. Yéhoshua était perdu, perdu sans espoir.

*
* *

--- Paix, paix, paix ! clama Pilate à la foule furieuse qui envahissait la cour du Prétoire. Je ne trouve pas de faute en lui; il est innocent des charges déposées contre lui. Ecce Homo !
--- Tu n'es pas l'ami de César; tu trahis Rome; crucifie-le, crucifie-le ! hurlait la foule en rage.

Mû, soit par son meilleur moi, soit par le scrupule et la crainte, Caïaphas, s'approchant secrètement de Pilate, lui dit : "Pour l'amour de nos ancêtres, évite cet infâme crime de la fureur populaire. Je n'ai pas le pouvoir d'apaiser l'infamale engeance. A moins que la chevalerie et le droit romains ne viennent à notre rescousse, nous serons rendus responsables de ce meurtre judiciaire et cela nous hantera jusqu'à la fin de nos jours."

Mais il était désormais impossible d'apaiser la foule démente. L'on épuisa toute la casuistique de la Loi, l'on chercha tous les subterfuges possibles, mais il n'y avait plus moyen de se dérober aux exigences de la foule, dont la violence menaçait de dégénérer en révolution.

*
* *

D'heure en heure, la rage du peuple croissait et montait au point de ne plus pouvoir être endiguée. On eût dit que toutes les Furies de l'enfer se fussent rassemblées sur terre pour réclamer leur victime. Il se produisit divers attentats à la vie de Pilate, d'Hérode et de Caïaphas, et l'excitation montait encore et débordait l'autorité tant des Romains que des Pharisiens.

Epuisé, anéanti, Pilate sortit au-devant du peuple et, se lavant les mains dans le bassin de l'innocence, il dit :

"Je resterai indemne de toute accusation quant au résultat de ce jugement. Prenez-le et faites de lui ce que vous désirez. Je persiste à le déclarer innocent. Je ne trouve aucune faute en cet homme."

Comme une meute de loups affamés fonçant sur leur proie, la foule s'empara d'Yéhoshua et l'entraîna en le bousculant vers Golgotha. Les autorités restèrent impuissantes. La tragédie consommée, les autorités, romaines et ecclésiastiques, se concertaient sur les dispositions à prendre, lorsque Cornélius, frère de l'Empereur, arriva portant un ordre de relaxer Yéhoshua. Aussitôt, on mit tout en œuvre pour mettre un terme à l'horrible forfait.

*
* *

Pilate, encouragé par l'autorité du bref impérial, ordonna que le corps d'Yéhoshua, s'il était déjà cloué sur la croix, fût descendu sans retard.

Cornélius, accompagné, entre autres, d'Yousef d'Arimatee, de Nicodème et de Mathaëli, se rendit en hâte sur les lieux du crime, amena le corps et le fit mettre en lieu sûr. Tout s'effectua si rapidement que nul ne songea à aucune supercherie.

Iphi, qui était revenue de Rome avec Cornélius, s'établit aussitôt dans la demeure d'Yousef d'Arimatee pour y prendre un tendre soin de Celui qui était l'âme de sa vie. Elle, qui avait été guérie par le Maître de la plus terrible des maladies --- la lèpre --- restait au chevet de son Sauveur pour le veiller.

"I VIT !" Telles furent les premières paroles que prononça Iphi depuis son retour au pays natal :
"I VIT !"

A cette nouvelle, le sépulcre où gisait le Sauveur se transfigura en un palais de joie et l'on s'apprêta immédiatement à transporter le Vivant dans la demeure d'Yousef d'Arimatee.

*
* *

Iscariot, voyant ses projets avorter, fut pris de folie furieuse. Il aurait massacré toutes les autorités de l'Eglise, s'il les avait eues sous la main. Briser les vases précieux et les autels dans le

Temple, en déchirer le voile du haut en bas, s'attaquer à Caïaphas, ce furent les actes d'un esprit dément.

"Il vit !" Telles furent les paroles d'Iscaïot, pénétrant peu après minuit dans le jardin d'Arimathée.

Ce qu'il vit de ses yeux de chair le fit tressaillir, bien que ses esprits fussent brouillés, brouillés comme la nuit qu'enveloppe l'illusion magique des ténèbres. Était-ce réel, ou bien seulement la fantaisie de son cerveau fiévreux ? Sur l'étroit chemin, bordé de bosquets de roses de Sharon, il vit une procession d'hommes, drapés dans des vêtements d'argent, s'avancer dans l'obscurité, tels des fantômes, du versant rocheux de la colline. Comme il se rapprochait de la procession, ses yeux devinrent plus hagards encore. Juste à cet instant, un éclair troua la nuit, un éclair effrayant, comme ils ne sont pas rares à cette saison, révélant la personne du Maître qui se soutenait aux épaules d'Yeouannas et d'Iphi. Il ne put reconnaître les autres personnes du groupe.

*

* *

"Il vit ! Mon Seigneur et mon Dieu !" s'écria Iscaïot en se prosternant devant celui qu'il adorait d'amour.

D'une voix affaiblie, mais distincte, Yéhoshua --- car c'était lui --- dit : "Iscaïot, Iscaïot, tu es pardonné. Mon amour pour toi et pour les miens est plus grand que jamais. Paix, paix, paix soit avec toi !

--- O Seigneur, Tu connais le très-fond de mon cœur; Tu sais que mes intentions étaient bonnes, mais jamais je ne pourrai réparer les souffrances de Ton cœur saignant. Tu as pardonné, en puisant à la source de miséricorde pour Ton peuple, mais mes fautes surpassent tout ce que toutes les bonnes actions d'une vie entière pourraient compenser. Souviens-Toi de moi dans Ton règne.

--- Iscaïot, murmura le Maître, les fautes que tu portes ne sont pas tiennes, elles sont le fardeau de toutes les générations, et tout homme doit en supporter un poids égal, qu'il soit roi, prêtre ou pauvre. Ton désir de rendre à l'humanité son héritage t'a poussé à l'excès de zèle et tu t'es chargé du poids de tous les péchés de ceux qui secouent les responsabilités, mais seront contraints de les endosser en temps et lieu. Tu as porté le fardeau, de même que moi, j'ai essayé de l'alléger. Mais quel que doive être le sort de tous, cela ne concerne aucun individu en particulier. Que tu t'effondres sous ta charge, le fardeau n'en demeure pas moins. Quel que soit ton sort, quoi qu'il advienne, cela dépeindra le futur état de tous ceux qui te condamnent et tes épreuves et l'opprobre de leur jugement leur reviendront au centuple et ils tomberont dans le puits qu'ils t'auront préparé, tandis que toi, tu es maintenant libre.

--- Mon Maître et mon Seigneur, gémit Iscaïot, Tu es le Sauveur de toute l'humanité, et quiconque reçoit une étincelle de Ton divin amour vivra sûrement à jamais. Quoique je traverse la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, maintenant que Ta grandeur d'âme m'a consolé. Et, bien que je ne sois que pour un instant conscient de la Lumière de l'Inspiration, je comprends le but de la vie et la gloire du jour de mon salut. Je réalise le chemin de la rédemption. J'ai ardemment désiré Te servir, ô Maître. Je vois maintenant que ce n'est pas pour quelqu'un, ni pour Toi, ni pour le monde, que nous devrions nous donner, mais que c'est pour accomplir les desseins infinis que nous devons utiliser nos talents, arracher la terre des mains de Satan et la rendre à notre Dieu dans son état de pureté et de perfection, afin que ceux dont le sang est pur et le cœur honnête puissent recevoir la part qui leur revient par droit d'égalité. Je comprends le Sermon sur la Montagne et j'espère seulement que les générations futures sauront s'en faire du bien, sinon la terreur des abîmes s'appesantira sur elles au jour de leur damnation."

A cet instant même, son esprit, parfaitement lucide durant quelques moments, se remit à divaguer, et, pareil à un tigre affamé bondissant sur sa victime, Iscaïot sauta dans une grotte dont l'ouverture était recouverte par une épaisse verdure, et parcourut toute la longueur du

couloir en criant d'une voix à ébranler les rochers : "Il vit!"

Iscariot ne savait pas où il courait. L'obscurité, dans ce labyrinthe semblait correspondre à sa démence. Et c'est avec une force herculéenne qu'il lança ses puissantes épaules contre l'extrémité du couloir, un sépulcre fermé d'une porte de pierre qui céda sous sa poussée surhumaine et tomba hors de ses gonds avec un bruit épouvantable. L'arrivée d'air frais sembla rendre un peu de clarté à l'esprit du fou.

"Il vit !" L'appel sortit du sépulcre. Les soldats de garde, réveillés brusquement de leur somnolence, s'enfuirent au plus vite, poursuivis par Iscariot qui redoublait de vitesse en ne cessant de crier : "Il vit ! Il vit !"

Les soldats haletèrent : "Il vit ! --- Il vit !" L'écho se répercutait par monts et par vaux, par les gorges et les plaines. "Il vit !" On se le passait de bouche en bouche. Les veilleurs de la porte de la ville, qui s'enquéraient de la cause du tapage, furent eux-mêmes frappés de terreur à la vue des soldats romains qui s'écrasaient dans le "Trou de l'Aiguille" en hurlant : "Il vit !"

"Il vit !" lancèrent les veilleurs dans les rues de la cité endormie, et avant que l'aube annonçât l'approche du jour, les places regorgeaient de curieux, sortis pour s'informer de la provenance de cette étrange nouvelle. Et les versions de la nouvelle étaient aussi nombreuses et contradictoires qu'il y avait d'habitants dans la ville. Tout ce que l'on savait, c'était : "Il vit !"

Les prêtres restèrent hors de vue et se lançaient les uns aux autres des regards en dessous et chargés de soupçons, en murmurant : "IL vit !"

Dans un corps à corps avec Iscariot le fou, Caïphas tomba du balcon de son palais dans la cour inférieure, se fracturant l'épine dorsale, en suite de quoi, atteint de fièvre, il gisait dans ses appartements secrets sous la surveillance de ses serviteurs; tandis que son beau-père écumait de colère à cause de la tournure que prenaient les choses.

Hérode fit fermer son palais et s'enfuit, comme pourchassé par des furies, dans la demeure de Pilate; la raison chancelante, il implorait le procureur de le délivrer des spectres qu'il prétendait voir depuis que sa fille Salomé s'était poignardée et qu'Hérodiade avait perdu l'esprit. "Il vit !" murmurait-il aux oreilles de Pilate, qui lui-même n'était pas d'humeur à se sentir heureux.

"Il vit !" répondit le procureur romain, qui ordonna de placer des gardes autour du jardin d'Arimathée, afin qu'aucun intrus ne pût pénétrer sur le terrain rendu sacré par édit impérial, et sur le portail du jardin, il fit placer cette inscription, en hébreu, en grec et en latin : "Il vit !"

VII

AU TEMPS DE CAÏPHAS

Fragment légendaire connu chez les Covenants et les Coptes, datant du premier siècle.

Traduit et abrégé par Otoman Zar-Adusht Ha'nish.

Tous droits réservés à la Gloire de Mazda et de ses Victorieux Associés.

Le grand mystère. --- Le messager d'Yousef d'Arimathée. --- Le suaire marqué aux insignes de famille. ---
Rencontre de la Mère et du Fils. --- Le rapport de Mathaëli. --- Le divin testament.

Du haut d'une petite éminence couverte de verdure et de grandes haies, l'humble palais d'Yousef d'Arimathée dominait la grande route conduisant à la Cité de Paix --- Jérusalem. Le bois d'oliviers, laissant apercevoir les chaînes de montagnes à l'arrière-plan, et les vignobles descendant jusqu'à la route, dissipaient tout soupçon qu'aucune demeure pût se cacher dans cet amas de verdure. Bien que jamais les commerçants qui se rendaient à la capitale, ou qui en

revenaient, n'eussent songé aux richesses et aux splendeurs près desquelles ils passaient, les habitants de ces lieux avaient mainte occasion de les observer. A part le chant des oiseaux, tout était silencieux et suggérait l'idée d'un cimetière à l'aube d'un dimanche. Et c'était dimanche; du moins, c'était le premier jour de la semaine --- un jour impatientement attendu par les milliers et milliers de pèlerins et visiteurs, à en juger par l'immensité des préparatifs.

Quoique l'on se pressât en foule sur les marchés, dans les cours et les lieux d'assemblée, on ne remarquait plus l'intérêt habituel pour les dévotions ni pour les plaisirs, et il semblait qu'une vague de crainte et de terreur s'emparât de l'esprit de nombreuses personnes qui colportaient des nouvelles propres à remplir de confusion les mieux comme les moins informés.

Les récits étaient aussi confus et contradictoires que les opinions présentées pour éclaircir le mystère qui venait d'exploser à la face des hommes, un phénomène aussi intempestif que les incartades de la nature ces derniers jours, puisque ces journées, qui se passaient habituellement avec le plus beau soleil, avaient été troublées par du tonnerre, des pluies diluviennes et une tempête qui avait saccagé les camps les moins solidement bâtis et anéanti plus d'une tente construite en vue d'extorquer aux moins avertis leurs précieuses économies.

La nouvelle "Il vit !" --- Lui qui avait été crucifié, victime de la violence populaire et d'un crime judiciaire, ourdi par les cyniques intrigues de ceux qui détiennent une autorité mal acquise --- cette nouvelle semblait préoccuper tous les esprits, partisans comme adversaires. Et comme les heures du jour montaient des heures sombres de l'aube mystique, la nouvelle s'enracina dans les cœurs et dans les esprits. Les prêtres même, qui se tenaient sur le seuil du Temple et gardaient le grand portail, opinèrent de la tête, confirmant ainsi la croyance à la résurrection du corps, mais lorsqu'ils ouïrent que Yudas avait démoli le sanctuaire, déchiré en deux le voile du Tout-Puissant Y-A-V et blessé Caïaphas, les pauvres serviteurs de la clique ecclésiastique s'éparpillèrent en toutes directions, comme les éclats du Moloch d'airain que l'intrépide Daniel fit sauter au moyen d'une bombe explosive.

*
* *

Comme Mathaëli, le messager d'Yousef d'Arimathée, traversait à la hâte les couloirs du Temple, après une visite au palais de Caïaphas, les prêtres officiants, qui ne pensaient qu'à Yudas, furent pris de terreur et, abandonnant leurs devoirs, s'enfuirent à la recherche d'un lieu sûr en se criant les uns aux autres : "Fuyez devant la colère d'Yudas !"

"Abba ! aie pitié des pauvres humaine, aveugles et déroutés !" murmura Mathaëli en redoublant de vitesse, et lorsqu'il franchit la porte, il vit avec stupeur les soldats du Seigneur fuir à son approche.

Cette expérience se renouvelant en tous lieux, Mathaëli laissa bientôt la ville derrière lui et poursuivit son trajet sur la grand-route, où à de longs intervalles il rencontrait un retardataire qui avait mal calculé son voyage pour arriver à temps pour l'ouverture des fêtes, ou l'un des siens avec qui il échangeait rapidement quelques paroles, et saluait toujours les uns et les autres avec la formule d'usage : "La paix soit avec toi".

*
* *

Arrivé près du caveau d'Yousef, le messager s'arrêta, car il lui semblait avoir vu des étrangers rôder aux abords. Marchant sans bruit dans la direction du sépulcre, il reconnut souvent en ces hommes des disciples du Maître et, s'approchant d'eux, il leur déclara avec la joie au cœur : "Il n'est pas mort : il vit !"

Un message aussi étrange remplit de crainte les disciples qui ne s'attardèrent pas à demander des explications, mais s'enfuirent plus vite qu'ils ne l'eussent désiré.

Les femmes, dont quelques-unes sortaient justement du tombeau, restèrent comme fichées en terre, les yeux fixés sur l'étranger, dont le message venait de plus que les surprendre.

--- Peut-il être vrai que le Maître Rabbouni soit vivant ? demanda une voix des plus mélodieuses et douces avec ce trémolo affectueux particulier aux femmes aristocratiques du midi.

--- Il vit ! Oui, il vit, comme il te l'a dit, Magdaléna, et il te précédera en Galilée pour s'y révéler. Va, et dis-le à Ses disciples.

Comme Mathaëli, sa mission terminée, allait rentrer au palais, il vit le jeune Rabbouni --- suivi à petite distance de deux hommes vêtus de robes blanches --- déambuler sur le chemin conduisant au sépulcre, pour voir le lieu où ses amis l'avaient couché après la crucifixion, qui s'étaient montrés, en vérité, amis dans le besoin.

Magdaléna était encore devant le sépulcre, méditant sur les paroles qu'avait prononcées l'étrange et mystérieux messager.

Mère Myriam était retournée plusieurs fois au sépulcre dans l'intention de résoudre le mystère et pour examiner avec soin les draps qu'elle avait fournis pour envelopper Son corps au jour mémorable, mais le suaire marqué aux insignes de famille n'était plus là.

"Il vit !" murmura-t-elle dans un soupir à Magdaléna. IL vit ! mais où peuvent-ils l'avoir couché?

Levant les yeux vers le chemin, elle vit une grande figure d'homme somptueusement vêtu, un saint homme, peut-être le propriétaire de l'enclos dont elle avait si souvent entendu parler Rabbouni, et qu'elle n'avait vu qu'une fois. C'était lui qui avait assisté le Maître et avait offert son sépulcre pour l'y déposer. Humblement, elle s'avança vers le grand homme en robe blanche et, tendant ses mains vers lui et les larmes aux yeux, elle lui demanda :

"Seigneur, où l'as-tu couché, Celui qui vit de nouveau ?"

Dans son profond respect des saints hommes et des saintes femmes en autorité, elle se prosternait devant lui, baisant le bas de ses vêtements et embrassant ses pieds, lorsqu'une voix bien connue, quoique faible et triste, murmura : "Mère !"

Comme Miryam, surprise, cherchait son regard, il étendit les deux bras pour protester contre cette attitude d'humiliation, disant :

--- Mère --- pas encore, pas maintenant; pas ici; ne me touche pas; non, ne me touche pas dans cette attitude d'humiliation; je ne suis pas encore ce que je dois être... Quand je me serai élevé au degré de mon Père; quand je serai un avec Lui en toutes choses, tu comprendras... Non, je ne me suis pas encore assez élevé; je n'ai pas encore atteint le but; ne me touche pas...

--- Comme Dieu le veut, Rabbouni; je conserverai ces paroles en mon cœur.

Et Miryam se relevant, Mère et Fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

*

* *

Le soleil avançait rapidement derrière les lourds nuages et par instants seulement, jetait un coup d'œil entre les rideaux célestes sur les paysages de la terre. Le vent, tour à tour, élevait et calmait son souffle éthéré, en accordant son instrument aux mille cordes, depuis le brin d'herbe jusqu'aux frondaisons des grands arbres. La fraîche brise, qui montait de la mer, communiquait sa vigueur à l'homme à travers la végétation et, bien qu'enveloppée de nuages, la Nature semblait respirer une atmosphère d'inspiration et d'espérance.

Le jeune Rabbouni aspira le respir de la Nature avec gratitude en son cœur. Chaque nouvelle aspiration rendait à son pâle visage les couleurs de la vie et de sa poitrine, que soulevait le battement de plus en plus fort du cœur, de nouveaux espoirs prenaient leur essor dans son âme.

En bénissant sa mère et les femmes qui l'avaient accompagnée, il l'exhorta à ne pas révéler le lieu de leur rencontre, mais de rassurer les fidèles en leur disant qu'il n'était pas mort, mais qu'"Il vit".

"J'irai les voir, comme Abba le désire, et plus tard encore, en Galilée." Ce furent ses dernières paroles et il retourna rejoindre les hommes en robes blanches qui attendaient à une petite distance.

Les trois aidèrent le jeune Rabbouni à regarder le palais. Là, dans la rotonde, ils s'assirent sur de confortables divans pour savourer un léger breuvage, et pendant qu'ils prenaient un frugal repas, envisager les voies et moyens à prendre dans les graves circonstances de l'heure.

--- Mathaëli, dit le plus âgé, en qui on pouvait tout de suite reconnaître Yousef d'Arimathée, quelles nouvelles apportes-tu ?

--- La paix soit avec toi, mon seigneur, commença Mathaëli, le seigneur Caïaphas fait dire à mon seigneur : "J'apprécie hautement la confiance qui m'est accordée et je donne ma parole de Grand prêtre de m'en tenir à la convention énoncée, et avec cela, il remet entre tes mains, ô seigneur, les documents demandés."

--- C'est bien, Mathaëli, répondit Yousef, après avoir examiné attentivement le document.

Et le passant au jeune Rabbouni, il ajouta :

--- Mon Seigneur et Maître, qu'il te plaise d'accepter les armes rendues par tes ennemis qui, dans leur ferveur et leur zèle aveugle, ont méconnu tes intentions et sont sortis du chemin de la vérité, enchaînés par l'ignorance de l'autorité et la crainte de la terreur d'une populace excitée. Puisse Abba pardonner et puissions-nous tous oublier les jours de souffrance dans l'espoir que de notre vie, nous n'ayons plus jamais à subir de telles épreuves.

--- Amen; oui, que tout Israël dise Amen ! exhalèrent tous les hommes solennellement, les paumes des mains tournées vers le ciel et le visage dirigé vers Jérusalem.

--- Pontius Pilate est libéré de ses obligations, car il s'est vraiment comporté en héros, dit Nicodème, le conseiller d'Yousef d'Arimathée. Oui, c'est un noble Romain et l'un de ceux dont nous pouvons être fiers à juste titre. Sa méfiance obstinée à l'égard des prêtres, des mercenaires et de la foule tient presque du surnaturel. Notre Maître et Seigneur, il est vrai, l'inspira à lutter jusqu'à la dernière extrémité. Abba soit loué ! Amen.

--- La paix soit avec toi, ajouta Mathaëli. Oui, Caïaphas s'est repenti sur son lit de malade, avec crainte et tremblement, car il n'a réchappé qu'avec peine de la main d'Yudas, qui a semé la terreur chez les autorités sacrées et chez tout le monde à la capitale. J'ai été surpris de trouver le Palais et les parvis du Temple déserts et pas même gardés. Ne pouvant trouver aucun serviteur, je me dirigeai tout droit vers les appartements privés de Caïaphas, et de là, à la chambre secrète où il est couché sur son lit, avec Yudi qui veille à ses côtés. Pour entrer dans la chambre, je dus passer par le "trou d'aiguille" de la porte sacrée, pour rassurer ceux de l'intérieur sur le but pacifique de ma missive et la pureté de mes intentions, avant qu'il me fût permis de délivrer le message de mon seigneur. Après les salutations d'usage, les premières paroles qu'exclama Caïaphas furent celles-ci :

--- Mathaëli, de même que les disciples ont délaissé le Maître, de même mes gens m'ont délaissé, m'abandonnant à mon sort dans ce sépulcre non terrestre, seul avec Yudi pour me garder des suites de l'affaire. Je n'aurais jamais cru qu'Yudas pût exercer une telle influence sur les esprits. Ses faits et gestes au Temple et dans mon palais nous ont à tous rompu les nerfs. Qui sait s'il n'a pas disposé une armée de vengeurs en divers points de la ville pour nous détruire, nous et toute la cité ? J'ai peur d'Yudas et, même s'il était mort j'aurais peur de sa mémoire, car il suffit de sa seule pensée pour posséder nos tabernacles de chair et faire de nous des monstres et

des bêtes de proie. J'ai peur que nos vies ne soient désormais en continuel danger...

--- Mais je le rassurai en lui disant qu'il n'avait rien à craindre; que notre Maître avait pardonné et déclaré à nouveau la Paix; qu'en outre, on avait trouvé Yudas dans la carrière de marbre, privé du respir de la vie de Dieu. A cette ouïe, Caïaphas arracha ses vêtements de son frêle corps et implora la grâce de Dieu, car autant il craignait Yudas, autant il l'aimait, et je l'entendis gémir :

--- Yudas, Yudas, tu m'as amèrement déçu ! Tu m'a détourné de mon Maître et as ôté à Yudi ses chances, et quand je me fonde sur toi et nourris des espoirs pour elle et pour toi, voilà que tu nous trahis, Lui et moi : O Yudas, Yudas, si tu pouvais seulement me retourner la confiance que j'ai mise en toi; si tu pouvais seulement me rendre les années mal vécues avec toi en présence de ton double visage, je pourrais écouter la voix de Dieu et suivre notre Seigneur et Maître...

"Tant que je fus là, Yudi ne cessa de pleurer. Elle envoïe son salut de paix à notre Maître et, le cœur contrit, elle rend grâce au Seigneur pour l'absolution et la rémission des péchés d'Israël. Elle espère entrer au service de notre Maître, s'il n'est pas trop tard pour être encore élue en cette heure de jugement. Et voici le message qu'elle me confia :

--- La paix soit avec mon Seigneur et Maître. Bien que j'aie renoncé au monde et à la chair, avec toutes ses erreurs, je désire être épousée en ton esprit pour travailler à l'avènement du bien, pour suivre comme tu me conduiras. Que j'en sois digne ou que j'en sois indigne, ma vie est à toi; oui, toute à toi, comme la tienne est à Abba qui t'a envoyé pour délivrer Israël, ton peuple. Je n'ai aucun droit à te choisir; mais puis-je espérer être l'une des nombreuses qui seront élues pour accomplir tes ordres, car ton règne n'aura pas de fin. Puisse le voile de l'ignorance être levé, afin qu'on te voie tel que tu es --- Roi, Prophète et Prêtre. La paix soit avec toi !

"Je promis de délivrer le message aussi littéralement que ma mémoire me le permettrait, et Yudi aida son père à sceller le document. J'appris ensuite que le roi Hérode était possédé de mauvais esprits et qu'à ses heures d'hallucinations et de somnambulisme il était venu jusqu'au palais et avait effrayé tous les gardes. On rapporte que sa maîtresse et sa fille sont mortes. Je ne pus apprendre de détails, mais de toutes les nouvelles contradictoires je glanai ceci, qu'on avait trouvé Hérodite morte dans la cour du palais royal et qu'Hérodiade, hors d'elle-même en voyant s'évanouir tous les espoirs fondés sur sa fille unique, s'enfonça une dague dans le cœur et s'affaissa inanimée sur le cadavre de sa fille, au moment où le roi Hérode descendait les marches et pénétrait dans la cour.

"Le roi fut si terrorisé qu'il appela : "Yudas, Yudas ! et avec ces mots, traversant les rues, il mit en fuite tous les passants et sema le désordre parmi les gardes. Il prétendit à Caïaphas qu'il voyait de tous côtés des légions d'Yudas tramant la destruction finale et exhorta Caïaphas et tous les prêtres et juges à s'enfuir dans les montagnes et à se rendre au tombeau d'Arimatee quand sonnera l'heure du salut...

"De ce que j'ai vu de mes propres yeux, de ce que j'ai entendu de mes propres oreilles, je puis dire qu'il n'a jamais régné un pareil chaos dans la cité de paix depuis les jours de la captivité. Oui, et il se passera des siècles avant que l'humanité soit capable de glaner d'un tel événement un seul grain d'or de vérité pour en faire son profit et agir mieux. Puisse Abba être miséricordieux envers nous et nous bénir."

Mathaëli déposa sur un guéridon à côté du Maître la bague de l'autorité qu'il avait reçue de Caïaphas et la dague d'or qu'Yudi lui avait remise, et dit :

"Voici les gages de reddition; ainsi parla le Seigneur et sa fille à Sion."

Le Maître, Yousef d'Arimatee et Nicodème reconnurent les deux objets et les manipulèrent en silence.

"Mathaëli, dit Yousef, tu es un fidèle serviteur. Reçois la bénédiction de notre Seigneur et

Maître, et sors dans le jardin pour y monter la garde."

Après la bénédiction, les trois hommes en robe blanche se retirèrent à l'intérieur du palais, où ils siégèrent à huis clos pendant plusieurs heures, tandis que Mathaëli accomplissait au-dehors les ordres de son maître.

Une fois seuls, les trois envisagèrent les événements à venir et établirent leurs plans.

"Maintenant, interrompit Nicodème, nous avons gagné la partie principale, car nous pouvons désormais nous épargner toute démarche ultérieure contre l'engeance du Temple. Avec ces documents ¹ entre les mains, nous sommes en mesure de réfuter toute insinuation dirigée contre notre Maître et d'éviter à Miryam une injuste humiliation. La bague de l'autorité ², de nouveau en notre possession, arrêtera toute intrigue de la part du Synode, tandis que la dague ³ tiendra en respect la Tribu qui assassina de sang-froid Yousef Pandou, dans l'idée que cela leur servirait à priver notre Maître de son héritage.

--- Ami, murmura Yessou, dorénavant et à jamais, enterrons tout ce que nous avons appris à connaître des intrigues infâmes du monde et arrachons de notre cœur le souvenir des méthodes diplomatiques, afin que nos esprits soient libérés des influences et suggestions de l'ignorance, que nous puissions faire usage de nos talents, tels qu'ils nous ont été confiés par Abba, et poursuivions ainsi le but consenti par nous à l'origine, alors que nous étions encore dans le sein de l'Infini.

--- Amen ! répondit Yousef d'Arimathée.

--- Amen ! répéta Nicodème.

Vers le soir, un être, vêtu de la robe d'un saint, sortit du palais et dirigea lentement ses pas vers Emmaüs, puis vers Béthanie, où son petit troupeau le vit comme

LE SAUVEUR VIVANT !

¹ *Documents*. --- Preuve du mariage légal de Miryam et de sa conception par consentement.

² *Bague de l'Autorité*. --- La bague avec le sceau de Nébuchadnezzar, que les Covenants reconnaissaient comme l'insigne du Souverain Pontife. Cette bague avait été volée à la sainte tribu par la branche du Temple.

³ *Dague*. --- La dague privée de l'ex-grand prêtre Annas, dont se servit Barrabbas pour assassiner en embuscade le père protecteur d'Yessou, Yousef Pandou.

VIII

SUR LA ROUTE D'EMMAÛS

Synopsis d'un fragment conservé par la Communauté Johannite.

Simon et Clopas. --- Un étranger. --- La grande Révélation. --- Le coucher du soleil. --- Suite de la Grande Révélation. --- Reconnaissance et Disparition.

Le luminaire traversait lentement la onzième heure du jour et, à pas redoublés, les deux patriarches cheminaient sur la route pierreuse qui menait à un village distingué où ne demeuraient que des aristocrates.

Le plus grand des deux, quelque peu maigre, trahissait le type classique d'un vieux Mède, mais il était vêtu à la mode usuelle des Scribes. S'appuyant de temps à autre sur un bâton, il redressait sa stature un peu voûtée et, ce faisant, il observait la région du couchant. Un profond soupir s'échappa de sa poitrine et il dit : "Voilà d'étranges événements, voilà d'étranges choses !"

C'était Simon, le riche Farsi, que Pharisiens et Sadducéens considéraient comme un voyant, qui venait de parler. Celui qui marchait à ses côtés était Alphaeus Clopas, père du disciple d'Yessou, Jacques le jeune, un homme renommé pour ses connaissances sur les Grecs et les Anciens classiques, docteur en médecine et membre officiel de la Communauté des Thérapeutes.

--- Oui, répondit Alphaeus; qui aurait jamais rêvé un tel fait ?

--- Ah, mais ce n'est pas encore la fin, dit promptement Rabbi Simon. Non, non ! Un caractère comme celui d'Yessou ne se laisse pas facilement oublier; car il est sûrement le Fils de la Promesse dont parlent les Ecritures. Pourrais-je jamais oublier le reproche qu'il me fit chez moi le jour où eut lieu l'onction des pieds ¹ " Je lui serai toujours reconnaissant des égards qu'il eût pour ma sensibilité. C'est alors que je reconnus sa supériorité et écoutai ma voix intérieure qui me disait : "C'est lui, c'est lui !" A vrai dire, je le savais déjà avant ce jour mémorable, qu'il était l'Oint du Seigneur, mais je n'étais pas sûr qu'il fût le Sauveur, le Libérateur, jusqu'à ce qu'il racontât une parabole. Je sais que c'est lui. Caïaphas et tout le Sanhédrin peuvent le taxer d'imposteur, cela ne modifie pas ma conviction. Ma foi en lui ne peut pas être ébranlée, mais je dois avouer que je ne comprends rien à cette fin tragique.

--- Moi non plus, dit Alphaeus. Et surtout, que va-t-il advenir du mouvement, de sa mission, de son évangile ?

--- Cela aussi trouble mon cœur, ajouta Simon.

A ces mots, un personnage vêtu comme un voyageur, un étranger, rejoignit les deux hommes qui s'étaient arrêtés. Les révérences et salutations de Salaam faites selon l'usage, l'étranger s'assit sur une pierre au bord de la route, car il paraissait assez fatigué.

Tous deux, Simon et Alphaeus, l'examinèrent de leurs regards perçants et bien exercés d'Aryens, et cependant, plus ils regardaient, moins ils voyaient, et il leur semblait avoir comme un voile devant les yeux.

"Quel est le sujet de notre entretien et pourquoi paraissez-vous si graves, si tristes ?" demanda l'étranger en levant vers eux ses yeux d'un bleu acier.

Alphaeus Clopas répondit avec un étonnement manifeste : "es-tu donc le seul étranger à Yéru-Salem qui ignore les choses advenues ici ces derniers jours ?"

Se remettant sur ses pieds pour accompagner les deux hommes et se plaçant entre eux, l'étranger dit : "Salaam, et puis-je vous demander quelles choses sont advenues ?"

Et d'une voix qui trahissait une violente émotion, Alphaeus répondit : "En vérité, je te le dis, il s'agit d'Yessou Nazir, qui fut plus grand que tous les prophètes, puissant par la pensée, puissant par la parole, et puissant par les actions devant Dieu et devant les hommes; Lui qui enseignait dans les synagogues et sur les places publiques, qui guérissait les malades sur les grands chemins et prêchait l'évangile aux opprimés; Lui que les Adialéniens désiraient avoir comme roi et que les Juifs espéraient voir monter sur le trône de David, les principaux sacrificateurs et les magistrats l'ont livré aux autorités, l'ont condamné à mort et l'ont crucifié avec des voleurs et des brigands.

"Mais nous avons espéré et cru que ce serait lui qui rachèterait tous les fidèles d'Israël de l'autorité du paganisme et de la tyrannie de la hiérarchie et qui fonderait la Confédération et la République indépendante; et maintenant nous restons à court de savoir ou d'intelligence.

"De plus, c'est aujourd'hui le troisième jour depuis que ces choses se sont passées. Oui, et quelques femmes qui font partie de notre communauté, ajoutèrent grandement à notre désarroi en nous faisant d'étranges révélations, qu'elles ont reçues au caveau d'Arimatee.

¹ Luc VII, 35-46

"Comme elles s'y rendaient avant le lever du soleil, pour rendre les derniers honneurs à celui qu'elles vénéraient, elles ne le trouvèrent pas dans le caveau. L'endroit était désert, sauf qu'elles eurent la vision d'un messager céleste leur assurant qu'il n'est pas mort, mais vivant. Sur quoi, un certain nombre de membres de notre communauté se rendirent au jardin pour vérifier ces dires et trouvèrent tout comme les femmes l'avaient décrit, mais celui qu'ils cherchaient, ils ne le virent pas, et nous sommes très divisés d'opinions à ce sujet. En cherchant dans les prophètes, nous ne trouvons pas de concordances et nous n'arrivons pas à saisir le dénouement de ces faits, après avoir choyé le glorieux espoir de notre délivrance."

Alors il parla et dit : "Oh, insensés, hommes lents à saisir l'étincelle ignée du cœur, qui prêtez si peu d'attention aux appels de la raison et mettez toute votre foi en tout ce que les prophètes ont dit et en ceux qui ont écrit ¹." Remontez à l'origine de tous les maux de ce monde et ouvrez les yeux, pour voir, et prêtez l'oreille, pour entendre, et sachez pourquoi Christ dut souffrir pour entrer dans Sa Gloire.

"Reprenez Moïse et les prophètes et notez à part toutes les transgressions qui ont frayé la voie au désordre qui règne dans ce monde et auquel nul homme ne peut échapper.

"L'homme est tombé de la grâce en refusant son rang premier. Il a écouté les sophismes du serpent, vêtu d'une trompeuse autorité. Le serpent promit à l'homme de le rendre supérieur à Dieu s'il suivait ses conseils. De génération en génération, l'homme a accumulé ses erreurs et ses péchés, il s'est séparé de la Maison des Elus et a divisé la famille de Dieu en tribus opposées les unes aux autres.

"Dieu ne va pas répondre aux supplications de l'une ni de l'autre tribu, car Dieu est le Dieu de tous. Dieu laisse l'humanité au sort qu'elle s'est créé elle-même. En suivant des voies qui l'éloignent du paradis, l'homme viole l'alliance et crée des lois qui engendrent l'esprit de parti ². De génération en génération, l'homme a allongé la route qui mène à Dieu, jusqu'à ce qu'il l'ait complètement perdu de vue. A l'aide de la mécanique et de la chimie, l'homme s'est créé Shekennah ³ et de la sorte, sa voix intérieure est devenue illusoire.

"De boue et d'immondices, vous vous êtes souillé le caractère les uns par-devant les autres, jusqu'à ce que disparût de vos visages la dernière trace de la ressemblance divine et qu'il ne vous restât plus que la marque de la bête pour témoigner contre vous-mêmes.

"Les yeux de l'homme voient partout les grandes œuvres du Seigneur et les oreilles de l'homme perçoivent partout ses miracles, mais il se détourne de devant sa face pour suivre les voies de l'adversaire. L'homme aime être honoré et adoré par les êtres inférieurs et se divertit dans les péchés en brandissant le sceptre de la mort sur ses propres parents et alliés, qu'il appelle ses sujets.

"Chaque génération montre sa folie dans de nouveaux artifices; oui, ainsi les puissants sont tombés et leurs armes de guerre ont été détruites; et pourtant les yeux des hommes se sont obscurcis pour qu'ils ne voient pas l'abomination. Un seul Dieu ne suffit pas à l'homme, il se fait des idoles de héros, créés par son imagination, en l'honneur desquels il élève des monuments et des statues, et tombe dans la corruption que sème tout dictateur --- car celui qui marche avec Dieu ne garde aucun honneur pour lui-même. A Dieu seul soit la gloire, oui à lui-même, qui est notre Abba, le Père de tous.

¹ Luc XXIV, 25 : "Oh, insensés, hommes au cœur épais de croire tout ce qu'ont dit les prophètes !"

² Malachie II, 8-9 : "Vous en avez fait broncher beaucoup avec vos lois... Vous avez violé l'alliance... Vous êtes partiels dans l'application de la loi."

³ *Shekennah*. --- "Manifestation de la Gloire du Seigneur." Exode XXXIII, 23 : "Tu me verras par derrière, mais ma face ne peut être vue."

"Ceux qui suivent les conseils du serpent, tombent dans le puits des tourments, où ils tournent sur place au lieu de progresser, ce qui alourdit de plus en plus le joug qui les accable.

"Yudas a accumulé sur sa tête les abominations de toutes les tribus dites "Gentils", car il a revendiqué pour lui seul les bénédictions qui sont l'héritage de tous. Par suite de sa fausseté, Yudas et tous ceux qui marchent avec lui dans l'esprit de Mammon doivent endurer tous les tourments qu'ils avaient préparés pour d'autres et connaître des tribulations sans fin, jusqu'à ce que les derniers des Elus de Dieu aient subi la grande épreuve.

"A cause de sa cupidité des biens de Mammon et de l'autorité, du pouvoir, Yudas s'est chargé d'un fardeau irrémédiable ¹. Israël sera rendu responsable du sacrifice sanglant, incitant les nations des Gentils ² à se faire la guerre les uns aux autres, tandis que lui, il accapare le butin et proclame à haute voix aux myopes victimes de l'orgueil national que son peuple a reçu de Dieu le privilège ³ de dépouiller le monde de ses biens. Mais le mensonge et la tyrannie de Jacob seront découverts et les Gentils s'assembleront entre eux et secoueront le joug de leurs nuques [°].

"Les rois et les dictateurs élèvent leurs trônes et brandissent leurs sceptres par le vouloir de ceux qu'ils trompent et soutiennent les mensonges que leur suggère la Bête ¹¹. Dieu ne peut pas effacer la tache dont l'humanité s'est elle-même souillée; il demeure dans sa propre loi.

"Pour autant qu'un peuple jouit de la considération et de la faveur de ses chefs, pour autant les hommes y ont purifié leur cœur; mais lorsqu'y règne la cruauté, c'est parce que les hommes sont cruels dans leur cœur et oublient qu'ils sont frères.

"Le fait de jeter sur un seul homme les péchés de nombreuses générations ne va pas délivrer les générations futures du poids de leurs responsabilités. Dieu compte avec les principes et, en vérité, personne ne peut éviter la fosse dans laquelle il en a fait tomber d'autres, et l'aveuglement, qu'il soit voulu ou imposé, n'est pas une protection contre la chute. Celui qui pêche est marqué, et ses iniquités ne lui seront pas remises.

"Dieu ne fait acception de personne et ne tient pas compte des parentés. Dieu ne voit que le cœur, dans lequel demeure l'Esprit; il exauce la prière du juste et guide dans la voie du salut ceux dont le cœur est humble, et il les conseille en vue de l'éternelle perfection.

"Mais les péchés de l'homme et les péchés des nations se sont élevés plus haut encore que la tour de Babel, et il n'en est pas un seul qui pourra échapper au désastre. Ce n'est pas avant que la mesure des iniquités ne déborde de la Géhenne, que viendra la rédemption, car la jalousie et la colère doivent être trempées comme l'airain et passées au feu comme l'or.

¹ Ezéchiel XIII, 4-22 : "Tels des renards au milieu des ruines, tels sont tes prophètes, ô Israël !... Ils font espérer à d'autres que leur parole s'accomplira... Ils ont séduit le peuple... Vous corrompez mon peuple pour des poignées d'orge et des morceaux de pain, pour tuer des âmes qui ne devraient pas mourir et pour sauver des âmes qui ne devraient pas vivre, en trompant mon peuple qui écoute vos mensonges."

Ezéchiel XXII, 28 : "Les prophètes ont pour le peuple des enduits de plâtre, de vaines visions, des oracles menteurs ; ils disent : ainsi parle le Seigneur, quand le Seigneur n'a point parlé."

² Joël III, 9-16 : "Publiez ces choses parmi les nations : Préparez la guerre, réveillez les héros ! Qu'ils s'approchent, qu'ils montent, tous les hommes de guerre ! De vos bijoux forgez des épées, et de vos serpes des lances !... Saisissez la faucille, car la moisson est mûre ! Descendez et foulez, car le pressoir est plein... Les cieux et la terre seront ébranlés."

³ Joël III, 16-18 : "Mais pour Israël, le Seigneur est son espoir et son refuge... En ce temps-là, le moût ruissellera des montagnes et le lait coulera des collines..."

[°] Genèse XXVII, 39-40 : "Voici, ta demeure sera privée de la graisse de la terre et de la rosée du ciel d'en-haut. Tu vivras de ton épée et tu seras asservi à ton frère ; mais en errant librement çà et là, tu briseras son joug de dessus ton cou."

¹¹ La *Bête* signifie l'Adversaire, le Serpent. La marque, ou le signe de la Bête est la ligne serpentine traversée d'une barre ☉.

"Les tyrans et les peuples qui ont inventé ces abominations doivent se rencontrer sur les champs de bataille exaltés par leur imagination et mesurer les uns en face des autres la puissance de leur mensonge.

"Dieu n'est pas un Dieu pour les morts, mais un Dieu pour les vivants de toute nation, et il dispense ses bénédictions selon les cœurs et non en raison de la vanité des rois ou des mensonges des dictateurs.

"La voix de Dieu crie dans la cité : car les riches y sont pleins de violence et les habitants sont menteurs; leur langue dans leur bouche est pleine de fausseté. Ils ont à manger et ne sont jamais rassasiés; ils ont où se coucher, mais ils ne peuvent trouver de repos. Le plus vil d'entre eux est une ronce et le plus franc de tous est aussi dangereux qu'une haie d'épines. Mais le jour de l'épreuve approche, et terrible sera leur consternation. Ne vous fiez pas à ceux qui se prétendent vos amis; ne te confie pas à qui veut te guider et ferme ta bouche devant celui qui se penche sur ton sein. Car en cette heure, le fils déshonore son père, la fille se dresse contre sa mère; et les ennemis d'un homme sont les hommes de sa propre maison. Aussi, regardez à Dieu, comptez sur le Dieu du salut.

"Les méchants se glorifient dans leurs péchés et blasphèment le Très-Haut dans le temps qui leur appartient, mais le temps du Seigneur dure éternellement. Prends patience et attends, car le temps vient à coup sûr où il n'y aura plus d'iniquités.

"Malheur à celui qui accroît le bien qui n'est pas à lui ! Malheur à celui qui bâtit une ville sur le sang et fonde un foyer sur l'injustice ! Sachez que ce n'est pas par le vouloir du Dieu des Armées que le peuple doit travailler dans la fournaise même, et que le peuple se lassera un jour de toute cette vanité. Car la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de Dieu, comme les eaux remplissent la mer.

"Les cieux et la terre seront ébranlés et les trônes des royaumes seront bouleversés et leurs fortifications seront détruites par les mains de ceux qui les auront construites.

"Dieu ne tente personne, pas plus qu'il n'envoie des épreuves aux hommes. Chacun a le libre choix entre deux voies --- Dieu ou le Serpent. Les hypocrites récitent les prophètes, après avoir aidé à les lapider; ils chantent les louanges de leur Maître, après s'être égosillés à crier : "Crucifie-Le !" Ils ont reçu des enseignements vivants, mais ils ne les appliquent pas. Combien peu en observent les principes, réalisent un juste jugement, ou font preuve de grâce ou de compassion envers leurs frères !

"Les traditions ont souffert et les prophéties se font plus rares, tandis que l'incroyance a augmenté. Ceux qui détiennent entre leurs mains le sort de l'humanité ont été intoxiqués par le ferment de leurs artifices et sont sortis de la voie qui leur avait été assignée par leur créateur; ils sont devenus aveugles envers leurs possibilités d'évolution et ils ont aveuglé leurs sujets pour qu'ils ne voient pas leurs éventualités de progrès, et tous ensemble tomberont finalement dans la fosse qu'ils se sont eux-mêmes creusée dans leur folie.

"Ni les conseils des prophètes ¹, ni la verge de fer des dictateurs n'ont suffi pour ramener l'humanité vers les sources de son être. Ils écoutent avec leurs oreilles, mais leurs cœurs sont loin de comprendre; ils aiment amuser leurs yeux, comme un petit enfant qui s'extasie à la vue des phases de la lune.

¹ Zacharie VII, 9-11 : "Rendez véritablement la justice et ayez l'un pour l'autre de la bonté et de la miséricorde. N'opprimez pas la veuve ni l'orphelin, l'étranger ni le pauvre; et ne méditez pas l'un contre l'autre le mal dans votre cœur. Mais ils refusèrent d'être attentifs, ils eurent l'épaule rebelle et ils endurcirent leurs oreilles pour ne pas entendre."

"A l'homme qui veut se séparer de la Babel de luxure, Dieu montrera un port de salut, pour y demeurer jusqu'à l'avènement du Grand Jour, alors que tous retourneront à leur état primitif, mais non pas avant qu'ils n'aient vidé jusqu'à la lie la coupe des tribulations, comme ils l'ont voulu.

"Le temps de la joie est venu et le jour du salut luit sur nos têtes, où chacun de ceux qui ont été touchés par la baguette magique ¹ d'Abba sera libre d'agir selon les dictées de sa conscience.

"Toute nation et toute langue mettait ses plus grands espoirs et regardait au Libérateur qui allait briser les anneaux des chaînes dogmatiques et délivrer les cœurs purs de l'esclavage des superstitions ². C'est pourquoi le Christ dut souffrir la peine capitale des superstitions et traverser l'agonie de l'ignorance, afin que sa glorieuse résurrection hors de l'étreinte des ténèbres mentales puisse servir d'exemple aux Elus et attirer à lui toute l'humanité.

"Yudas a trahi et ses crimes seront inscrits dans l'histoire d'Israël et de Jérusalem. Voici, le jour vient où les orgueilleux et les méchants seront consumés comme le chaume dans la fournaise ardente et le jour qui vient les anéantira jusqu'à ce qu'il n'en reste ni brin ni racine. Mais pour ceux qui vénèrent le nom du Seigneur Dieu et mettent toute leur confiance en lui, pour ceux-là le soleil se lèvera dans la justice et apportera la guérison dans ses ailes, et les cœurs des pères se tourneront vers leurs enfants et les cœurs des enfants s'attacheront à leurs pères, afin que la malédiction infligée à la terre par le serpent soit effacée et disparaisse à jamais de la mémoire des générations à venir."

Soudain, il se fit une pause; tous trois contemplaient le soleil couchant; tous trois firent sur leur cœur le signe de la croix et, les bras étendus de côté, le corps incliné révérencieusement, ils murmurèrent sur le respir et sans reprendre haleine le Patêt accoutumé ³ :

*O très glorieux Luminaire,
Messager de la Lumière du Seigneur,
Préservateur de toutes les créatures de Dieu sur la terre,
Alors que ton visage s'éloigne vers des mondes inconnus,
Imprime en nos cœurs et en nos esprits la trace de tes victorieux rayons
Qui nous guideront à travers tous les cycles de la vie.
Nous louons tout ce qui est bon en pensée, en parole et en action
dans le passé, le présent et l'avenir,
Et nous adorons tout ce qui est parfait.
O Seigneur Dieu, Cause Première de Perfection et de félicité,
Nous nous efforçons de penser, de dire et de faire ce qu'il peut y avoir de mieux
Tant pour préserver nos vies que pour atteindre la perfection.
Dispense-nous Ta paix, dispense Ta paix à tous les hommes, aux croyants comme aux infidèles,
aux riches comme à ceux qui sont encore pauvres
Et ne possèdent rien, afin qu'eux aussi puissent recouvrer leur droit de naissance et recevoir
leur part d'héritage.*

Ainsi soit-il. Amen.

Les trois hommes poursuivirent leur route en silence. Simon fut le premier qui rompit l'échange muet des pensées, car il approchait de sa demeure. Et comme ils s'arrêtaient devant la muraille couverte de roses grimpantes et de buissons dont l'épais feuillage retombait par dessus l'étroit chemin, le Pharisien dit, en regardant le visage en partie voilé de l'étranger : "Demeure avec nous, puisque le soir tombe rapidement et que la nuit semble vouloir se couvrir d'épaisses ténèbres."

¹ *Magie* --- Science et démonstration; le pouvoir d'écarter l'illusion et la superstition.

² Genèse III, 16 : « J'augmenterais la souffrance de tes grossesses tu enfanteras dans la douleur, et tes désirs te porteront vers ton mari. »

³ Voyez RAWLINSON : *Les Religions anciennes*.

L'étranger ne semblait pas disposé à accepter, mais, avec toute la persuasion de la politesse orientale, les deux hommes le supplièrent et l'obligèrent jusqu'à ce qu'il se soumit et entrât avec eux dans la spacieuse cour, où un feu réconfortant et des sièges recouverts de tapis les attendaient.

Et tandis que le plateau faisait place à une large table, l'étranger poursuivit :

"Les écritures s'accompliront pour autant qu'elles expriment les désirs du cœur à l'unisson des desseins de Dieu. Toutes les nations ont été dans l'attente de celui qui supporterait l'épreuve du temps et donnerait à jamais un exemple pour stimuler le courage des autres.

"Ce même Yessou, que les frères Grecs nomment Chrystos et que les Covenants reconnaissent comme le Sôshiosh, a souffert afin que tous ceux qui le reconnaissent puissent se détourner de la science de ce monde et revenir à Abba, qui est le vrai Père.

"La dureté des cœurs et des oreilles peut s'opposer aux bons et saints esprits, persécuter les prophètes, trahir et tuer le Juste, mais une fois que la mesure des iniquités sera pleine à déborder, ils devront se baigner dans l'étang de sang qu'ils auront répandu.

"Celui qui souffrit sur la croix réalisa dans le grand drame de la vie la ruse du vieux Serpent et anéantit sa puissance lorsqu'il s'écria :

"Abba, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !" Cette parole rouvre la voie du retour vers Abba à l'Enfant Prodigue.

"La seule possibilité de salut pour l'homme est qu'il quitte Satan et son imposture et qu'il suive la voie du juste, qui mène à Dieu et à Son paradis.

"De même que c'est par la Femme, qui écouta les conseils d'un séducteur, que le péché pénétra dans le cœur et le cerveau, dévastant l'œuvre de la gestation ¹ et jetant la postérité dans la fournaise ardente de la mort, de même, c'est par la Femme uniquement que la race recevra sa rédemption; se détournant de la séduction, elle reviendra aux conseils d'Abba, qui est notre Père, et annulera d'un silencieux mépris la puissance du tentateur ². Elle verra la gloire du Seigneur venir de l'Orient ³ et douera sa progéniture du pouvoir de salvation et fera naître des Sauveurs qui s'élèveront au dessus de toutes les nations ^o. Elle ne se laissera plus imposer par des suggestions, car elle n'écouterait plus que les conseils de Dieu pour la rédemption de la race.

"En réponse aux prières concentrées des fidèles, Dieu a fait surgir Christ du milieu des iniquités de nombreuses nations, afin que tous les peuples pussent confesser leur méchanceté. Satan et ses anges tiennent tous les hommes en leur pouvoir, mais ils seront libérés de l'esclavage tous ceux qui marcheront sur les traces du Christ, qui est le premier Fruit de la résurrection hors du tombeau de la superstition et de la mort de l'ignorance.

"Il a vaincu le tombeau et écarté l'aiguillon de la mort, glorifiant dès maintenant et à jamais Abba qui l'a envoyé.

¹ I Timothée II, 14-15. --- "C'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression. Néanmoins, elle sera sauvée par l'enfantement si elle demeure avec le bon esprit dans la foi, dans l'amour et dans la sainteté."

² Genèse III, 15 : "Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon." --- Ps. CXXXII, 2 ; Esaïe VII, 14 ; Michée V, 3 ; Matth. I, 23-25 ; III, 7 ; XIII, 38 ; XXIII, 33 ; Luc I, 31 ; Jean VIII, 44 ; Act. XIII, 10 ; Rom. XVI, 20 ; Gal. IV, 4 ; Coloss. II, 15 ; Hébr. II, 14 ; I Jean III, 8 ; V, 5 ; Apoc. XII, 7-17.

³ Ezéchiel XLIII, 2 : "Et voici, la gloire du Seigneur s'avancait de l'Orient; Sa voix était pareille au bruit des grandes eaux et la Femme resplendissait de Sa Gloire."

^o Avesta XXX : "Incarnant pour les générations à venir le pouvoir de régénération, faisant naître des Sauveurs dans toutes les nations, langues et peuples, pour les conduire à l'émancipation finale."

"A l'insu du monde, il communiera avec ses disciples pour le temps et l'éternité, et il les sanctifiera par la parole de vérité, car c'est la vérité qui affranchira l'homme, et unis dans la pensée, unis dans les paroles et unis dans l'action, ils glorifieront le nom d'Abba; car ni les noms des souverains pontifes, ni les noms des dictateurs ne trouveront jamais place dans le cœur ni les sens des fidèles; seul Abba, notre juste Père, dont la miséricorde et l'amour sont infinis, à Son Nom seul soit la gloire, l'honneur et la puissance.

"Et le temps vient où l'Esprit baptisera toute chair, où les jeunes gens recevront le don de prophétie et où, avant d'avoir atteint l'âge mûr, ils auront dans la bouche une langue de flammes et proféreront la sagesse des Eons. Remplis du saint esprit, ils auront le pouvoir d'accomplir des miracles et feront preuve d'une très grande force; tandis que les vieillards rajeuniront et que l'esprit leur rendra l'agilité des jeunes chevreuils; leur cœur et leurs sens fleuriront comme les jeunes cèdres sur le mont Liban; les femmes ne seront plus asservies; tous seront égaux devant Dieu et recevront une part égale des biens de son royaume.

"Et cet évangile du royaume des cieux sur la terre sera prêché dans le monde entier en prenant toutes les nations à témoin, afin de mettre un terme aux abominations. Beaucoup devront souffrir, ils se trahiront les uns les autres; ils répandront la terreur et la désolation; ils tueront tout autour d'eux; et beaucoup, pour l'amour du Christ, seront haïs de toutes les nations.

"Une nation s'élèvera contre une nation; un royaume contre un royaume; et il y aura des famines, des épidémies et des tremblements de terre; des guerres et des rumeurs de guerre, et les maisons seront divisées en elles-mêmes.

"De nombreux faux-prophètes continueront à s'élever, comme au temps passé, et à tromper le monde, et ceux que la crainte et la faiblesse de cœur attachent aux grands pontifes et aux dictateurs, ceux-ci seront désemparés; mais celui qui supportera tout jusqu'à la fin, celui-là trouvera en son cœur la guérison à tout jamais.

"Quand vous verrez toutes ces choses, ne laissez pas votre cœur se troubler. Confiez-vous en Abba, et il vous conduira de la tentation à la lumière.

"Demeurez à Yeru-Salem et il adviendra que les eaux de la Vie jailliront de Sion et que les fidèles seront baptisés des flammes de l'Esprit et seront ceints de la puissance d'En-Haut, proclamant le Seigneur Dieu comme le seul Roi légitime sur toute la terre.

"Et l'Esprit et la Voix disent : Viens. Et celui qui l'entend dire, qu'il vienne. Et quiconque le désire, qu'il puise librement à la Fontaine de Vie.

"Bénis, ceux qui vivent selon Ses commandements, puissent-ils être dénombrés avec lui sur l'Arbre de vie, puissent-ils pénétrer dans les portails de la félicité ! C'est là qu'ils verront Sa Face et Son Nom luira sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de ténèbres ¹; et l'on n'aura plus besoin de lampes ² ni de la lumière du soleil ³, car le Seigneur Dieu leur donne la Lumière et, avec Lui, ils se gouverneront eux-mêmes aux siècles des siècles."

Simon et Alphaeus, haletant, avaient écouté dans un silence entrecoupé seulement de profondes respirations et de longs soupirs. Lorsque la table fut dressée, ils prièrent l'étranger de dire le bénédicité, à quoi il consentit volontiers.

¹ Les ténèbres d'Egypte, ou l'esclavage ; superstition et ignorance.

² Conseillers, prêtres, juges

³ Les seigneurs du monde.

En se levant, il rejeta la partie supérieure de son manteau de voyage, découvrant une abondante chevelure ondulée, et son visage apparut à la lueur des lampes à huile. Dans sa main gauche il éleva la pain, dans sa droite il tint la coupe. Levant les yeux, il prononça l'Oraison des Covenants, et lorsqu'il se rassit, il prit la pain, le rompit et, avec la bénédiction consacrée une bénédiction qu'aparavant ils n'avaient entendue que de la bouche du maître, il le passa.

Leurs regards tombèrent sur son visage et, avec le cri de "Rabbouni !", Simon et Alphaeus bondirent debout.

Mais avant qu'ils pussent toucher la frange de son vêtement, il était parti, il avait disparu à leur vue sous le couvert de la nuit.

Et Simon, le voyant, dit : "Mon cœur ne brûlait-il pas au-dedans de moi tandis qu'il nous parlait sur la route, et mon âme n'était-elle pas enflammée alors qu'il nous dévoilait les Ecritures des nations, nous révélant la seule voie qui conduise à l'émancipation finale de toutes les tribus devenues étrangères les unes aux autres par la sorcellerie des trompeurs ?

Oui, répondit Alphaeus, et quand même nous le pressentions, nous n'avions pas le courage de parler. C'est ainsi que nous devrions nous sentir obligés de desserrer nos lèvres toutes les fois que notre cœur est plein à déborder et nous enjoint de témoigner, tandis qu'en nous taisant, nous renfermons l'Esprit de dieu jusqu'à ce qu'il soit crucifié au fond de notre âme et s'évanouisse à notre vue. C'est notre manque de caractère qui nous empêche de faire valoir notre force morale quand il le faudrait. Par notre silence, nous sommes aussi coupables que la foule par sa violence, de la souffrance de Chrystos. La justice et la tyrannie, de même que le courage et la lâcheté, avaient atteint le paroxysme. Oui, la souffrance pèse sur nous de tout son poids, et il n'est pas de si grand sacrifice qui puisse rouler la pierre de dessus notre âme. Croyants et incroyants, tous sont coupables de l'impardonnable péché, pour lequel il n'est pas d'absolution, si ce n'est de la grâce d'Abba, à travers Chrystos-Yessou, le Premier-Né de tous ceux qui offrent un sacrifice propitiatoire pour les épreuves du temps. Puisse Abba nous donner Sa Paix, qui surpasse toute l'intelligence de l'homme, et nous employer à Son sublime service pour accomplir Ses desseins. Et maintenant, levons-nous et allons, puisque le Bon Esprit nous anime."

Et sans tarder, Simon et Alphaeus reprirent leur manteau de voyage et dirigèrent leurs pas vers Jérusalem, pour aller confier leur expérience aux frères; ceux-ci étaient réunis à huis clos, tous les cent-vingt qui avaient reçu la consécration.

TROISIÈME PARTIE

I

JÉSUS ÉTAIT-IL JUIF ?

Les habitants de la Galilée contraints d'obéir à la Loi mosaïque. --- Jésus, son origine étrangère. --- Marie et Josef, Galiléens. --- Le lignage de David par procuration. --- L'attente messianique est purement zarathoustrienne. --- Ce qu'admet saint Augustin. --- Conclusions d'orientalistes. --- Les dernières paroles du Sauveur sont du perse. --- Jésus, figure centrale de la race aryenne. --- Citations de l'Avesta.

Cette question a été posée pour la première fois par Pilate, et depuis on s'est appliqué avec âpreté à établir l'identité de *Notre Sauveur*. "Jésus était-il Juif ?" Question soulevée par nombre d'érudits, dès ces temps mémorables déjà qui donnèrent un Sauveur à la Race aryenne, et les recherches prouvent que la réponse doit être négative. Non seulement nos savants modernes conviennent du fait que Jésus n'était pas Juif, mais cette conviction a été partagée dès l'origine de notre ère.

Personne d'ailleurs n'a jamais essayé de prouver que Jésus fût Juif, sauf Luther, dans un traité publié en 1525, et très pauvre en fait de documentation historique.

Judas Macchabée se sentit la mission de concentrer les forces de la tribu et s'occupa de rassembler tous les Juifs de l'Orient, du Midi et du Nord en Judée, afin de réaliser la promesse du psalmiste ¹. Tout ce qu'il y avait de Juifs en Galilée sous le règne de Judas Macchabée fut ramené par ce dernier à Jérusalem en 164 av J.C. Cela fit de la Galilée le "District des Nations"², comme Esaïe se plaît à nommer la contrée habitée par les Gentils. Dans Josué aussi, nous lisons "le roi des Nations".

En l'an 105 av J.C, Aristobule publia un édit obligeant tous les habitants de la Galilée à se soumettre à la Loi de Moïse et à se faire circoncire. Le succès de cette entreprise poussa Aristobule à s'intituler "Roi des Juifs". Mais les Galiléens n'avaient aucun rapport de parenté avec les Juifs.

Bien que par une série de mariages dans les ascendants de Josef et de Marie, il advint que ces derniers se rapprochassent de la descendance de la Maison de David et, par procuration, fussent ajoutés à l'arbre généalogique, Jésus n'en reste pas moins le descendant du "District des Nations".

Par suite de sa position géographique, la Galilée faisait figure de contrée païenne, hébergeant des commerçants de l'Orient, du Nord et du Midi, et abritait de nombreuses écoles de science et de philosophie originaires de l'Occident. Quand au langage même, les Galiléens parlaient le pur araméen, la langue des gens instruits, tandis que les Juifs se bornaient à parler leur dialecte national, bien qu'ils comprissent l'araméen. Les disciples de Jésus, aussi, étaient pour la plupart araméens, quelques-uns grecs ou égyptiens. Il faut dire que les Galiléens étaient cosmopolites, au vrai sens du terme; de là, leur libéralisme et leur indépendance de pensée, de paroles et d'actions. Les reniements de Pierre dans la cour du palais ³ et ses discours le jour de la Pentecôte^o trahissent son origine galiléenne.

Que les ancêtres de Jésus se soient trouvés parmi les émigrants du temps d'Esdras qui revinrent avec les écrivains délégués par le roi Cyrus pour créer une Histoire d'Israël qui s'accordât avec l'Histoire Universelle, ou que ses pères aient été absorbés par les tribus sémitiques avant ou après, cela n'a guère d'importance, car les documents qu'on possède montrent suffisamment comment sa ligne ancestrale remonte à diverses reprises à une quantité de nations diverses ¹¹. Selon les Ecritures, Jésus est accusé d'être d'origine païenne : (Jean VIII) "Tu es un Cuthim"²². Pendant des siècles, les disciples de Jésus furent appelés "Galoulim" et même au IV^e siècle, l'histoire met dans la bouche de l'empereur Julien ces paroles : "Galiléen, tu as vaincu !". Le nom de chrétiens n'était pas universel. Ce nom désignait en général les adeptes de Paul, mais parmi les tribus araméennes, Jésus et ses adeptes jouissaient du nom de "Galoulim" (Galiléens).

¹ Ps. LXVIII.

² Esaïe IX, 1 ; Genèse XIV, 1 ; Josué XII, 23.

³ Matth. XXVI, 73.

^o Actes II, 7-11.

¹¹ "Il est extrêmement improbable que Jésus fût un fils de David; il est au moins aussi probable qu'il puisse descendre de Déjocès, ou même de Spitama, l'ancêtre de Zarathoustra." Dr Haupt, professeur de langues sémitiques à l'Université de Hopkins.

²² *Cuthim*. --- Homme d'une autre race, étranger; colon perse établi à Samarie, ou commerçant (II Rois XVII, 24-30). Aussi, homme ardent comme le feu; adorateur du feu; Mage; Zarathoustrien.

Cutha est une région de la Perse. C'est de là que venaient les Cuthéens, qui appartenaient auparavant aux régions intérieures de la Perse et de la Médie. En hébreu, on les nommait *Cuthéens*, mais en grec, *Samaritains* (Josué IX, X, XIV).

Jésus étant galiléen, sa mise en jugement présentait des complications. Aussi, lorsque Pilate apprit que le Sauveur était d'origine galiléenne, il refusa d'entrer en matière et renvoya l'affaire par-devant Hérode, le juge légitime de la Galilée. Mais Hérode refusa, ou plutôt déclina toute prétention et laissa à Ponce Pilate la responsabilité du cas. L'Eglise avait ainsi judicieusement agencé les choses, pour que Jésus tombât sous la jurisprudence du gouvernement et que, de la sorte, les autorités ecclésiastiques fussent lavées de tout soupçon.

Bien que né dans le rite de la religion juive et pourvu d'un arbre généalogique remontant à la Maison de David, Jésus de Galilée n'était pas de race juive. En outre, les recherches ont révélé de nombreux faits permettant de comprendre le rôle que joue le sang dans l'évolution de la race chez un individu cosmopolite qui se voue aux études sociales et anthropologiques, et de plus, ouvrant d'immenses aperçus pour la compréhension des ressemblances de parenté ¹.

C'est un fait connu qu'un peuple, qui est privé de la liberté de mêler et d'amalgamer les divers tempéraments, se stabilise, se fixe, mais aussi dégénère et finit souvent par être absorbé. A défaut de meilleures méthodes, la guerre et les migrations deviennent l'unique moyen pour mettre en contact et en relation les uns avec les autres les divers types d'humanité. La captivité à Babylone contribua énormément à renouveler le sang des Juifs, grâce au beau sexe de l'Iran. Ce fut la création des Juifs en tant que tribu à part parmi les douze tribus primitives de la race aryenne, ou blanche. La captivité à Babylone leur donna un Messie en Cyrus, qui donna à Esdras (Ezra) des écrivains de talent pour composer une Histoire du Peuple Juif, qui les mit sur pied d'égalité avec les autres peuples du grand Empire Perse et les rendit dignes du nom d'Israël².

La tendance à l'esprit de clan dans le peuple est due à des croyances étroites et une intelligence bornée, obstacles contre lesquels "les dieux mêmes luttent en vain", car c'est l'ignorance qui règne en souveraine tant que l'homme se débarrasse sur un collègue des charges qui lui sont confiées.

Les Juifs eux-mêmes ne réclament pas Jésus comme un des leurs, bien qu'il fût reconnu comme l'un des instructeurs publics et délégué par le Sanhédrin comme représentant pour le district de Nazareth. Si Jésus était né en Judée, il aurait été citoyen de cette province, selon les lois anciennes.

Marie et Josef étaient tous deux galiléens, quoiqu'ils résidassent temporairement en Judée. Les récits montrent que, outre leurs domaines héréditaires en Galilée, Marie et Josef possédaient des biens en Judée. C'est pourquoi ils durent se rendre en Judée pour faire arpenter et sanctionner leurs propriétés par le gouvernement romain. Marie, bien que mariée à Josef, garda sa part d'héritage à son nom dans l'intention d'en transmettre l'hoirie à son fils. Et il n'était pas nécessaire que l'enfant naquît sur cette propriété pour qu'il en héritât, puisque les deux parents s'étaient entendus d'avance et avaient réglé les choses en conséquence ³.

¹ La science a établi que la présence de certains corps chimiques dans le sang détermine non seulement des variations dans le pigment, mais aussi dans la façon de penser. Ensuite de mélanges, le sang de la troisième ou quatrième génération présentera des caractères de pureté originelle, si l'appariement a lieu entre des peuples du même niveau racial. On sait qu'un Russe pense autrement qu'un Anglais et celui-ci autrement qu'un Français, même sur des questions d'éthique ou de morale. Un amalgame graduel, qui souvent nécessitera plusieurs générations, les modifiera toujours.

² *Israël*. --- Dans la Lumière de Dieu, ou Illuminé; guidé par la Lumière de Dieu. Nom appliqué d'abord à un seul individu, puis à toute une nation ; et par extension, après la captivité de Babylone, c'est aussi l'Empire entier qui est appelé Israël.

³ Voyez "*Tolédoth Yeshu Ha Nossri*".

Les nombreux récits que l'on a ne concordent pas quant au lieu de naissance du Sauveur, et beaucoup ne sont que de simples conjectures. Quelques écrivains juifs s'efforcent de faire naître le Sauveur dans la ville de Bethléem, afin de prouver le lignage de la Maison de David, mais cette preuve ne souffrirait aucunement si le Fils de la Promesse était venu d'Égypte, car une autre prophétie disait : "C'est hors d'Égypte ¹ que j'ai appelé mon Fils." Étant donné l'étroite relation entre Jésus et Jean-Baptiste, beaucoup de récits se rapportant à l'un ont été par mégarde attribués à l'autre. Et si contradictoires que puissent être les broderies tissées autour d'une personnalité, elles n'enlèvent d'ailleurs ni n'ajoutent rien au caractère et à la mission du héros.

Naturellement, les écrivains juifs diffament Jésus d'une façon révoltante, d'autant plus que la grande œuvre du Sauveur avait en partie démolie leur structure hiérarchique, si ingénieusement calculée pour stupéfier l'humanité. Les écrivains juifs allèrent jusqu'à traiter Jésus d'enfant illégitime et à le représenter comme un théomane. Il n'y a pas d'inventions trop basses, pas de moyens trop vils pour une engeance de prêtres, que les calomniateurs soient des Juifs, des Païens ou des Gentils. Nous lisons dans le *Tolédoth Yeshu Ha Nossri* :

Quand le fils de Miryam fut âgé de huit jours, elle le présenta devant les Anciens des juifs. Alors ils le circoncièrent et lui donnèrent un nom étranger, un nom qu'on ne donne pas aux autres enfants. Ce nom était Yeshou, un nom d'une sonorité particulière, dans le but d'inciter à épier ses paroles et ses actes et à rechercher qui pouvaient être ses parents. Et ainsi, cela se sut, que les Docteurs juifs, qui lui avaient donné le nom d'Yeshou, le regardaient comme illégitime --- parce que les trois lettres qui forment ce nom (yod, shin, vau) sont les initiales de Yosvatch, Shemo, Vazikhro, ce qui signifie "Puisse son nom et sa mémoire être déshonorés et oubliés".

Cette aigreur de langage contre le Sauveur persiste à travers les siècles, même jusqu'à nos jours, et nous lisons dans *The American Jew* (Minerva Publ.C°) : "Le *Talmud* enseigne : Le Très-Saint Éternel *peut pécher*, et le plus grand péché qu'il ait jamais commis fut d'avoir créé le maudit Nazaréen --- Le Jésus --- l'idole des enfants d'Edom."

Nous reconnaissons la rabbinologie au suprême degré, en lisant plus loin dans le *Tolédoth Yeshu Ha Nossri* :

Autrefois, c'était la coutume chez les Juifs, que lorsque quelqu'un rencontrait un membre du Sanhédrin, ou seulement le voyait de loin, il devait s'écarter et s'incliner devant le Sanhédriste et lui témoigner un grand hommage. Il arrivait parfois que tout le Sanhédrin juif et les Khakhomim, c'est-à-dire les Docteurs de l'Église, allaient ensemble en procession. Et selon la coutume, tous les juifs qui se trouvaient sur leur passage faisaient la haie dans une attitude de vénération et s'inclinaient devant les princes de l'Église. Yeshou (Jésus) se trouvait aussi parmi les Juifs, mais il ne s'inclinait pas. Au contraire, il se riait d'eux et prenait une attitude orgueilleuse et impudente, des plus choquantes. Le Sanhédrin et les Khakhomim en furent très fâchés, mais personne ne lui dit un mot. Et lorsqu'ils arrivèrent au lieu de rassemblement, quelques-uns demandèrent : De qui cet effronté jeune homme est-il le fils ? Le Rabbin Akéèva vint trouver Miryam, mère d'Yeshou, et lui dit : Je t'adjure, par l'Immortel Dieu des Cieux, de me révéler sincèrement ton passé, comme aussi ta vie actuelle. Si tu me le révéles, je te promets la vie éternelle dans le monde futur.

Miryam répondit : Me le jures-tu au Nom de Dieu ?

Alors le Rabbin Akéèva jura *avec sa bouche*, mais annula instantanément le vœu *dans son cœur*, et lui demanda : Qu'en est-il de ton fils ?

Elle répondit : "Je suis Miryam, femme de Papé (Grand prêtre), mais je l'ai trompé avec Yousef Pandar."

Pour accentuer ces insinuations et jeter un faux jour sur la vie de famille des chrétiens, nous trouvons dans *Old Paths* du Dr McCaul : "Le *Talmud* enseigne que tous les chrétiens sont idolâtres, qu'ils adorent le Galiléen "Evoydi Galoulim", et affirme que chez les Gentils, il n'existe rien de semblable au mariage ²."

¹ Égypte symbolise souvent les ténèbres, l'esclavage, la superstition.

² Matthieu XXII, 30 : "Dans la résurrection, il n'y aura ni époux ni épouses."

On peut voir dans *Modern Judaism* ¹ quelle sorte de confiance on doit accorder à tout ce qui sort des officines ecclésiastiques :

1. Les rabbins affirment que la Loi leur confère le pouvoir d'ajouter ou de retrancher à tout ce qui concerne les préceptes et les exhortations de la Loi, selon que cela *paraît juste* aux Docteurs de *chaque génération*, même si ces sages devaient décréter que la main gauche sera la droite et que la main droite sera la gauche. En outre, les rabbins prétendent que tout ce qui est écrit dans la Loi ne peut s'expliquer qu'au moyen de la Kabbalah, qu'ils ont *fabriquée*.

2. Michel de la Roche raconte ce qui suit : "Il y a à la Bibliothèque publique d'Oxford un exemplaire du *Talmud Babylonien*, imprimé à Venise, à dix volumes in-folio, et qui appartenait à Selden. Cet exemplaire a été retouché, suivant les ordres de l'Inquisition, par un moine capucin, qui a biffé tous les passages relatifs au Messie, à la Vierge Marie, aux apôtres et aux évangélistes et tous ceux qui mentionnent l'Empire Romain, que le Talmud appelle Royaume de l'Impiété, ou le Royaume Impie. Ces passages biffés sont absolument illisibles; l'encre a même traversé le papier, si bien qu'il est impossible de lire ce qu'il y a de l'autre côté de la page."

Ceci suffit pour nous initier aux méthodes de censure pratiquées par une certaine classe d'individus qui sont passés maître dans l'art de celer tous renseignements qui pourraient nuire à leur cause particulière. Malgré tout, il semblerait qu'à la longue, rien ne peut échapper aux besoins d'investigation de l'espèce humaine. Toujours et toujours encore, il faut que le faisceau lumineux de la compréhension vienne éclairer le cœur et la raison de l'homme, pour guider son intelligence sur des voies qui lui révèlent la vérité des choses.

Un sauveur, tel que le conçoit la mentalité catholique, cosmopolite, était absolument inconnu des Juifs, dont l'esprit était absorbé par l'idée du gain matériel et pour qui l'éternité n'était qu'une affaire d'opportunisme. Il faut que le sang soit d'abord suffisamment rajeuni par immixtion pour que la mentalité soit capable de concevoir les choses sous l'angle de l'universalité.

Un Sauveur, pour l'être, doit être libre des entraves nationales; universel en principe, individuel en application. Posséder toutes les facultés, attributs, dons et vertus de la Divinité et les mettre en pratique grâce aux talents acquis sur terre, requiert l'amalgame parfait du sang, dans une proportion équivalente à celle qui dans les stades successifs de l'évolution, tend à faire monter l'être d'une manifestation inférieure à une manifestation supérieure. Les caractères révélés par les paroles du Sauveur, si pauvres, si rapiécés et si frelatés qu'en soient les récits, suffisent pour nous faire voir un homme complet et parfait jusque dans les moindres détails. Ceci devrait suffire pour entraîner la conclusion que le Sauveur fut le résultat d'une longue préméditation et la cristallisation d'une espérance nourrie depuis plusieurs siècles par un grand nombre de peuples.

Maintenant, qu'on y voie les desseins d'une Puissance Infinie, d'une Intelligence Suprême, ou la conséquence naturelle, la réponse à la demande du temps, cela importe peu --- il suffit de savoir que "les mêmes causes produisent les mêmes effets". *Lorsqu'un certain nombre d'ondes mentales en affinité se focalisent en un même point de concentration, leur réalisation devient inévitable*, ce qui prouve l'immense avenir que nous réserve la connaissance des lois de l'Eugénique.

Dès l'origine même de l'histoire humaine, il semble que le but de la vie se concentre sur la procréation, sur les possibilités de naissances correctes et propices, afin que la présence de l'homme sur terre puisse accomplir les desseins de l'Infini, réaliser de génération en génération des œuvres sans cesse supérieures aux précédentes, exactement comme le dit Jésus : "Vous ferez de plus grandes choses encore que celles-ci".

¹ John Allen, Londres 1816

L'idée d'un Messie ou d'un Sauveur, qui doit marcher devant nous comme un modèle à suivre, n'a jamais travaillé la mentalité juive. Cette idée est purement zarathoustrienne et ce n'est qu'après la captivité de Babylone, qu'elle se fraie la voie en Judée. De plus, les idées de la Perse étant devenues tout à fait courantes chez les esprits cultivés de l'époque, le clergé juif fut assez avisé pour en tirer parti à son propre avantage.

Dans l'espoir de capter les nombreuses et florissantes industries et les riches étrangers qui vivaient en Syrie, le clergé, alors fortement sadducéen, adopta le nom de Phariséens (de Pharsi ou Parsi), nom que portait une certaine branche des Zarathoustréens. Les Juifs, dont la structure mentale était largement pourvue de talents commerciaux, appliquèrent leur plus forte inclination à tout propos et à toute fin. Physiologiquement, phrénologiquement et physiognomoniquement, la direction mentale ne peut pas rester cachée et toute race ou tribu porte sur son visage ses caractères distinctifs, que ces caractères soient de nature spirituelle, intellectuelle ou matérielle.

Les Etats du centre de l'Asie paraissent avoir manifesté surtout la mentalité spirituelle. Ceux de l'Est ont donné libre cours au froid intellect, tandis que les marches de l'Ouest, dominées par l'esprit des pionniers et colonisateurs, révélaient la prépondérance des tendances matérielles.

Si l'on envisage les parentés des peuples à l'intérieur de la grande Race blanche, ou Aryenne, on peut s'en faire une idée très claire en lisant dans Nolan, *Assyrian Expectations* :

Pour comprendre intelligemment l'histoire de la Foi chrétienne, il est nécessaire d'étudier et de se rappeler l'origine et les caractéristiques des diverses races, pures et mêlées, dont les croyances religieuses furent toujours soumises aux actions et réactions réciproques des influences qu'elles exerçaient l'un sur l'autre. Le nom d'Aryens est maintenant généralement usité pour désigner cette grande division de l'espèce humaine qui est blanche et claire. Elle comprend, en Europe, Teutons, Saxons, Scandinaves, Slavons, Latins, Macédoniens et Grecs; en Asie, les Perses, Mèdes, Parthes, Arméniens et autres nations assyriennes. Le nom d'Aryen dérive du perse *Arya* et *Iran*¹, ce qui signifie *Le pays des Enfants de la Lumière*.

Il y eut un temps, bien avant le début de l'Histoire écrite, où les ancêtres des divers *Aryens* vivaient ensemble en seul peuple et parlaient la même langue. Leur vie de famille et sociale était hautement civilisée, ils bâtissaient des maisons, cultivaient la terre, se gouvernaient régulièrement et possédaient une religion pure, avant qu'ils se séparassent les uns des autres².

Dans nombre de cas, ces émigrants aryens ne pénétrèrent pas en des pays inhabités, mais en des pays où vivaient déjà des hommes appartenant à d'autres races³.

La famille aryenne se divisa en deux grandes parts : les Aryens de l'Est, ou Asiatiques, et les Aryens de l'Ouest, ou Européens. Le vaste territoire qui s'étend des rivages orientaux de la Méditerranée aux limites les plus reculées de la Perse, connu sous le nom d'Assyrie, abritait les diverses tribus aryennes. Leurs convictions se fondaient sur la prédiction du Grand Libérateur des nations --- *l'Enfant de la Promesse*.

Dans la science astronomique, que ces Aryens de l'Est cultivaient depuis la plus haute antiquité, l'on enseignait qu'après un certain cycle, toutes choses seraient restituées dans leur ordre, et l'on calculait d'après la position de certaines étoiles le commencement de la nouvelle ère.

Ces nations aryennes croyaient à l'existence d'Un Invisible Créateur, Suprême Cause Première du TOUT. C'est pourquoi notre Seigneur apprenait à ses disciples que tous les cheveux de leur tête étaient comptés et que pas un moineau ne se posait à terre à l'insu du Père Céleste.

¹ *Iran* --- D'où dérivait Is-Ra-N, Is-Rah, et finalement Is-Ra-El.

² Voyez *Aïnyahita*, Perle V ; aussi saint Augustin : "Ce qu'actuellement l'on nomme la religion chrétienne a déjà existé chez les Anciens et n'a jamais fait défaut dès les origines mêmes de l'espèce humaine, jusqu'à ce que le Christ vint en chair. Depuis ce temps, la vraie religion, qui existait déjà auparavant, commença à s'appeler Christianisme.

³ Voyez la *Genèse* et le *Zend Avesta*.

Une conséquence directe de cette croyance à l'influence des étoiles fut que les Aryens de l'Est finirent par ne plus adorer ou prier directement le Très-Haut Créateur Invisible, mais offrirent leur adoration aux corps lumineux, auxquels ils attribuaient la direction des affaires de la terre et qu'ils se constituèrent médiateurs entre eux et le Très-Haut Invisible. C'est pourquoi notre Seigneur dit à son peuple : "Je ne vous dis pas que moi *j'intercéderai pour vous* auprès du Père, car le Père *Lui-Même* vous aime."

Les Aryens ne tombèrent *jamais* dans les basses formes de l'idolâtrie, comme les Sémites. La religion des Mèdes était la plus *spirituelle* et leurs rites sacrés, comme ceux des Perses, étaient *excessivement simples*. Jamais ils n'eurent ni temples, ni autels, ni statues.

Ormuzd créa l'homme et le combla de tout le bonheur possible, mais Ahriman détruisit ce bonheur en introduisant le mal dans ce monde. Mais cet état ne devait pas durer éternellement. Le temps devait arriver où les Associés d'Ormuzd auraient partout la victoire et où Ahriman et ses suivants seraient voués aux ténèbres éternelles.

Les Aryens de l'Est vénéraient le soleil, le feu et la lumière comme les emblèmes d'Ormuzd, qui est la source de toute lumière et pureté, mais ils ne regardaient pas ces emblèmes ¹ comme des divinités.

Leurs cérémonies religieuses étaient dirigées par les Mages. La science des Mages embrassait tout ce qui concernait la haute culture des nations civilisées d'alors, et les Mages s'occupaient de tout ce qui a trait à la vie publique et privée ². Chez les Assyriens aussi, les Mages étaient connus comme les "Sages" ³.

Ceci nous révèle la relation entre les Sages, ou les magiciens, et notre Sauveur, et éclaire intensément les pages de l'Évangile.

Les rabbins ne tinrent compte que fort peu des prophéties relatives à un Sauveur. Les pays en dehors de la Judée avaient mis leur espérance en la venue d'un événement qui devait révolutionner le monde. Une sibylle assyrienne dit :

De l'Orbe Solaire, Dieu fera naître un Roi
Et mettra fin à la guerre qui dévaste le monde.
Il délivrera les captifs, il rompra leur joug,
Et renversera les lois impies,
Il allégera les fardeaux et brisera les chaînes que forge l'opresseur.

Un oracle Cuthéen expose cette donnée comme suit :

Des montagnes de l'Orient,
Balâam entendit la parole de Dieu,
Il reçut la science du Très-Haut et dit :
Je l'ai vu, Celui qui délivrera;
Mais il ne vient pas encore;
Je l'aperçois, mais non encore proche.

Les écrits Zarathoustriens abondent clairement sur les prophéties concernant la venue d'un Sauveur, et, pour finir, de nombreux sauveurs. L'Ancien et le Nouveau Testament aussi, sont parsemés de prophéties, de préceptes moraux et d'idées spirituelles, entièrement Zarathoustriens. Qu'elles aient été inspirées par la Puissance divine ou qu'elles soient le résultat d'une spéculation psychologique, on ne peut nier que les Écritures soient dues à l'influence zarathoustrienne. Données historiques, doctrines et exhortations, tout y porte la marque du Zarathoustrisme, ou de la pensée avestique, mise en pratique. Le nier, ce serait commettre un crime contre l'origine d'une pensée incarnée dans les principes de la Perfection.

Saint Augustin reconnaît comme suit la source et l'origine du christianisme :

Ce qu'*actuellement* l'on nomme la religion chrétienne a déjà existé chez les Anciens et n'a jamais fait défaut dès les origines mêmes de l'espèce humaine, jusqu'à ce que le Christ vint en chair. Depuis ce temps, *la vraie religion, qui existait déjà auparavant*, commença à s'appeler Christianisme.

¹ Psaume LXXXIV.

² Le mot *Mage* est avestain, *Maga* était la "Sainte Cause". Rev. Dr Mills, dans *Zoroastre et la Bible*.

³ Matthieu II, 1.

Le Dr Max Müller, l'orientaliste universellement reconnu, dans la conclusion de son article sur le Zarathoustrisme, l'appelle "la Religion qui est derrière toutes les religions".

On ne doit pas sous-estimer l'influence de la pensée, de la poésie, de toute la littérature perse sur l'esprit aryen avec toutes ses parentés de tribus, si l'on veut connaître toute la vérité sur l'enseignement de la vie éternelle; cette vérité dont le Sauveur dit qu'"elle vous affranchira". S'il n'y avait pas eu un Cyrus pour renvoyer à Jérusalem un Esdras accompagné d'écrivains, il n'existerait aucun document biblique d'un Abraham, d'un Isaac ni d'un Jacob; il n'aurait pas plus existé un Moïse qu'un David ou un Salomon pour embellir les écritures; Esaïe, Jérémie. Ezéchiël, Daniel auraient disparu sous les railleries et les chicanes d'une tribu vouée au commercialisme.

Bien que les Ecritures ne disent pas un mot de la source de leur inspiration, il n'y a pas de raison de ne pas suivre, si possible, la piste de cette pensée. Les recherches ont montré l'immense influence exercée par l'Avesta sur toutes les mentalités directrices du monde entier, et que le brahmanisme, le bouddhisme, le shintoïsme, le taïisme, le confucianisme, de même que les mythologies égyptienne grecque et romaine, révèlent une influence directe à laquelle il était impossible que le judaïsme échappât.

La littérature zarathoustrienne est pleine de doctrines spirituelles concernant les mondes céleste et infernal, et posant comme une base indiscutable la pensée de la vie éternelle, de la renaissance ou résurrection; le retour ou réincarnation, l'ajustement ou transmigration, est la seule porte par laquelle on puisse entrer pour participer de la gloire royale, révélant la clé qui ouvre la chambre des trésors de la terre jusqu'à des bénédictions sans fin, et donne à la main l'assurance nécessaire pour écarter le voile qui masque à nos yeux la vision de la face du Tout-Puissant. Tandis que le monde en général se contente du commerce, de la guerre et du pillage pour satisfaire le côté charnel de l'homme, les Avestains regardaient vers l'avenir et recouraient aux moyens indiquant le progrès, la perfection et cet état où se réalise l'immortalité.

Dans *Zoroastre et la Bible* (1894), le Rev. Dr Mills écrit ce qui suit :

Pendant la captivité, les Juifs acquirent de leurs accointances avec les Perses l'initiation aux espérances de la résurrection individuelle et de la vie au-delà du tombeau, mais le parti conservateur, les Sadducéens, s'opposa à l'éclosion du Zoroastrisme dans le peuple. Cependant cette tendance se condensa en une secte qui se nomma elle-même, ou fut nommée dans la suite, Pharisiens, Farsis, Perses. Mais le plus grand et le plus noble service que rendit le Zoroastrisme fut bien de propager la doctrine que *la vertu est sa propre récompense et le vice son propre châtement*. Le temps n'est plus où les apologistes chrétiens répugnaient à reconnaître les très importants services rendus à la foi chrétienne par les peuples étrangers aux Juifs.

Tous les livres constituant l'Ancien Testament, l'un après l'autre, furent datés à partir du règne des rois de Perse, tandis que des Mages contribuaient à adapter le rituel à la mentalité juive. Le Nouveau Testament, non plus, n'est pas sans avoir reçu une teinte de la pensée avestaine. En vérité, son véritable fond, sa quintessence est purement avestaine. Et les derniers mots que le Sauveur prononce sur la croix sont du perse ¹.

Que les Juifs ne reconnussent pas Jésus comme membre de leur tribu, cela est évident, puisqu'il ne partageait pas leurs opinions. Les Pharisiens, plus qu'aucun autre corps ecclésiastique, fouillèrent dans la généalogie du Sauveur, dans le but d'effacer de leurs archives toute trace qui pût faire de lui un des leurs. C'est ainsi qu'il y a beaucoup à attendre de cette source, que ce soit juste ou faux. Les Sadducéens montraient moins d'intérêt, vu leurs opinions conservatrices arrêtées, et laissaient volontiers la peine à l'ardeur et au fanatisme des Pharisiens. Les Esséniens, quoique en âpre opposition contre les Pharisiens, soutinrent toutefois ces derniers, parce qu'eux non plus n'étaient pas parvenus à atteler le Sauveur devant leur char à bœufs pour traîner la vieille bombarde de leurs croyances bornées.

¹ Matth. XXVII, 46 : Marc XV, 34 ; Luc XXIII, 46 ; "Eli, Eli, lama sabachthani !"

Comme tous les grands caractères, qui sont au-dessus de leurs contemporains, Jésus lui-même jamais n'affirma ni ne nia rien. Entre toutes les opinions contradictoires au sujet de son identité, il soutint toujours que "Dieu ne fait acception de personnes".

"Qui dit-on que moi, Fils de l'Homme, je suis ?" demandait-il un jour à Simon.

Et Simon exposa les nombreuses et diverses opinions; sur quoi Jésus lui demanda : "Et toi, qui dis-tu que je suis ?"

Simon répondit : "Tu es le Chrystos, le Fils du Dieu Vivant."

Confirmation : "Ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais bien Mon Père." Ce qui signifie que personne ne sait rien de cela; que tous les bruits qui couraient n'étaient que de pures suppositions du clergé. Les esprits les meilleurs, les plus purs, divins, moraux et honorables réalisent le but, l'objet et les desseins de l'Intelligence infinie.

Jésus n'était pas Juif. De part et d'autre, Juifs et Gentils en portent le témoignage. La science, l'histoire, l'archéologie s'accordent à voir en Jésus un cosmopolite, un fruit universel du temps et de l'éternité; un heureux amalgame de l'humain et du divin; non pas un être tel que l'a inventé la théologie, mais un être bien au-dessus de toute spéculation et jonglerie dogmatique.

Jésus est la figure centrale de la race blanche, ou aryenne; il est la réponse à tous les espoirs des esprits éclairés et des cœurs purs. Qu'une ou plusieurs tribus aient essayé de l'écarter ou de l'anéantir, cela n'empêche pas le reste de la race de le prendre comme modèle. Quoiqu'il soit encore actuellement pris entre deux factions opposées --- l'une qui le défie avec toutes les mystifications de la superstition, l'autre qui le renie avec toute l'âpreté de l'ignorance --- il sortira un jour des nuages de l'argumentation ecclésiastique, tel "Khorshed vêtu du jour ensoleillé".

L'idée que Jésus était juif fit son chemin chez les chrétiens grâce aux tripatouillages du clergé ¹

¹ "Les Docteurs des Juifs choisirent un de leurs grands hommes pour qu'il se joignît à ceux qui croyaient en Jésus, dans le but de le rendre utile à la cause du judaïsme. Ainsi les chrétiens furent divisés entre eux." --- "Il donna aux chrétiens de nouveaux commandements au nom de Jésus, mais c'était tout dans l'intérêt du judaïsme." --- *Tolédoth Yeshu* (cf. Actes XV, 1 ; Gal. II, 9-13).

"Aussi habiles aux discours qu'aux affaires commerciales, les Juifs déguisèrent les doctrines chrétiennes sous le masque des institutions païennes." --- Abbé C. FOUARD dans *First Years of Christianity*.

"Il n'existe pour ainsi dire pas un ancien écrit rabbinique qui n'ait été retouché par des écrivains postérieurs, ou, comme nous le dirions par euphémisme, qui n'ait été revu et réédité." --- EDERSHEIM dans *Jewish social life*.

On peut réaliser à quel point la falsification des signatures et des documents devient générale, dans Josèphe Ant. XIV, 4-10 : "Le Christianisme était regardé comme une révolution dans la religion nationale; le Christianisme n'avait ni sacrifices, ni temples, ni statues, etc; ses appels ne s'adressaient qu'à la conscience et au cœur. Cette attitude fut défigurée et incomprise et les chrétiens furent rangés parmi les athées. Les persécutions furent organisées en particulier dans le but d'anéantir les plus instruits et les plus intelligents des chrétiens, avec leurs archives, et leurs écrits sacrés. Le résultat fut nécessairement d'amener à de hautes situations dans l'Eglise chrétienne un grand nombre de prêtres ignorants et d'instructeurs de doctrines apocryphes, qui, selon toute prévision, finiraient par étouffer le Christianisme par leur inconsistance, leur incapacité et leurs absurdités. Ce clergé ignorant et ces faux instructeurs ensemble furent cause de troubles, de querelles et de schismes séparant les chrétiens en une quantité de factions." --- Histoire ecclésiastique et Préface des Evangiles apocryphes.

"Un certain nombre de Juifs entendirent la Parole de dieu, et ils la travestirent après avoir compris qu'elle s'élevait contre leur propre conscience. Il y a parmi eux des hommes qui ne savent que des histoires mensongères, bien qu'ils pensent autrement. Et malheur à ceux qui transcrivent de leur main le livre de la loi en en corrompant le texte, et puis disent : ceci est de dieu. Pour un vil prix, ils ont vendu leur âme. Jamais ils ne pourront souhaiter la mort, à cause de celle que leurs mains ont semée devant eux; et ceci, à cause des méchantes inventions dont ils se sont rendus coupables en ce qui concerne les Ecritures." --- *Al Qoran*.

"Le Camara enseigne que lorsque Dieu rend un décret, un Khoukham talmudique peut le modifier." --- *Hamesha Thoran, Parshe Thesha*.

"Il s'est élevé de faux prophètes parmi le peuple et il y aura de même parmi vous de faux docteurs qui introduiront secrètement des hérésies pernicieuses. Il y en a plusieurs qui agitent parmi vous et qui désirent corrompre l'Evangile du Christ. Je m'étonne que vous vous détourniez si vite de celui qui vous appela dans la grâce du Christ, pour tomber dans une doctrine différente, qui n'est pas un autre Evangile. Et tout ceci, à cause de ces faux frères, introduits parmi nous par mégarde, et qui vinrent en secret pour espionner notre liberté que nous avons en Jésus-Christ, afin de pouvoir nous réduire en esclavage." --- II Pierre II, 1.

et des ennemis du Christianisme, qui, par leurs mensonges, jetèrent la pomme de discorde pour engendrer le doute, la méfiance et la désillusion dans le cœur des honnêtes et sérieux chercheurs de la vérité et, si possible, ébranler leur foi en une Infinie et Toute-Puissance Divine Intelligence.

La plupart des Juifs partageaient l'opinion des principaux rabbins, expliquant : "Les prophètes n'ont jamais fait mention ni d'un descendant de David ni d'un Messie-Roi --- pas même d'un Messie personnel. Le véritable rédempteur ne doit plus être une personnalité, mais bien *Israël*, transfiguré à la face des Nations."

Outre l'attente d'un gain personnel et matériel, le juif moyen se souciait peu d'un Messie. Il n'y avait que ceux dont le sang était enrichi par celui d'autres tribus aryennes, pour nourrir de telles espérances. Et l'on a reconnu que de tous les peuples composant la race blanche ou aryenne, les Iraniens étaient ceux qui attendaient le plus ardemment la venue d'un Sauveur universel.

Nous lisons dans *Yasht* XIX, 83 : "Nous sacrifions à la Splendeur Royale qui s'attachera au Sauveur victorieux et à ses Associés, car il fera progresser le monde vers la perfection, dans laquelle il ne dégénérera plus, il ne se dégradera plus, ne pourrira plus, mais revivra, se rendra utile et deviendra capable d'atteindre l'accomplissement, quand les écrasés se relèveront et s'éveilleront à l'immortalité; quand on pourra sans crainte établir sa demeure ¹."

L'incarnation du Sauveur est la conséquence de la pensée puissante et déterminée des croyants avestains. L'attente d'un Sôshiosh, ou sauveur, était si fortement enracinée dans les cœurs, que des poètes avestains se lancèrent dans des spéculations quant à la date de l'événement, et que notre païenne Eglise du Christianisme peut être exonérée de l'accusation d'avoir la première introduit la Sôtériologie relativement à notre Sauveur.

Naître d'une *vierge-mère* signifie être le premier-né par préméditation et consentement poétogamique. Conscient du fait que la perpétuation de l'espèce est un droit absolu de la Divinité, les poètes avestains élèvent leurs chants au-dessus des lieux communs de l'existence mortelle et annoncent la conception par l'esprit. Pour eux, tous les hommes de conscience et de réalisation divine ont été conçus purs et sans souillure, immaculés et libérés du péché.

Dans *Yasht* XIII, 142, nous trouvons cette prophétie sur la venue du Sauveur : "Nous vénérons le protecteur ² de la sainte vierge Eretat-Fedhri ³, qu'on appelle la toute-victorieuse, car elle mettra au monde Celui ^o qui détruira la malice des démons et des hommes." C'est ici que nous saisissons la ferveur d'un poète à chanter l'idée la plus populaire chez les peuples avestains.

Le Rev. Dr Mills, dans *Zoroastre et la Bible*, écrit que "c'est une vierge qui conçoit le Sauveur et Restaurateur des derniers âges", et il ajoute, "mais elle ne le conçoit pas sans semence, bien qu'elle reste vierge".

Dans *Yasht* XXIX.92, nous lisons : "Ast-Vater-Eta ¹¹ s'élèvera des eaux de Ka-Sava ²², il sera l'ami du Seigneur Dieu Mazda, fils de Vish-Ata-Urvi ³³ le Tout Conquérant, possédant la connaissance victorieuse qui fera progresser le monde jusqu'à la perfection."

¹ Esaïe XXVI, 19 ; Ezéchiel XXXVII ; Daniel XII, 2.

² Matth. I, 20 ; Luc I, 26-35.

³ Luc I, 28 ; Daniel VIII, 16-17 ; IX, 21 ; X, 10-19 ; Juges VI, 12 ; Proto-Evangile IX ; Jean I, 13-14.

^o Luc I, 30-42.

¹¹ *Ast-Vater-Eta*. --- Prince et promulgateur de la justice, sauveur et restaurateur --- prince de paix.

²² *Ka-Sava*. --- Pur d'esprit et sain de corps.

³³ *Vish-ata-urvi*. --- Doué de la Puissance de Salut et la Parole de Feu.

Aucun poète ne pourrait s'exprimer en termes plus inspirés que ceux du texte ci-dessus. De telles pensées, une fois ancrées dans le cœur des fidèles devaient forcément se réaliser, n'importe en quel lieu, et activées par des organes purifiés et raffinés par divers procédés basés sur les lois évolutionnaires, provoquer des résultats eugéniques.

Jésus n'était pas juif. Comme juif, il eût été obligé de faire preuve d'étroitesse nationale. Il n'était ni grec ni romain. Il est l'heureux amalgame de toutes les tribus de la race aryenne, un exemple de la famille collective du bloc aryen sous la forme d'un individu isolé, et non seulement il démontre la possibilité d'individualisation de la collectivité, mais il établit encore la nécessité où nous sommes de marcher sur ses traces, si les Desseins de l'Infini doivent cesser d'être transgressés, et d'établir la Paix sans victoire parce que c'est notre droit que de vivre sur terre sans être obligés de repousser l'oppression qui naît de la superstition et de l'ignorance.

Jésus ne présente aucun trait caractéristique des Sémites, ni de la noblesse ni de la plèbe. Son port et ses manières n'auraient pas suffi pour trahir une différence marquée. C'était son corps et son visage qui portaient ceux qui le rencontraient à lui attribuer une origine étrangère, tandis que lui-même ne renia jamais son lignage.

Bien que sympathique au peuple d'Israël, il reconnaissait comme bien supérieure la foi des Gentils, à cause de plus de liberté dans l'exercice de la raison. Ses paroles révèlent l'esprit de l'Avesta et sa puissante influence. C'est bien rare qu'il mentionne, si même il le fait, Moïse et les prophètes, bien qu'il affirme : "Je ne suis pas venu pour renverser Moïse et les prophètes, mais je suis venu pour les accomplir."

Et c'est ce qu'il a fait. Il a éclairé la voie, rendue obscure par des conjectures hypothétiques, avec la Parabole de l'Enfant prodigue ¹, en écartant d'avance les futures interprétations des usurpateurs ecclésiastiques ², en laissant à l'individu même de "se relever et de retourner chez son Père", en réalisant que la *conscience du sang* est la seule porte donnant accès à l'émancipation, "tandis que celui qui passe par une porte dérobée est un voleur et un brigand".

¹ Luc XV, 11-24.

² Matth. XXIII, 13-15.

II

AU TEMPS DE JÉSUS

Un aperçu sur les conditions de cette époque.

Pour bien comprendre les récits et les circonstances relatés dans le Nouveau Testament, il est nécessaire de se rendre exactement compte de l'attitude respective des divers partis en présence. Qui, par hasard, se serait attendu à trouver à l'intérieur des frontières de la Palestine une seule nationalité, une seule langue, des intérêts communs ou même une seule religion professée, serait profondément déçu.

Il n'est pas là question seulement des Romains et de leurs partisans, non plus de l'influence plus ou moins grande des étrangers domiciliés, c'était la Terre Sainte elle-même qui abritait un mélange de races hostiles les unes aux autres, divisées d'intérêts, où tout à côté des pointilleux Phariséens, s'élevaient des temples païens où se pratiquaient ouvertement les mœurs et les cultes païens.

A l'extrême nord-est du pays se trouvaient des provinces appartenant au tétrarque Philippe. Ces districts étaient peuplés de nomades pillards. Hérode le Grand avait, il est vrai, établi parmi eux un certain nombre de colons juifs et iduméens; ces derniers avaient été amenés de Babylone par les Juifs, qui les avaient attirés en les libérant des impôts. Mais la grande majorité du peuple

restait composée de Syriens, de Grecs et de Païens.

En allant de l'extrémité orientale à l'occident de la Palestine, nous voyons qu'à Tyr et à Ptolémaïs les cultes phrygiens, égyptiens, phéniciens et grecs se disputaient la primauté.

La Palestine centrale présentait, avec la prépondérance de la langue grecque, aussi des cultes grecs.

Le nord, c'est-à-dire la Haute-Galilée, était peuplé en majorité par les Gentils, d'où le nom de Galilée des Gentils. Tibériade était antijuive; Gaza avait sa divinité propre; Ascalon adorait Astarté; et c'était à Joppé que l'on montrait encore la marque des chaînes au moyen desquelles la légende prétendait qu'Andromède avait été liée¹. Césarée était une ville essentiellement païenne. Pour un juif, Césarée était le symbole de Rome, la Rome d'Edom, et --- "il faut qu'Edom soit détruit !" de fait, à leurs yeux, Jérusalem et Césarée ne pouvaient réellement co-exister.

Toutes les classes instruites du pays parlaient et comprenaient le grec. La langue d'Israël avait subi une profonde modification. L'ancien hébreu avait fait place au dialecte araméen, sauf dans le sacerdoce officiel et dans les facultés de théologie. Le *Mishna* même renfermait un très grand nombre de mots grecs et latins avec des terminaisons hébraïques.

Les rabbins ne considéraient comme Pays d'Israël, proprement dit, que la région commençant immédiatement au sud d'Antioche, où se constitua la première église des Gentils et où les disciples du Christ furent pour la première fois appelés chrétiens. C'est exactement à partir de là que les rabbins revendiquaient l'entière propriété du territoire.

C'est dans un pays où dominait l'élément païen que le Sauveur annonça la *Parole de Salut*. En réalité, non seulement ce district, mais tout alentour et bien au-delà, les territoires de Philippe étaient presque entièrement païens. Si curieux que cela puisse paraître, toutes les contrées circonvoisines au pays des Juifs abritaient un ramassis de nationalités les plus diverses, où se croisaient tous les cultes, mœurs et rites païens.

Et qu'en était-il du Judaïsme à cette époque ? Pharisiens et Sadducéens observaient des principes opposés et se haïssaient cordialement les uns les autres, tandis que les Esséniens les contemplaient tous deux du haut de leur grandeur. Il n'y avait qu'un seul sentiment commun à tous les Juifs, nobles ou plébéiens, riches ou pauvres, instruits ou illettrés, c'était la haine invétérée des étrangers (Gentils).

Le change des monnaies et le commerce procurèrent aux Hébreux la richesse et la considération. Les caravanes des Arabes apportant leurs marchandises, traversaient la Palestine pour se rendre de l'Orient aux ports des Phéniciens, où des flottes de vaisseaux, appartenant à des armateurs hébreux et conduits par des marins étrangers, étaient prêtes à transporter les effets jusqu'aux extrémités du monde. Les commerçants et banquiers hébreux avaient l'œil au guet sur tout ce qui se passait non seulement dans le monde de la finance, mais aussi dans la politique. Ils arrivaient à connaître des secrets d'Etat et à s'assurer des positions dans les services civil et militaire des nations étrangères, de manière à pouvoir tirer les ficelles de la diplomatie tout au profit des leurs.

Car, quelle que fût leur condition, les Hébreux ont toujours été dans le monde entier intensément et uniquement hébreux. Le fait d'entretenir des étrangers appartenant à leur religion n'était pas simplement une vertu, mais une nécessité, parce que c'était le vrai moyen de s'assurer et faciliter les communications de toutes sortes. Les habitants de Jérusalem avaient des agents et des correspondants particuliers jusqu'aux extrémités du monde et des messagers et colporteurs hébreux. Ceux qui venaient de Jérusalem étaient spécialement adroits et diplomates, car ils avaient la mission de réveiller chez tous les Hébreux le sentiment d'une vivante union pour la

¹ *Andro-Meda* --- ou l'Angro-Maīnyush (Ahri-Man) de l'Avesta, c'est-à-dire la Mauvaise Conscience, qui devait être enchaînée pendant mille ans.

centralisation de leur puissance dans la Cité du Temple et entre les mains de ses prêtres. Il se dépensa des fortunes pour soutenir et faire avancer la cause hébraïque, mais l'argent ainsi dépensé était considéré comme un excellent placement qui ne manquait jamais de centupler sa rente.

Partout, dans le monde entier, les Hébreux avaient leur propre chef et dans la plupart des villes, ils jouissaient de triples avantages. Ils jouissaient des statuts des Romains, des droits des citoyens asiatiques et des privilèges exceptionnels qu'ils exigeaient sous le prétexte d'agir par ordre de la Divinité. Les statuts des romains les autorisaient à se donner un gouvernement autonome, absolument indépendant de la juridiction des cités où ils demeuraient. Partout ils réclamaient et obtenaient des franchises religieuses illimitées, voire exagérées, que l'on refusait aux citoyens *natifs*.

L'importance particulière de la communauté hébraïque de Rome venait de sa proximité du siège du gouvernement du monde. De là, ils pouvaient observer et exercer leur influence sur tous les actes de la vie publique, et de plus prêter appui à tout l'ensemble de la nation hébraïque. Leur seul objectif était de tirer profit de tout effort fourni par les autres nations, qui pût remplir de gloire et de richesses, d'or, d'argent et de pierres précieuses les coffres du judaïsme.

Les jours de sabbat et autres jours fériés, ils s'imposaient aux peuples parmi lesquels ils vivaient, non seulement en fermant leurs échoppes et en se pavanant paresseusement en pompeux attirail, mais aussi en affichant ostensiblement leur mépris et leur dégoût de tout le reste et de tout le monde. Cette arrogance dans tout leur maintien disait aussi leur sentiment inexprimé que les temps étaient proches où la puissance des Gentils d'effondrerait et où le monde entier obéirait à leur absolue suprématie. Une de leurs méthodes les plus courantes consistait à convertir secrètement au Judaïsme *les femmes et les parentes des hommes puissants, influents et riches* ¹, parce que grâce à ces femmes ils pouvaient plier les hommes à servir les intérêts d'Israël.

Il y avait divers degrés chez les prosélytes du Judaïsme. Les "Prosélytes de la Porte" étaient les Gentils convertis ou adonnés au Judaïsme, mais qui ne s'étaient pas formellement joints à la secte par la circoncision et le baptême. Ceux qui entraient officiellement dans l'Eglise en vertu de ces rites étaient les "Prosélytes de Droit".

L'admission comme "Prosélyte de Droit" requérait trois conditions : pour les hommes, la circoncision, le baptême et un sacrifice; les femmes devaient être baptisées et offrir une génisse, un couple de tourterelles ou de jeunes pigeons. Le baptême, qui avait lieu par immersion, était obligatoire pour tout prosélyte.

Tout prosélyte du Judaïsme était obligé de changer de nom et d'en adopter un de désinence hébraïque, nom sous lequel il était désormais connu dans la synagogue. Lorsque le prosélyte émergeait des eaux du baptême, on lui disait qu'il était re-né, non dans un sens spirituel ou moral, mais en regard de son ancienne religion, de sa race, nationalité, maison, de ses coutumes, parents et amis. Il devait désavouer ses anciens dieux et renoncer à servir son pays. Pour les rabbins, un prosélyte pouvait légalement épouser sa propre mère, sœur ou fille, née avant qu'il devînt prosélyte, parce qu'elles ne lui étaient maintenant pas plus parentes que n'importe quelles autres femmes.

De même que dans le Temple, au temps du Christ, on continuait à observer très strictement la séparation des sexes dans les synagogues; cette séparation était rendue effective par une partition planchéiée et pourvue de grillages, et de portes d'accès différentes. Les femmes n'auraient jamais essayé de prêcher à la synagogue, les études théologiques leur étant refusées. En lisant la liturgie rabbinique, nous retrouvons à tout coup des actions de grâces de ce genre : "Béni sois-tu, Seigneur Dieu, de ce que Tu n'as pas fait de moi une femme."

¹ II Timothée III, 6 : "Il en est qui s'introduisent dans les maisons et qui captivent les femmes d'un esprit faible et borné..."

Le fait que Jésus s'entretînt avec une femme était si contraire à toutes les notions que les Juifs avaient du rabbin, qu'il y avait de quoi les surprendre. Peu à peu, Jésus se trouva en antagonisme avec la pensée religieuse juive de son temps. Nous le voyons dans l'esprit et dans toute l'attitude de la femme à qui il fut "beaucoup pardonné."

Résister à l'autorité des Scribes, ou à l'un quelconque de leurs décrets, détourner des hommes de l'observance des commandements ou les inciter à ce qui pouvait être considéré comme une profanation du Nom de dieu, était suffisant pour encourir le *ban*; et si un instructeur était excommunié, tous ses disciples l'étaient avec lui. L'excommunication suprême (Khérim) s'accompagnait au son de la trompette. Le Khérim final imposait un *ban* d'une durée indéfinie, et l'homme était ainsi considéré comme un "mort". On dit que Jésus reçut l'anathème au son de quatre cents trompettes.

Le *Talmud* attribue les miracles de Jésus à la magie, qu'il aurait apprise durant son séjour en Egypte. Les Juifs pensaient que les "démons" ¹ entraînaient dans les hommes et s'emparaient d'eux, et que de nombreuses maladies leur étaient dues, comme par exemple lèpre, rage, péricardite, démence, asthme, croup, angine et autres. Ils appelaient ces démons *mazzikim*.

Les Juifs croyaient que les démons mangeaient, buvaient, se reproduisaient et mouraient. La nourriture des démons consistait dans les éléments, le feu, l'eau et certaines odeurs. D'où les incantations avec un encens spécial.

Le premier nettoyage du Temple par Jésus précéda sans aucun doute la semaine des fêtes de Pâques. Le peuple n'y opposa aucune résistance et les remontrances des prêtres ne furent pas directes, mais exprimées sous forme de questions insidieuses. Mais ces questions dénotaient deux choses : l'opposition irréductible entre les autorités juives et Jésus et la façon dont les chefs du peuple allaient mener le conflit dorénavant engagé entre lui et eux. Ce premier acte de Jésus fixa leurs positions respectives.

Depuis cette première violente épuration du Temple, c'était entre Jésus et les autorités juives une lutte à mort, dont l'issue était indubitable. Cette première action de Jésus, puisque dirigée contre les chefs, devait se continuer en une vie d'opposition. Leur première tentative contre lui devait conduire à la dernière, sa condamnation à la croix.

Edersheim, 1816.

¹ *Démons* --- Dans la médecine juive équivalait à germes, microbes, bacilles, organismes, etc.

III

POLITIQUE MILITANTE DES JUIFS ET FALSIFICATIONS

Un peu de lumière sur les tactiques courantes au temps du Sauveur.

En règle générale, les Israélites obtenaient le droit de cité en même temps que celui de se gouverner selon leurs propres lois. Ils avaient leurs tribunaux indépendants de la magistrature ordinaire; ils avaient leurs préfets, appelés suivant les localités, Allabarches, Archontes, Génarches ou Ethnarches, pour diriger les affaires de la communauté et agir en son nom. Si une ville leur refusait ces prérogatives, les Juifs se donnaient un air de peuple persécuté et se lamentaient sur leurs malheurs, sans cesser d'intriguer, d'acheter les chefs influents, sans jamais lâcher prise jusqu'à ce qu'ils eussent au moins obtenu l'entière liberté du culte.

Cette simple concession suffisait pour faire d'eux une classe privilégiée, car *cela les exemptait du service militaire et des impôts, choses incompatibles avec la loi mosaïque*. Il était interdit de les citer en justice aux époques de leurs fêtes. Ces *franchises* avaient pleine vigueur dans tout l'empire romain et attiraient des Juifs de partout. Leurs richesses de leurs entreprises commerciales avaient pris une telle extension sous Jules César, que le dictateur pensa n'avoir

rien de mieux à faire que d'adopter la méthode suivie par Alexandre à leur égard. Par quatre édits successifs, il leur octroya, outre de grands privilèges, une entière indépendance.

Le Souverain Pontife de Jérusalem était reconnu comme le Patron (Patriarche) des Israélites disséminés, et disposait du droit de plaider en faveur de ses clients devant le tribunal de l'empereur ou du proconsul, auquel il trouvait toujours libre accès.

Ces décrets de César furent confirmés par Auguste et renouvelés par Claude. Il en résulta que les Juifs finirent par constituer un véritable corps national disséminé dans tout l'empire, car même dans les cités qui avaient conservé leur autonomie, les magistrats conformaient leur attitude à l'égard des Juifs à celle de Rome, à tel point que la seule intervention du souverain sacrificateur suffisait pour arrêter toute entreprise dirigée contre les libertés d'Israël. Partout, en réalité, les gouverneurs romains montraient le plus grand empressement à consulter les vœux du Judaïsme, si puissants les sentaient-ils. Si seulement l'un d'eux avait essayé de transiger avec les biens ou les droits de quelque synagogue, les Israélites de tout pays, et surtout ceux de la capitale, auraient soulevé tous leurs concitoyens contre l'agresseur.

Du temps de Strabon, il n'y avait pas une cité ni une colonie où les Juifs ne se fussent pas établis, pas un recoin du monde où ce peuple tenace ne se fût ménagé un pied-à-terre. Ils étaient aussi puissants dans l'empire romain que dans l'empire parthe. Dans ce dernier, dont le territoire comprenait maintenant l'Inde et s'avancait jusqu'à l'Euphrate, les Juifs trouvèrent rapidement grâce aux yeux des nouveaux vainqueurs. Mais après tout, c'était encore l'empire romain qui leur offrait les plus grands avantages.

Ainsi, disséminés au loin, mais étroitement unis entre eux par les attaches commerciales, les Juifs encerclaient le monde entier sans exception et sans aucune crainte de l'avenir, car personne n'aurait pu s'attaquer à toute la race. Si formidable qu'apparût l'influence des Juifs aux magistrats des provinces, leur puissance n'était pas moins redoutée des marchands des cités où ils avaient leurs affaires.

Dans n'importe quelle branche du trafic, les rapports étroits qui unissaient tous les membres de la nation les mirent en contact commercialement, avec le monde entier et leur confèrent une avance notoire sur tous leurs concurrents. Aussitôt que les Juifs faisaient leur apparition sur une place quelconque, ils s'arrangeaient à mettre la main d'abord sur le petit commerce, après quoi, ils commençaient tranquillement et progressivement à acquérir le contrôle des affaires d'importance plus considérable; pour finir, c'était eux qui fixaient les taux du marché.

Méprisant la vie pastorale, ils réservaient toute leur admiration pour le commerce. "Il n'y a pas de vocation plus vile que l'agriculture", dit Rabbi Eléazar en regardant un champ mûr pour la faucille. Et Rabbi Rhabb ajouta : "Toutes les récoltes du monde ne sont rien en comparaison du commerce."

Aussi habiles en paroles qu'en affaires, les Juifs adaptèrent leurs doctrines aux conditions des Païens au milieu desquels ils vivaient, en leur dépeignant le Judaïsme sous des couleurs si avantageuses qu'ils le rendaient acceptable et tout naturel même pour les esprits les plus rébarbatifs. C'est à Alexandrie qu'il est le plus facile de suivre les progrès de ce mouvement. Là, les Juifs avaient reconnu le fait que pour convaincre les gens, il ne suffisait pas de parler la même langue qu'eux, car il y avait trois siècles que leurs livres sacrés, traduits en grec, étaient accessibles à tous, mais sans résultat; les textes sacrés, bien que connus d'un petit nombre d'érudits, restaient lettre morte pour les hommes de toute condition.

Les maîtres d'Israël furent assez clairvoyants pour comprendre qu'ils pourraient atteindre les multitudes s'ils appelaient les autorités du génie grec à l'appui de leurs révélations et montraient que les poètes et philosophes païens confirmaient leurs dogmes. Ainsi, au moyen d'œuvres falsifiées, on fit à Linus, Pythagore, Hésiode, Homère et Platon prêcher la foi en le Dieu Très-Haut et en le Messie, qui devait apporter au monde le bonheur et la gloire. Ce fut par une préférence, due sans doute à l'état brumeux de l'Histoire autant qu'à ses hauts faits, qu'Orphée

devint, pour ainsi dire, le principal Patron de cette sorte de doctrine.

Cent-soixante ans avant Jésus, le Juif Aristobule ¹, philosophe et courtisan sous les Ptolémées, inséra parmi ces poèmes quelques lignes à la louange des lois mosaïques, et retoucha les vers originaux en leur donnant une teinte juive. Là-dessus, poursuivant son plan, il se fit fort de démontrer que l'Ancien Testament était *la seule source* où les poètes et les sages du paganisme avaient puisé leurs inspirations. Un fragment de ces Poèmes Orphiques, qui nous est parvenu, nous donne l'occasion d'étudier sur le vif ces falsifications de textes antiques.

Dieu Lui-Même, je ne le connais pas, car un nuage l'enveloppe :
Mais ses Dix commandements le révèlent aux hommes.
L'homme mortel ne l'a jamais vu.
Un seul a reçu cette faveur --- celui qui est né des eaux (Moïse).
Il a reçu des cieus sa science sur une Double Table.

Mais Orphée lui-même devait céder le pas à l'antique Sibylle. Dans le monde entier --- à Babylone, en Lydie, à Delphes, Samos, Troie et en Italie, cette voix, qui découvrait l'avenir, était écoutée religieusement. Les Juifs, naturellement, ne tardèrent pas à tirer profit de prophéties aussi en vue; ils les obligèrent même à parler en leur faveur. Dans le Troisième Livre des Oracles sibyllins, nous retrouvons des traces de cet ouvrage composé par un Juif d'Egypte sous le règne de Ptolémée Philometer (environ 150 av J.C) ².

La Sibylle fait narrer à la bru de Noé toute l'histoire du monde depuis la Tour de Babel. Des récits de l'Ancien Testament s'y trouvent pêle-mêle avec des théogamies païennes; les enfants d'Abraham s'y mêlent aux Titans et aux dieux d'Hésiode; les prédictions des oracles païens s'y trouvent côte à côte avec celles des voyants de Judée. Toutes ces prophéties s'accordent à prédire des catastrophes imminentes, dont la seule cause est l'idolâtrie du peuple. Il ne reste aucun espoir à l'humanité, si ce n'est de revenir au vrai Dieu, au Dieu des Hébreux.

Cette influence, si puissante à Alexandrie, se fit sentir sous diverses formes, partout où florissait le Judaïsme. Partout, une foule de prosélytes remplissait le ghetto et fréquentait la synagogue, se noyant ainsi peu à peu dans la foi d'Israël. Dans les rangs de ces *nouveaux croyants*, l'Evangile reçut le plus chaleureux accueil. Comme les enfants d'Abraham, eux aussi attendaient le Messie et, avec lui, le Salut.

Quand, de synagogue en synagogue, le bruit se répandit que le Christ (Chrystos) était apparu, avec des termes supérieurs à la *Loi*, qu'il parlait de Dieu aux hommes, qu'il l'appelait Père et revendiquait pour lui et en son nom *l'adoration en esprit et en vérité* --- lorsque l'on sut qu'il respectait les formes extérieures de la doctrine mosaïque --- comme un seul homme, les prosélytes en masse embrassèrent la *Nouvelle Foi*.

¹ Ne pas confondre avec le roi Aristobule, qui monta sur le trône en 106 av J.C.

² Peut-être aussi de Ptolémée Philopater (222 av J.C), suivant les historiens modernes.

IV

CASUISTIQUE JUIVE

Médecine rabbinique attribuée à Salomon. --- Bizarres remèdes. --- Lois sur le sabbat --- La Confession des péchés pour le jour de l'expiation. L'Absoute. --- Le jugement du bienheureux sauveur.

La hiérocration juive donna lieu à de nombreux sophismes, destinés à maintenir dans l'ignorance le vulgaire peuple, et ainsi, à enrayer tout progrès possible. Au lieu d'interdire des pratiques inavouables, la hiérocration ignorait toute raison honnête et favorisait plutôt la prestidigitacion en matière d'instruction. C'est ainsi qu'au temps du Christ, doctrines et croyances, us et coutumes formaient un incroyable ramassis d'absurdités. Moïse et les prophètes avaient depuis longtemps

torsionné et il régnaît un esprit de stupidité théomaniaque poussant les fidèles à agir contre leur volonté, pour peu qu'on leur en laissât une.

Le peuple eût eu désir de bien faire, mais la peur des prêtres et de leur autorité coupait court à toute velléité d'indépendance, et plutôt que de perdre les miettes qu'on lui offrait comme gagne-pain, il renforçait malgré lui le chœur de ses fournisseurs de misère.

En matière de doctrine, il n'existait aucun dogme fixe, ou article de foi. Aucune mesure d'hygiène n'était exigée. Les maladies étaient chroniques dans toutes les classes de la société et les combattre, c'était l'affaire des docteurs d'Israël, qui s'adonnaient à leur tâche avec la solennité de l'orgueil rabbinique, caractéristique de la foi pharisienne. Israël était ainsi douloureusement éprouvé par une caste dont l'origine était difficile à déterminer.

On attribuait les tours de passe-passe de la thérapeutique des rabbins à Salomon; celui-ci était censé tenir sa science médicale directement de Dieu.

Josèphe dit dans ses *Antiquités* : "Dieu donna au roi Salomon le pouvoir d'apprendre les tours de main qui chassent les démons, science utile et salutaire pour l'homme." Puis il raconte comment Salomon composa des incantations efficaces et des modes d'exorcisme et ajoute que lui-même (Josèphe) assista à des exorcismes ¹ pratiqués par des rabbins en présence de Vespasien, de son fils, de ses capitaines et d'un grand nombre de soldats.

Et voici comment ils accomplissaient leurs miracles : le rabbin prenait une racine² recommandée par le roi Salomon, et la fixait au moyen d'un anneau sous les narines du possédé; du coup le démon sortait et le patient tombait aussitôt à terre, pendant que le rabbin proférait un grand nombre de fois les syllabes Sal-O-Mon et récitait des incantations transmises par le sage roi. Il adjurait alors le démon de ne plus jamais revenir et, en signe d'obéissance, ce dernier renversait un baquet d'eau placé exprès à sa portée, tâche ne présentant aucune difficulté pour un démon qui, comme tous ses congénères, avait horreur de l'eau bénite.

Cet incident suffisait à convaincre même les plus sceptiques de l'amour de Dieu pour Son roi et Son peuple. Ces démonstrations publiques suffisaient amplement à prouver que les rabbins avaient le pouvoir par *procuration*, mais ceux-ci préféraient que les possédés consultassent les thaumaturges étrangers, qui accomplissaient leurs miracles au nom du Malin, l'originateur des maux dépassant les bornes de la puissance de Dieu.

Un exemple intéressant de la sagesse salomonique se voit en particulier dans la cure prescrite pour les troubles digestifs. "Rabbi Yakub souffrait de dyspepsie, Rabbi Assi l'apprit. Il lui conseilla de prendre sept gousses rouges, de les mettre dans le col d'une vieille chemise, de les y attacher avec une cordelette de crins de vache; de tremper alors le tout dans de la poix blanche, de le réduire en cendre et de se mettre cette cendre sur l'estomac; alors la maladie serait guérie."

Contre les maux d'oreilles, voici ce qui est prescrit : "Remplis l'oreille du patient d'huile d'olives³, fais sept tresses de paille de froment, attache-les à une pelure d'ail au moyen d'une cordelette en crin de vache, allume la tresse et mets-la dans l'oreille, mais en ayant bien soin de ne pas brûler le patient; lorsqu'une tresse a fini de brûler, mets-en une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les maux d'oreille cessent. ° "

¹ *Exorcisme* --- La croyance générale était que seuls les païens et les Gentils pouvaient exorciser par la puissance de Béalzébub, l'ami des infidèles.

² Certains auteurs pensent que c'était de l'*ail*, si abhorré des démons à cause de ses puissantes essences aromatiques.

³ Pour éviter tout favoritisme, la firme n'est pas indiquée.

^o Cela nous rappelle un certain remède contre les maux de dents : prendre un petit rameau de rosier qu'on vient de couper, l'enfoncer dans la dent malade, et après l'y avoir retourné sept fois, le restituer au rosier en l'attachant très exactement à sa place. Quand le rameau repoussera, le mal de dents disparaîtra.

Une arme très pratique dans la main des rabbins était la *Loi orale*, dont personne ne pouvait savoir jusqu'où elle allait. Telle l'univers lui-même, elle défiait toute humaine prévision. C'est ainsi que la loi mosaïque concernant le sabbat comportait d'innombrables amendements. Pour mieux nous rendre compte des difficultés avec lesquelles le Sauveur, comme aussi d'autres réformateurs, fut aux prises, énumérons quelques-unes des absurdités qui étaient imposées au peuple d'Israël.

Tout ce qui de près ou de loin touchait aux soins ou à la guérison d'un malade était interdit le jour du sabbat. Mettre un bandage ou laver une plaie était un grave péché, mais on pouvait mettre un bandage qui empêchât seulement la blessure d'empirer, pour autant que ce bandage ne fit pas guérir. Remettre des membres cassés, non plus qu'aucune opération chirurgicale, n'était tolérée. Les émétiques étaient défendus, par contre on pouvait prendre une boisson laxative, à condition que ce fût en tant que boisson et non en tant que remède. Prendre un remède le jour du sabbat était considéré comme un péché impardonnable, pour lequel il fallait offrir des sacrifices expiatoires en proportion de sa fortune en banque.

C'était profaner le sabbat que de porter un paquet ou n'importe quel objet hors des maisons, et l'absolution d'un tel péché se payait en figes sèches, en poids égal à celui de l'objet porté.

Le port des fausses dents était interdit le jour du sabbat, car elles auraient pu tomber et il eût fallu les ramasser et les porter à la main.

Les femmes n'avaient pas le droit de se regarder au miroir le jour du sabbat, car en apercevant un cheveu gris, elles auraient pu être tentées de l'arracher; affreux péché, et bien qu'on n'en payât pas le poids en figes sèches, il existait pour cela d'autres amendes.

Se peigner, se couper les cheveux ou les ongles, ou polir ces derniers était un péché mortel.

Cracher dans un mouchoir était admissible, mais cracher par terre et ensuite racler avec le pied était un grave péché, car en raclant, on risquait de labourer le sol. Mais il était permis de cracher sur une pierre.

La vermine avait le droit de s'en donner le jour du sabbat, puisque on ne devait pas laver les enfants.

On pouvait essuyer ses mains sales à la crinière d'un cheval ou à la queue d'une vache, mais non à un linge, ce dernier cas donnant lieu à un travail de lessive.

On ne devait pas fermer les yeux des morts, ni laver leurs membres, à moins qu'on pût le faire sans mouvement.

On ne devait pas verser de l'eau chaude dans de l'eau froide et il était mal venu de se verser de l'eau chaude sur soi-même, car cela aurait risqué de nettoyer le plancher.

Naturellement, on ne devait allumer ni lampe, ni chandelle ni aucun feu. Faire sécher des vêtements devant le feu était aussi un terrible péché, surtout s'il était épié par un voisin.

Si un mur s'effondrait sur quelqu'un, on ne devait déblayer que juste assez pour voir si la victime était un Juif ou un Gentil.

Arroser une pelouse ou irriguer un jardin, nettoyer une allée, se moucher, ôter une toile d'araignée, chasser une mouche de dessus son nez, tous ces délits avaient leurs codes et leurs amendes.

Il était défendu aux femmes de cueillir des épis de blé, de les égrener, de les piler et d'en jeter la bourre soit en soufflant dessus, soit d'une autre manière. Mais on pouvait poser une cuillère sur une gerbe de blé et emporter ainsi la gerbe, car il était légal de se servir d'une cuillère pour

manger, donc on ne pouvait pas interdire de porter une cuillère et personne ne pouvait être rendu responsable de ce qui se trouvait sous la cuillère.

Il y avait ainsi des centaines de restrictions pour le sabbat, chacune avec ses amendes bien définies, car les rabbins avaient la prétention de "faire du sabbat un jour de délices pour les Israélites".

Pour pacifier les consciences et reconforter le moral des fidèles, une absolution annuelle lavait l'immense multitude des péchés; et cette fête de l'Expiation, les tièdes et les hétérodoxes l'attendaient avec autant d'impatience que les fidèles orthodoxes.

C'était le Souverain Sacrificateur lui-même qui officiait dans toutes les principales circonstances. Il tuait les victimes, il aspergeait de leur sang par sept fois les fournitures des lieux saints et des lieux très-saints du Temple et assumait le Pontificat. Le sang d'un jeune taureau expiait pour le Souverain Sacrificateur et sa famille; le sang d'un bélier et d'un bouc pour le peuple d'Israël, effaçant tous leurs péchés et lavant les cœurs des fidèles plus blanc que neige.

Le Souverain Sacrificateur en grand attirail, pantalons, tunique de lin blanche, ceinture et mitre, pénétrait dans le Saint des Saints avec le sang du taureau, du bélier et du bouc et portant encore un encensoir allumé qu'on laissait brûler devant le saint lieu. Puis imposant les mains à un jeune bouc vivant, le bouc émissaire chargé de tous les péchés d'Israël, le Souverain Sacrificateur récitait comme suit la *Confession des Péchés*.

O NOTRE DIEU, TOI LE DIEU DE NOS PÈRES !
Puissent nos prières arriver jusqu'à toi.
En vérité, nous confessons que nous avons péché;
Nous avons désobéi, nous avons agi en traîtres;
Nous avons dérobé, nous avons calomnié;
Nous avons commis iniquité sur iniquité, nous avons fait le mal;
Agé avec présomption, exercé la violence, fabriqué des faux, donné de mauvais conseils, proféré des mensonges; nous avons été dédaigneux, blasphémateurs, pervers.
Nous avons été tyranniques, entêtés, corrompus, dévoyés et nous en avons dévoyé d'autres.
Les blessures que tu avais guéries, nous les avons rouvertes;
Ce que tu avais purifié, nous l'avons souillé;
L'impur, nous l'avons compté comme pur; ce qui était droit, nous l'avons tordu;

Ce que tu avais agrandi, nous l'avons rapetissé;
Ce que tu avais honoré, nous l'avons bafoué;
Ce que tu avais mis en évidence, nous l'avons effacé;
Ce que tu avais dispersé, nous l'avons recueilli.

Nous avons choisi ce que tu avais condamné et arraché ce que tu avais planté;
Nous avons reconstruit ce que tu avais renversé et causé la chute de ce qui avait ton appui.
Nous avons affaibli ce que tu avais renforcé et trahi ce que tu avais scellé;
Nous avons autorisé ce que tu avais interdit et profané ce que tu avais sanctifié.

Ce que tu avais dit juste, nous l'avons déclaré faux, et ce que tu avais en faveur, nous l'avons méprisé.
Ce que tu avais rapproché, nous l'avons éloigné, et ce qui était loin, nous l'avons rapproché.
Ce que tu aimais, nous l'avons haï, et ce que tu haïssais, nous l'avons aimé.
Nous sommes devenus presque semblables à Sodome, nous avons ressemblé à Gomorrhe.

Mais bien que nous ayons été impudiques, brutaux et opiniâtres et dit que nous ne péchions pas --- en vérité, cependant nous avons désobéi --- commis de petits péchés et de grands péchés,

Nous ne nous sommes pas lavés quand nous aurions dû nous laver et nous avons mangé avec des mains moites.
Nous avons omis de demander une bénédiction et de prononcer une action de grâces.
Nous avons mangé du fromage et de la viande au même repas, et nous avons mangé du poisson et de la viande sans nous laver les mains entre deux.

Nous avons pris part à des actions qui n'étaient pas méritoires, et mangé des primeurs avant le début de la pâque (Pésach).

Nous avons mangé ce qui était interdit et pendant la fête des Tabernacles, nous avons mangé hors des tentes.

Nous avons manipulé le rouleau de la loi à découvert et rendu nuls et non avenues tes commandements.

Nous aimions le mal et faire le mal.

Nous avons porté des vêtements de femme, violé des femmes, convoité les femmes d'autres hommes, commis des adultères et séduit des vierges.

Nos yeux et nos cœurs ont été pleins de concupiscence et nous avons tyrannisé notre famille.

Nous avons été des gloutons et des ivrognes, nous avons flatté et volé.

Nous avons parlé dans la synagogue pendant le service divin et entre le baptême des mains et la bénédiction.

Nous avons parlé le jour du Sabbat comme les jours de semaine, et devisé au sujets d'actions interdites ce jour-là.

Nous avons cédé à tous les désirs de la chair, scandalisé notre prochain et dit du mal des morts, et nous avons visité les cimetières avec des tzitzes ¹ à découvert.

Nous avons violé le secret de notre Khaber, élevé la main contre lui, nous l'avons battu, maudit, calomnié, et nous nous sommes attribué les honneurs dont nous l'avons dépouillé.

Oh, puissions-nous désormais trouver grâce à tes yeux, ô Eternel notre Dieu et le Dieu de nos Pères, pour que tu nous pardonnes tous nos péchés et effaces toutes nos iniquités et que tu nous accordes la rémission de toutes les fautes que nous avons commises contre toi, soit par contrainte, soit de plein gré, l'obstination au cœur et le dédain sur les lèvres.

En outre, nous nous sommes rendus coupables d'impudicité et d'inceste, publiquement et en secret, de propos délibéré et de mensonges plein la bouche.

Nous avons péché et opprimé nos prochains, en ayant de mauvaises pensées dans le cœur, en invitant à la débauche, en confessant nos péchés avec la bouche, sans nous en repentir dans le cœur; en manquant de respect à nos parents et à nos instructeurs, par ignorance ou par présomption.

Nous avons été violents, avons profané ton nom, souillé nos lèvres et notre cœur par des paroles triviales et des fantaisies perverses, consciemment ou par distraction.

Nous avons renié et menti.

Nous avons suborné et nous sommes laissés suborner, nous avons calomnié et laissé calomnier, dans le commerce, en mangeant et buvant.

Nous avons pratiqué l'extorsion et l'usure et tenu des discours immodestes en jasant et clignant de l'œil.

Nous avons été hautains, impudents, processifs et perfides avec notre prochain.

Nous avons été jaloux, inconstants, entêtés, rapporteurs, prompts à faire le mal, parjures, escrocs, vindicatifs et colériques.

Mais tous ces péchés, ô Dieu du pardon, pardonne les nous; efface-les et accorde-nous la rémission;

Pour les péchés qui furent douteux comme pour ceux qui furent certains; pour les péchés pour lesquels nous encourons la punition de n'avoir point d'enfants; et pour les péchés pour lesquels nous avons encouru devant les tribunaux les quatre sortes de mort : la lapidation, le bûcher, la décapitation et la strangulation; pour les péchés pour lesquels nous avons été voués à l'interdit et à la mort par la main de Dieu.

Ici vient l'Absoute générale, que chaque fidèle répétait avec ferveur et zèle :

Tous les vœux, tous les contrats, tout ce que l'on nomme Kownem ², toutes les amendes contractées et tous les serments que nous avons prêtés ou par lesquels nous avons juré, nous nous en libérons; nous nous jugeons absous depuis ce Jour de l'Expiation jusqu'au prochain jour de l'Expiation; qu'il en soit ainsi pour notre bien.

Nous nous repentons de tous nos contrats, nous nous repentons de toutes nos obligations et nous nous repentons d'avoir engagé notre parole.

Puissent toutes ces choses nous être remises, être abandonnées, sans conséquences, et jugées nulles et non avenues.

¹ *Tzitzes* : franges sur les basques des vêtements.

² *Kownem* : temporel et spirituel.

Puissent-elles ne plus nous lier, puissent-elles ne plus exister; et que n'importe quel vœu que nous ayons pu faire cesse d'être un vœu, et que n'importe quoi que nous ayons pu jurer cesse d'être un serment.

La Confession et l'Absoute terminées, le bouc était conduit dans le désert et chassé dans le domaine de l'oubli; tandis que les enfants d'Israël avaient la conscience pure et tranquille, libérée de tous les scrupules du passé, et l'assurance de l'impunité pour l'année courante et de l'immunité devant le châtement.

Derrière un épais nuage d'encens, le voile du Temple était levé et, devant le Saint des Saints, l'éclatante gloire de *Shekhenna* apparaissait aux yeux des fidèles en extase, pour témoigner qu'Israël repentant avait trouvé grâce aux yeux de l'Eternel, ce qui suffisait amplement pour écarter à l'avenir toute espèce de doute du cœur et de l'esprit des assistants.

Les prosélytes étrangers ne jouissaient pas de privilèges tels que de pouvoir contempler la gloire du Seigneur. Il y avait une cour réservée aux Gentils pour faire leurs pénitences. Et les descendants des Gentils n'étaient admis à l'élection qu'à partir de la troisième ou quatrième génération.

A la fin de ce service, le Souverain Sacrificateur se dépouillait de sa tunique de sacrificateur, fort souillée, et endossait le vêtement pontifical, dont chaque pièce était censée posséder certaines vertus expiatoires ¹. Le seul fait de les voir communiquait l'absolution : le *pantalon de lin* était la rançon pour la débauche; le *manteau de laine et de chanvre* conférait la rémission pour tous les degrés de l'adultère; les *grelots* et *grenades* supprimaient toute calomnie; la *ceinture* absolvait du vol; le *plastron* expiait pour la justice mal rendue; la *mitre* absolvait de l'orgueil et le *diadème frontal* effaçait la profanation.

Au coucher du soleil, on sonnait de la trompette et prêtres et laïcs se félicitaient les uns les autres du succès qu'ils avaient remporté en déjouant Satan, leur accusateur, et se souhaitaient à tous paix, bonheur et prospérité.

Mettre en doute la moralité d'une telle opération, c'eût été un blasphème. L'Israélite se contentait d'une croyance qui le dispensait de penser, de chercher et d'analyser, qui lui assurait toute liberté d'exercer ses talents dans la vie quotidienne, toujours sûr qu'un nouveau bouc serait prêt à être sacrifié pour lui, s'il lui arrivait d'offenser en quelque manière son Créateur. Ce que l'autorité proclamait lui suffisait, et que cela provînt des lois civiles, ecclésiastiques, spirituelles ou autres, il ne lui importait pas. Il savait que quelle que fût la rigidité de ces lois ou ordonnances, il pouvait toujours recourir à l'expiation, aux offrandes ou aux amendes prescrites.

La hiérocration était si minutieusement et si complètement organisée que rien ne pouvait échapper à son inquisition. Le clergé disposait de vie et de mort sur ses sujets, qui se soumettaient sans murmure, et, pour s'éviter toute peine inutile et tout conflit possible avec les masses, les prêtres avaient combiné, non seulement d'inciter à la guerre les Païens et les Gentils, mais encore d'envoyer toutes les trois ou quatre générations, la jeunesse du pays sur les champs de bataille, afin de gouverner à leur aise les plus âgés, en sorte que la génération suivante, aux prises avec les plus grandes difficultés, fût déjà tenue en respect par les visages soucieux de ces derniers.

Dans de telles conditions, notre bienheureux Sauveur s'était chargé d'une tâche dont on pouvait facilement prévoir l'issue, conditions qui faisaient jaillir du tendre cœur d'un Sauveur plein d'amour un langage qui stigmatisait les abominations de son temps, en ces termes : "Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, hypocrites ! parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes et ornez les sépulcres des justes, et que vous dites : Si nous avons vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Vous témoignez ainsi

¹ Ainsi la frange de la robe d'un instructeur pouvait arrêter la mort et le seul fait de la toucher assurait la guérison.

contre vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Comblez donc la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères ! comment échapperez-vous aux châtements de la géhenne ? ¹ "

¹ Matth. XXIII, 29-33.

V

LES ESSÉNIENS

Conclusions de Pline sur les Esséniens. --- Articles de foi. --- Communauté des biens. --- Croyance au célibat. --- Les quatre degrés. --- Les Esséniens et la médecine.

Ce que les Thérapeutes étaient en Egypte, les Ghabrieli en Iran, les Esséniens l'étaient en Syrie. Ces divers groupements ne différaient que par les coutumes de leurs pays respectifs, dont ils adoptaient les habitudes courantes pour autant qu'elles ne s'opposaient pas à leurs croyances ou à leur libre pensée. Les fondements de leurs doctrines étaient strictement zarathoustriens, car leurs premiers adeptes avaient été d'origine avestaine. Le nom d'Esséniens est dérivé de l'araméen *Azena* ou *Azna* --- ce qui signifie *le plus sublime*.

Pline (79-23 av J.C) note ce qui suit : "Les Esséniens existent déjà *depuis plusieurs milliers d'années*, et ce qu'il y a de plus certain au sujet de cette secte, c'est qu'elle possède *ses propres livres sacrés et secrets*, qu'elle conserve avec un soin jaloux."

Comme descendants des tribus avestaines, ou tout au moins comme adhérents aux principes de ces dernières, les Esséniens attachaient une très grande importance à la santé du corps et à la puissance mentale. L'art de *assa* ou *salva* --- guérir --- jouait le rôle principal dans tous leurs enseignements. Pour pouvoir être reconnu comme membre, admis à la table de communion, etc., pour dîner ou rompre le pain au principal repas quotidien, les initiés devaient tout d'abord acquérir la santé corporelle et faire preuve d'une capacité mentale supérieure à celle du vulgaire. Tout membre devait être versé dans l'art de guérir, non pas nécessairement par raison professionnelle, mais pour être capable de soigner en cas d'urgence et pour assister ses compagnons qui pouvaient, par hasard, être tombés aux mains des brigands --- une profession fort lucrative en ce temps et un mal très nécessaire --- ce qui leur donnait l'occasion d'exercer la philanthropie.

Les Esséniens ne reconnaissaient pas de caste sacerdotale et jamais n'offraient de sacrifices ni n'observaient de rites cultuels. Chaque famille ou ordre, chaque aile ou classe, avait ses anciens ou des anciens qui remplissaient les fonctions de la communauté à côté de leur profession particulière, car tout Essénien, homme, femme ou enfant, devait accomplir un certain travail.

Suivant leurs capacités ou leurs goûts, ils étaient médecins, soignant les malades des villes et villages avoisinants qui n'appartenaient pas à leur foi; beaucoup se vouaient à l'agriculture, à l'horticulture, à des métiers pastoraux ou industriels.

La fortune, ils la géraient en commun et chacun pouvait y puiser selon ses besoins. Mais pour tout autre but que celui de la sustentation, le trésor était fermé. Ce n'était qu'avec le consentement des juges, qui étaient au nombre de cent, qu'on pouvait acquérir une fortune privée, encore fallait-il pour cela l'unanimité des juges; un seul avis contraire suffisait pour renvoyer le cas *sine die*.

Toutes les affaires juridiques étaient réglées de la même façon. Ils mettaient une extrême prudence à exprimer une opinion, respectant l'un de leurs préceptes moraux : "Ne jugez pas --- afin de n'être pas jugés".

Toutes leurs croyances religieuses étaient condensées en ces quelques articles de foi :

1. Dieu est Principe ¹; seuls ses attributs se manifestent dans la matière. Il n'est pas une personne et il n'apparaît pas non plus sous la forme d'une nuée de gloire ².

2. Le royaume de dieu, sa puissance et sa gloire n'augmente ni ne diminue jamais du fait de la fidélité ou de l'incroyance des hommes. Jamais Dieu ne fera un accroc à ses lois divines pour plaire à l'homme, à un groupe d'hommes ou à une nation.

3. L'Ego individuel est un avec Dieu, donc il est immortel et éternel.

4. La manifestation sous la forme d'homme ou de femme est le passage permettant d'arriver jusqu'aux mondes à venir, mais Dieu ne peut pas se limiter à la forme de l'homme ou de la femme.

5. Le corps humain est la citadelle d'où l'âme observe les créations et les évolutions de Dieu.

6. Après la séparation, l'âme pénètre dans Andervâyi, où pluie et neige, chaleur et froidure ont perdu leur puissance, mais où les douces brises du Saint-Esprit réconfortent et rafraîchissent les fronts fiévreux des âmes anxieuses, couchées dans l'attente de leurs prochains travaux. Mais tous ceux qui faillissent à l'exercice de leurs talents et de leurs énergies dans l'amour de Dieu et qui suivent les dictées de l'adversaire, des faux prophètes et des doctrines asservissantes, retournent à la terre, au sein de laquelle ils demeurent jusqu'à ce qu'ils aient payé le dernier centime de leurs dettes.

7. Sanctifier le sabbat, afin que l'âme puisse communier en esprit et s'élever à la vision de Dieu, pour s'y reposer de ses travaux et apprendre à discerner ce qui est vif de ce qui est mort.

8. Retenir sa langue devant ceux qui discutent; fermer les yeux devant le mal; boucher ses oreilles devant les calomnieurs.

9. Ne jamais révéler à des étrangers les doctrines sacrées; n'en jamais parler, sinon à huis clos, même devant les adeptes de notre foi; mais toujours révéler toute sa pensée et tout son savoir devant l'assemblée des communiants.

10. Assister les amis (ceux de la secte) jusqu'à la mort, et dans un poste de confiance, n'en jamais abuser; exercer la clémence et le pardon envers les ennemis de sa foi.

Toutes les dissensions qui s'élevèrent parmi eux furent dues à des néophytes qui étaient dogmatiques dans l'âme et qui s'entêtèrent à mettre au premier plan des articles de foi de moindre importance. C'est ainsi qu'il y eut des fanatiques qui portèrent l'idée de sanctifier le sabbat à un point d'exagération pénible, et sous divers rapports surpassèrent en pédanterie les Pharisiens. On en vint ainsi à ce que le fait de violer le sabbat ou de blasphémer fut considéré comme un péché impardonnable pouvant entraîner l'expulsion de la Société des Amis, la mise à l'interdit ou la mort; mais la peine capitale ne fut jamais appliquée, le Conseil des Cent ne s'y étant jamais rallié à l'unanimité.

Tout néophyte qui désirait devenir un Ami était obligé de verser tout son avoir dans le fonds commun, qu'on appelait le *fonds des pauvres* ³, c'est-à-dire le fonds d'assurances, auquel on puisait lorsque les récoltes étaient trop maigres pour répondre aux besoins usuels; autrement, les approvisionnements ordinaires se tiraient du "*veau gras*" ^o.

¹ Jean IV, 24 : "Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité".

² Contrairement aux croyances des Assyriens, des Egyptiens et des Juifs, pour qui Dieu apparaissait dans le Shekhenna, pour témoigner de son plaisir aux sacrifices et aux actions de grâces qu'on lui avait offerts.

³ Matth. XIX, 21 : "Vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le produit aux pauvres et suis-moi". Aussi Matth. VI, 20-21 ; Marc X, 21-22 ; Luc XII, 22-34 ; XVI, 9 ; Act. II, 44-47 ; IV, 34-35 ; I Tim. VI, 17-19.

^o Le *veau gras* c'était le compte courant de la communauté, auquel s'adressaient les demandes quotidiennes, sans qu'on dût présenter de permis spéciaux. *Tuer le veau gras* signifiait vider ce fonds, ce qui arrivait dans les grandes occasions.

Chaque département de l'Ordre était placé sous la surveillance d'un *Pilote*¹, à qui il était interdit de traiter d'affaires personnelles avec ou pour des particuliers; toute transgression ou abus de confiance était punissable de déchéance ou d'abaissement à un degré inférieur, d'où il était possible à l'individu de regagner pas à pas la confiance générale; ou bien, suivant les cas, il était exclu de l'Ordre et s'il désirait y rentrer, il recevait des prescriptions pour ainsi dire impossibles à remplir.

Les étrangers, comme aussi les malades et les besogneux recevaient des soins pendant un certain temps, en un lieu nommé Bethsaïda, aux frais de la communauté.

Les Esséniens avaient dans toutes les villes importantes leurs homes ou asyles, où les leurs étaient reçus gratuitement et les étrangers moyennant une contribution volontaire. De telles dispositions étaient extrêmement pratiques pour les commerçants esséniens, qui n'étaient jamais en souci d'avoir à loger chez des étrangers.

Entre eux, les Esséniens trafiquaient sous forme d'échanges, tout le superflu allant à la caisse commune --- car il leur était interdit de trafiquer pour leur profit personnel. Leurs commerçants qui étaient désignés par l'Ordre, géraient ses affaires et trafiquaient avec les gens du dehors, mais retournaient à la communauté le produit de leur travail.

Ils avaient en horreur la vie citadine et se groupaient en villages, où chaque famille avait sa propre maison et son propre jardin, assez distants les uns des autres pour jouir des conditions les plus hygiéniques.

Les célibataires vivaient en commun, ou s'ils le désiraient, avaient leurs maisons particulières. Le mariage n'avait qu'un seul but : propager la race. Ils observaient très strictement les relations conjugales les plus hygiéniques. Certains, qui vivaient ensemble en amitié et considéraient la continence comme une vertu essentielle, adoptaient des enfants qu'ils élevaient comme si c'eût été les leurs.

L'esclavage était illégal et chaque ménage devait remplir lui-même ses devoirs. Or toute espèce de domesticité était considérée comme esclavage; une conception sociale qui alla jusqu'à friser le fanatisme. Dans la communauté, tous prenaient leur part des travaux, et pour les repas en commun, c'étaient les initiés qui s'occupaient de la cuisine, tandis que les néophytes servaient à table avec toute la grâce d'un fils ou d'une fille de famille bien élevé.

Les Esséniens ne devaient s'engager en aucun contrat, car leur parole d'honneur les liait plus que n'importe quelle loi. Ils ne devaient pas jurer au nom de Dieu ni par aucune autre chose. Ils étaient fidèles et pacifiques et préféraient payer leur dîme au Temple plutôt que de se faire réprimander. Aussi les Pharisiens ne les voyaient-ils pas de mauvais œil, bien qu'ils méprisassent leur religion, vers laquelle se détournaient nombre d'esprits cultivés de la Judée.

Il n'y avait qu'un seul serment qui fût permis : celui juré sur son propre honneur à l'entrée du Quatrième Degré de l'initiation. Voici quel était ce serment :

"Je jure ici, en présence des Anciens de l'Ordre, d'exercer toujours l'humilité devant le Seigneur et la justice envers les hommes; de ne jamais faire de tort à personne, ni de mon propre gré ni sous les ordres d'un autre; d'abhorrer toujours la méchanceté et de soutenir la justice et la droiture; de faire preuve de fidélité envers tous les hommes, en particulier envers les supérieurs et conseillers; de ne jamais abuser de l'autorité dont je pourrais être investi ni de chercher à briller par un langage superficiel; d'aimer la vérité et de fuir ceux qui aiment le mensonge; de garder mes mains pures de tout vol et mon âme détachée de tout gain; de me garder de la colère et de réfréner toute passion; de ne rien celer au su de mes amis; et de ne jamais rien révéler des

¹ Matth. XVIII, 23-34.

doctrines secrètes à des étrangers, même au péril de la vie; de ne jamais enseigner les doctrines sous une autre forme que celles reçues ¹; de n'y rien ajouter ni retrancher; de conserver tous les livres de l'Ordre et les noms des Anges, des Législateurs et des Anciens."

Ayant servi trois ans et subi une épreuve réglementaire, l'initié investi du Quatrième Degré était admis à la table commune pour prendre part au seul repas du jour; pour y méditer tout en mâchant sa nourriture et réfléchir aux paroles prononcées par l'Ancien qui présidait. Les dernières paroles dites, chacun déposait ses vêtements de cérémonie pour retourner à son travail quotidien. Tous les aliments étaient apprêtés d'une façon simple, mais scientifique, et consistaient principalement en crudités; toute chair et toute graisse animales étaient considérées comme une abomination aux yeux de l'Eternel ². La glotonnerie dans le manger et le boire était chose inconnue.

A l'extérieur, on les connaissait comme "les hommes en vêtements blancs"; car à domicile, aussi bien qu'aux champs et en voyage, ils ne portaient que des vêtements blancs. Ils ne parlaient jamais à voix haute, ni à la maison, ni à l'échoppe, ils murmuraient délicatement. *Silence était leur devise et bouche close leur talisman*. Voilà ce qui les rendait suspects aux yeux des Juifs, qui étaient bruyants et fanfarons, qui aimaient à élever la voix en gesticulant des bras et des mains.

Par suite à l'ancienneté de l'Ordre, il advint parfois dans certaines communautés recluses à l'écart du monde, que l'esprit de classe prédominât au point d'établir des barrières infranchissables entre les membres des divers degrés; un membre du Quatrième Degré eût eu en telle horreur le moindre contact d'un membre du Premier Degré qu'il lui eût fallu repasser par le baptême et se dépouiller de tous ses vêtements pour en acheter de nouveaux qui n'auraient jamais été touchés par un "esprit impur", considérant ses inférieurs comme tels. Les lavages des mains et des pieds leur prenaient beaucoup de temps, surtout lorsqu'ils devaient se mêler à des étrangers.

Ils passaient une grande partie de leur temps dans leur chambre de prière ou d'étude. Chaque demeure avait son propre sanctuaire, où, dans la solitude, se poursuivaient de ferventes études, particulièrement sur l'astronomie, l'histoire naturelle, la médecine des plantes et des minéraux et l'histoire ancienne. Les rabbins juifs, jaloux du savoir des Esséniens, regardaient la science et la médecine comme fruits défendus, auxquels seuls les Païens se permettaient de toucher.

Tandis que les rabbins employaient des charmes, récitaient d'absurdes formules en piaillant d'une voix suraiguë, et produisaient un bruit infernal en frappant sur de grossiers instruments, les Esséniens mettaient les malades en des lieux tranquilles de leur adressaient des paroles de réconfort et de joie; ils leur imposaient les mains, tout en leur donnant des instructions d'une voix douce --- ce que les Juifs regardaient comme "le murmure de formules magiques invoquant Béelzébub", car tout ce qui échappait au pouvoir de guérison devait être incurable, puisque c'était Béelzébub qui réclamait le patient pour lui. Néanmoins, les rabbins autorisaient les plus purs d'entre leurs fidèles à chercher la guérison chez les Esséniens, sous le prétexte que, puisque la maladie est imposée par le diable, celui-ci ne pourrait et ne voudrait l'écarter que si l'on fait appel à ses représentants, en le leurrant de l'espoir d'une conversion.

Seulement de leur côté, les rabbins cherchaient à déjouer Satan, en donnant aux patients des antidotes et des amulettes pour garantir leur foi; s'il devait arriver que par hasard l'un d'entre eux changeât de foi, ils disposaient de pouvoirs suffisants pour ramener les apostats dans le droit

¹ "Et si même un ange du ciel venait proclamer un évangile différent de celui-ci, ne le croyez pas" --- Gal. I, 8 ; II Cor. II, 17 ; IV, 2 ; VI, 4-7 ; I Thess. II, 3-5 ; Deut. IV, 2 ; XII, 32 ; XIII, 18 ; Josué I, 7 ; Prov. XXX, 6 ; Apoc. XXII, 18-19.

² Esaïe LXIV, 3 : "Celui qui abat un bœuf est pareil à qui tuerait un homme ; celui qui sacrifie un agneau, pareil à qui romprait la nuque à un chien ; celui qui présente une offrande, pareil à qui offrirait du sang de porc... Ils se complaisent dans leurs voies et leur âme trouve plaisir à leurs abominations."

chemin; c'était non seulement la menace de la damnation de l'âme pour l'éternité, mais le ban d'excommunication, donnant pouvoir aux anges vengeurs, c'est-à-dire à la caste du Temple, de prendre l'excommunié dans un guet-apens et de le tuer, ou s'il se trouvait dans les limites de leur province, de le lapider sans autres, selon la loi.

Jésus fut élevé au berceau même des Esséniens et ses parents les soutenaient autant que les Pharisiens, envers qui ils s'acquittaient de lourdes donations, sachant qu'il est de beaucoup plus avantageux et profitable de nourrir son ennemi que de la combattre.

VI

LES THÉRAPEUTES

Les Thérapeutes en Egypte. --- Leur anatomie et méthode de diagnostic. --- Croyance en Dieu. ---
Laconisme.

Les Thérapeutes de l'Egypte reconnaissaient les croyants d'autres pays et les traitaient comme les leurs. Ainsi les Esséniens constituaient une branche de leur famille et lorsque ces derniers séjournaient en Egypte, ils étaient reçus chez les Thérapeutes comme chez eux.

Jésus, qui était un favori des Esséniens, à cause des faveurs à eux accordées par ses parents, demeura chez les Thérapeutes lors de ses séjours à Alexandrie, Héliopolis, Onion, Memphis et autres importants centres d'étude et de culture. Alexandrie était le rendez-vous de tous les savants de Grèce, de Rome, de la Perse et de l'Inde.

Les Thérapeutes ne différaient des Esséniens que sur des points de moindre importance, sauf en ce qui concernait la résurrection, à laquelle les premiers tenaient avec toute l'opiniâtreté de savants égyptiens. Mais la croyance originelle, empruntée aux Avestains, avait subi de nombreuses interprétations et certains d'entre les plus fanatiques faisaient de la résurrection des corps une doctrine tout à fait essentielle, dont dépendait même le salut. Tandis que leurs ancêtres, les Avestains, disaient que comme l'Entité, en naissant en ce monde, apporte avec elle tous les pouvoirs et forces correspondant à son évolution, qu'elle a renfermés en elle jusqu'ici au sein du règne de l'éther, de même lorsqu'elle quitte ce monde, ces mêmes intelligences de la substance continuent à suivre l'Ego, pour revenir avec lui partout où il se manifestera, ressuscitant ainsi dans la sphère où il se reconnaît lui-même.

Mais beaucoup de Thérapeutes allaient jusqu'à prétendre à une résurrection de tous les éléments composant le corps humain. Quant au fait que certains éléments s'étaient perdus, tandis que d'autres étaient acquis durant l'existence, ils n'y attachaient aucune considération.

Pourtant, les Thérapeutes furent les meilleurs médecins du monde entier, dans ce domaine ils étaient bien supérieurs à ceux des Esséniens de la Galilée. Leurs connaissances des herbes officinales et des combinaisons d'aliments étaient phénoménales, et d'autre part, leurs méthodes étaient d'une telle simplicité que l'exercice de la médecine chez eux semblait être un jeu d'enfants. Croyants et incroyants, tous accouraient là pour atteindre à la connaissance de la simple vérité, pour apprendre la science des applications spécifiques et celle des potentiels.

Les Thérapeutes souscrivaient aux mêmes articles de foi que les Esséniens; leurs novices suivaient la même filière et se préparaient aux quatre degrés de l'initiation. Même les membres du Troisième Degré n'étaient pas admis à la communion. Les aliments consistaient principalement en légumes crus, rôtis ou cuits à l'étouffée, en pain bis et eau claire. Le vin, les aliments carnés, graisse et sang, étaient absolument interdits. Ils s'adonnaient fréquemment au jeûne, se fondant sur le fait que plus le corps est purifié, plus il est capable d'absorber l'esprit (*pneuma* ou *respir*), qui seul induit une grande activité du cerveau.

Pour eux, le torse humain se compose de trois cavités, eu égard à la localisation des principaux

organes, mettant en évidence les trois grands domaines de *création, évolution et perfection*. Pour simplifier l'anatomie et le diagnostic, ils analysaient le corps d'après les douze signes du zodiaque, chacun de ces signes exerçant une influence particulière, conformément aux relations existant entre le signe de la conception et celui de la naissance, tandis qu'il restait trois signes extérieurs à la durée de la gestation comme facteurs finaux.

En médecins, ils reconnaissaient trois spécifiques végétaux et deux minéraux, qu'ils divisaient chacun en trois parts égales, puis mélangeaient d'après des formules d'égale potentialité.

Il semble que leur science des tempéraments, base et inclinations, venant s'ajouter aux calculs astrologiques, soit identique à celle des Mages avestains, seulement ces derniers cherchaient à ramener toutes les essences au Ga-Llama, et ne se servaient de remèdes que comme stimulants ou comme émoullents. Les Thérapeutes accordaient grand crédit aux potentialités électro-homéopathiques des plantes et des minéraux, tandis que les Mages donnaient plus d'attention au magnétisme personnel, c'est-à-dire aux atouchements et contacts. Cependant les Thérapeutes jouissaient d'un succès égal, parce qu'ils attachaient la plus grande importance à la relaxation complète de tout l'organisme, permettant ainsi à la nature d'induire la vitalisation nécessaire pour effectuer la guérison.

Ils vivaient en des demeures séparées, chacun construisant sa maison selon ses goûts particuliers, mais dans un style simple et artistique. Ils tenaient énormément à la vie privée, de manière à pouvoir se livrer à leurs exercices et études sans être dérangés ni s'exposer à la curiosité des autres. Ils prenaient grand soin de leurs vêtements comme de leurs demeures, eu égard aux variations atmosphériques; d'où manteaux de pluie et manteaux de poussière. Chaque maison avait son monastère ou salle d'études et chaque habitant son petit autel. Ils ne se rassemblaient en commun qu'une fois par semaine, le jour du sabbat; alors hommes et femmes se réunissaient, les femmes à gauche, les hommes à droite.

Les Thérapeutes disaient que l'homme doit être en communication constante avec Dieu, donc vivre indiscontinûment en sa présence et sans cesse conscient de ses vertus. Tout symbole matériel, même celui du disque solaire, pour représenter la Divinité ou l'un de ses attributs, était chez eux formellement interdit ¹.

Les Thérapeutes possédaient des écrits en caractères cunéiformes; ils étaient très au courant de tout et capables de dissenter sur tous les sujets possibles, aussi bien sur les modes et affaires du temps que sur l'histoire ancienne. Leur méthode éducative était nouvelle et très appréciée dans le monde extérieur.

Ils priaient deux fois par jour, au lever et au coucher du soleil. Dans leurs sermons et conférences, ils donnaient plus de poids à la logique, au raisonnement, à la déduction qu'à l'art oratoire, dont ils disaient qu'on n'y recourt que pour masquer son ignorance des sujets d'importance capitale pour le bien de la race. Ils évitaient les orateurs et se tenaient à l'écart des débitants d'arguments. "Que votre parole soit oui, si oui, et non, si non; tout ce qui s'y rajoute n'est qu'ignorance", disaient-ils et ils n'en démordaient pas.

Chez eux, ce n'était pas l'âge qui faisait les "Anciens", mais les grades acquis par l'étude et les résultats de son application. Ils considéraient l'esclavage comme déshonorant l'homme et c'est pourquoi ils n'employaient aucun étranger, même en cas d'urgence. Ils attendaient d'un chacun que le travail fût fait volontairement. A l'occasion de festivités, les jeunes gens se prêtaient volontiers à n'importe quel travail pour servir et entretenir les hôtes, en ce quoi ils rivalisaient de zèle. Ils remplissaient toutes leurs fonctions avec une dignité royale, apparente jusque dans les vêtements et parures, en sorte qu'un observateur occasionnel n'eût pu remarquer aucun signe distinctif entre les uns et les autres.

¹ Exode XX, 4-5 : "Tu ne te feras pas d'image taillée ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterner point devant elles et tu ne les serviras point."

Toutes les sept semaines, ils célébraient de grandes fêtes, dans lesquelles ils consacraient une attention particulière au chant et à la musique.

VII

EXTRAITS DU *TOLEDOTH YESHU*

Version talmudique concernant la vie et la mission du Christ.

En ce temps, il y avait un jeune homme d'entre les familles aristocratiques des Juifs, nommé Rabbi Yohanan, et il descendait de la famille du roi David. Ce jeune Yohanan fut fiancé à Marie, qui était une parente de la reine Hélène ¹.

*

* *

Quand le fils de Marie fut âgé de huit ans, elle le présenta devant les Anciens des juifs. Après quoi ils le circoncièrent et lui donnèrent un nom étranger. Ce nom était Yeshu.

*

* *

Un jour Yeshu vint avec ses camarades jouer à la balle, et c'était le jour du Sabbat. Yeshu, cependant lança la balle à plus de quatre aunes de distance. Mais quand on raconta la chose à Rabbi Yéhoshua, il ne l'en gronda pas du tout, mais dit : "Tout ceci n'est que de l'envie, parce qu'on est jaloux des progrès qu'il fait dans ses études, aussi invente-t-on toutes sortes de mensonges à son sujet."²

*

* *

Alors Yeshu dit à sa mère : "Il ne me reste plus qu'une chose à faire, c'est d'échapper au Sanhédrin." ainsi il se rendit à Alexandrie en Egypte et y demeura longtemps. Et Yeshu apprit le *Shem* (le secret de Shékhénah) ou *Yahveh* ³. Et grâce à ce pouvoir, il détourna un grand nombre de Juifs et d'autres gens honorables.

*

* *

Rabbi Yéhoshua Ben Parakhaï vint en Egypte avec ses disciples et ils demeurèrent dans la même auberge (congrégation) qu'Yeshu. Et l'hôtesse (Shékhénah) leur fit grand honneur. Alors Ben Parakhaï dit : "De même que nous trouvons grâce à vos yeux, puissiez-vous trouver grâce aux yeux de Dieu et aux yeux de votre époux."

Mais Yeshu dit : "Avec quoi gagnerait-elle cette faveur ?" Car Yeshu enseignait au peuple de fausses doctrines et disait : "Quels fous sont les sages des Juifs ! On suit l'usage, parce que les sages des Juifs l'ordonnent; mais leurs doctrines sont dénuées de fondement." Alors Yeshu fut mis au Khérim (ban). Alors Yeshu éleva les pierres de séparation, selon la coutume des Juifs, en témoignage formel qu'il abjurait publiquement le Judaïsme et se séparait de la congrégation.

*

* *

Si quelqu'un ne croit pas tout (toutes les doctrines), il est déjà exclu de la scène (d'Israël), et c'est notre devoir de le haïr, de le bafouer et de l'anéantir. C'est le devoir de tout Israël de ne pas

¹ "La reine Hélène, bien qu'appartenant à une autre race, était si intimement liée au peuple juif par ses sentiments et ses pensées, qu'elle sympathisait à tous leurs vœux" --- *Quelques femmes juives*, par H.Zirndorf.

² "Un certain Juif, voyant ce que faisait Jésus, vint trouver son père Josef et lui dit : voici, ton fils joue sur le bord de la rivière; il a pris de la terre glaise et en a modelé des moineaux et a profané le sabbat." --- *Evangile de l'Enfance*.

³ *Shékhénah* est le côté féminin de dieu, qui est le YAH (Hu) au masculin; elle est VEH (Vo). *Shékhénah* dérive de l'araméen *Shékhethnah* --- principauté arbitrale; celui qui intercède; l'immanente présence. Voyez Genèse IX, 27 ; Exode XVII, 7-16 ; XX, 21 ; XXV, 8.

tolérer qu'un apostat meure de mort naturelle, mais de l'expédier promptement par une exécution publique dans les tourments qui l'attendent dans un autre monde. Il est ordonné de porter la main sur les hérétiques, de les massacrer et de les jeter dans le puits de la corruption. Il est ordonné de balayer hors d'Israël ceux qui renient la Loi et les prophètes. Si nous en avons le pouvoir, nous les ferons exécuter publiquement; sinon, nous chercherons par la force ou par la ruse à les faire périr.

*
* *

Et le Sanhédrin dit : "A dame Marie aucune punition ne sera infligée. Mais ce Yeshu est digne d'être mis à mort. Cependant nous ne pouvons rien faire contre lui jusqu'à ce qu'une sentence soit prononcée contre lui, après dû examen. C'est pourquoi il nous faut assigner dame Marie et l'interroger sur le cas."

*
* *

Rabbi Yéhoshua Ben Parakhaï ayant fait venir Yeshu, il lui dit : "Reviens de tes mauvaises voies et je te pardonnerai et ferai annuler ton excommunication."

Mais Yeshu répondit : "Les rabbins nous ont enseigné que celui qui transgresse la Loi et qui la fait transgresser à d'autres, n'a pas le droit de revenir. J'ai transgressé la Loi et l'ai fait transgresser à d'autres. Je me suis occupé de magie (science) et ai détourné de nombreux Juifs. Comment pourrais-je revenir ?"

*
* *

Et Yeshu entra dans la Demeure Sacrée et y apprit le *Shem* (le nom) *d'Eben Shathiyah* (Satan) et il accomplit de grands miracles en son nom. On lui présenta un paralytique et Yeshu prononça sur lui des paroles d'une voix douce et il guérit le paralytique. Ensuite on lui amena un homme qui était lépreux de la tête aux pieds, tout couvert d'ulcères, et il n'avait pas une place saine sur le corps. Yeshu le guérit par ses douces paroles.

Alors tous les mauvais Juifs qui étaient là s'assemblèrent et se mirent à crier, disant : "Tu es un Fils de Dieu !" Et ils tombaient sur leurs faces, se prosternaient et s'agenouillaient devant lui. D'autres aussi, qui étaient d'honnêtes gens mais ne savaient pas qu'il faisait tout cela par *Shem*, furent détournés par lui.

*
* *

Et jour après jour, de grandes foules se rassemblaient autour d'Yeshu, des gens iniques, des condamnés, des indésirables (excommuniés), jusqu'à ce qu'il soulevât une grande émeute parmi les Juifs.

Lorsque les plus sages d'entre les Juifs réalisèrent cela, ils en furent extrêmement effrayés, prévoyant immédiatement que d'un tel état de choses il ne pouvait résulter aucun bien pour eux. Aussi, quelques Juifs, qui étaient très forts, tombèrent subitement sur Yeshu, se saisirent de lui et l'amènèrent vers la reine Héléne à Jérusalem.

Alors les Sages d'entre les Juifs lui dirent : "Précieuse Reine, puisses-tu vivre à jamais ! Sache que ce Yeshu est digne d'être mis à mort immédiatement, selon le jugement de notre sainte loi; car il a cultivé la sorcellerie, par laquelle il détourne le peuple d'Israël et le mène à ce qui est pure folie. Maintenant, Précieuse Reine, vois quel est ton devoir, pour que ton royaume ne puisse pas être amoindri aux yeux de Dieu; car Dieu verra si tu ne tiens nul compte de ces choses, et cela lui déplaira. Aussi est-ce sur toi que pèse la responsabilité de supprimer du monde pareille chose."

Cependant, ce Yeshu, qui ne manquait pas d'effronterie, dit : "C'est de moi que les prophètes parlaient, disant : Le Seigneur m'a dit : Tu es Mon Fils."

La reine Héléne répondit : "C'est juste."

Alors les Juifs sages dirent : "Les prophètes ne parlaient pas de ce tyran, mais du vrai Messie

dont nous attendons la venue. Il frappera un pays entier de la verge de sa bouche et Juda sera secouru et Israël demeurera en paix. Mais en ce tyran d'Yeshu, nous ne pouvons pas reconnaître un seul de ces signes, et c'est pourquoi nous savons qu'il est un faux prophète, dont il est écrit dans la Loi de Moïse : Le prophète qui prétendra prononcer une seule parole en Mon Nom quand ce n'est pas Moi qui lui aurai ordonné de parler, un tel prophète sera mis à mort."

Les serviteurs de la reine lui rapportèrent qu'Yeshu avait ressuscité plusieurs morts en leur présence.

La reine en fut effrayée et blâma les sages rabbins, disant : "vous ne viendrez plus à ma demeure, ni jamais ne reverrez mon visage. Vous avez entendu de vos oreilles et vous avez vu de vos yeux qu'Yeshu, par les grandes œuvres qu'il accomplit, est véritablement un homme merveilleux."

Alors les Juifs sages virent tous qu'ils ne pouvaient plus ramener la reine Héléne dans la bonne voie ni la convaincre qu'Yeshu était un tyran et un méchant homme qui opérait tous ses miracles par le *Shem*, dont il tenait son savoir. Ainsi les pauvres rabbins revinrent du palais de la reine, le cœur brisé.

En ce temps aussi, les Juifs étaient en mauvaise posture, car plusieurs nations s'étaient liguées contre eux et tous les mauvais Juifs s'étaient mis avec les nations. Ils désiraient engloutir tout vivants les Juifs sages.

Jour après jour, la compagnie d'Yeshu croissait en nombre, et il y eut beaucoup de troubles et de murmures parmi les Juifs, car il s'éleva une querelle envenimée entre les rabbins et les mauvais Juifs, et personne ne pouvait éteindre cet incendie.

*
* *

Entre temps, tous les hommes sages d'entre les Juifs se rassemblèrent et prièrent Dieu qu'il leur révélât les projets du tyran Yeshu, afin que celui-ci tombât entre leurs mains et qu'ils pussent le mettre à mort, et que de la sorte le Nom de dieu ne fût pas plus longtemps rabaissé par ce tyran.

Et Dieu exauça leur prière et leur inspira une bonne idée. Donc ils se mirent tous d'accord pour élire un homme juste auquel ils pussent se confier, et pour l'envoyer apprendre le *Shem* sacré, en sorte qu'il pût révéler le tyran Yeshu à la connaissance de la reine Héléne et de tout le peuple juif. Pour cette mission, ils choisirent un homme très instruit, le rabbin Yehuda Ish Bari Totha.

De Judée, ce Yeshu se rendit en Galil Halion, qui est une région du pays d'Israël. Là aussi, il détourna un grand nombre de gens par ses miracles. Et les Khakhomim des Juifs en furent très troublés, car ils prévoyaient qu'il serait capable de dérouter tous les Juifs. Aussi tinrent-ils conseil entre eux dans toutes les régions où demeuraient des Juifs en ce temps. Et ils élirent des délégués qu'ils envoyèrent discuter de la chose par-devant la reine Héléne. Ceux-ci dirent à la reine :

"Précieuse Reine, nos vies et les vies de tout le peuple d'Israël, y compris le salut de notre sainte religion, sont maintenant entre tes mains. Tu dois donc voir à supprimer ce tyran d'Yeshou, qui par ses nombreuses sorcelleries, vise à détruire la religion juive. Pour l'amour du Saint Nom de Dieu, qui est rabaissé par ce Yeshu, donne-nous l'autorité de le persécuter à nouveau, car si par hasard il était un Dieu, nous ne serions pas capables de l'arrêter. Mais si nous nous saisissons de lui, tu peux être assurée que toutes ses méthodes et toutes ses impostures ne servent qu'à dévoyer le peuple. Dieu nous a envoyé cette épreuve uniquement pour nous éprouver et pour découvrir si nous l'aimons vraiment et voulons obéir à Sa Thora. C'est pourquoi nous avons confiance que Dieu livrera entre nos mains ce Yeshu, afin que désormais Son saint Nom ne soit plus rabaissé par lui. Mais, ô Précieuse Reine, si tu ne veux pas nous sauver de ce malheur, alors mets-nous toi-même à mort, afin que nous n'assistions pas à la *chute* de la religion juive; et nous saurions que c'est *Toi* qui aurais jeté le poids d'un immense péché sur notre Royaume."

La reine Héléne répondit alors : " Je vous autorise à persécuter et à arrêter Yeshu et à le traiter comme il vous plaira. Personne ne le délivrera de votre pouvoir, en sorte que Moi et mon Royaume demeurions innocents."

Mais avant qu'ils eussent le temps de quitter la Galilée des Gentils, les émissaires envoyés par les Anciens des Juifs tombèrent sur Yeshu et se saisirent de lui. Alors le peuple de la Galilée hellénique se souleva et s'opposa à ses autorités, disant : "Comment osez-vous entrer en conflit avec Dieu ?"

Et ils se mirent à produire de folles preuves tirées des Ecritures, pour démontrer qu'Yeshu était le Fils de Dieu, et défièrent les émissaires des Sages des Juifs et ne leur permirent pas de faire du mal à Yeshu.

C'est ainsi qu'il s'éleva là une grande querelle entre les gens d'Yeshu et ceux des Souverains Sacrificateurs de Judée, jusqu'à ce qu'ils se mirent à se battre en tirant l'épée. Sur quoi le tyran Yeshu dit à ses gens : "Remettez vos épées dans les fourreaux et ne combattez pas pour moi."

Il donna aussi immédiatement ses ordres et se procura des oiseaux des cieux ¹, auxquels il dit quelque chose. Après quoi les oiseaux s'envolèrent jusque dans les cieux mêmes ².

Et tous les hommes de Galilée se soumirent à lui, disant : "Celui-ci est notre Seigneur."

Yeshu, alors, dit à ses gens : "Apportez ici un grand roc" ³ et il s'assit dessus et mit à la voile là-dessus et partit sur les eaux.

Et les émissaires des Anciens des Juifs rentrèrent chez eux le cœur brisé ^o.

Et quand la reine Héléne apprit ces choses, elle dit aux Anciens des Juifs : "Que dites-vous maintenant ? Persistez-vous dans vos folles présomptions à prétendre qu'Yeshu est un sorcier et un séducteur ? Non, non, cher peuple, tout ceci ne fait que démontrer sa divinité."

Mais les Juifs sages répondirent : "Ce n'est qu'une épreuve que nous envoie notre Dieu et qui prouve que nous devons lui obéir et qu'un prophète tel que ce Yeshu doit périr. Nous savons aussi que ce sont nos péchés qui nous empêchent de nous assurer du *Nom* par lequel il accomplit ses miracles."

*
* *

Lorsque les Sages des Juifs apprirent ces choses, ils tinrent conseil entre eux pour décider ce qu'ils allaient maintenant entreprendre contre Yeshu.

Alors Rabbi Yehuda Ish Bari Totha ¹¹ leur dit : "Je possède encore la puissance de Dieu. Je suivrai Yeshu et me saisirai de lui et le livrerai entre vos mains."

Tous, ils lui répondirent, disant : "Va, et réussis pour l'amour du saint Nom de dieu que ce tyran profane !"

Ainsi Rabbi Yehuda se fit faire une robe semblable à celles que portaient les disciples d'Yeshu. Il vint vers eux à la nuit et resta avec eux trois jours, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de faire une marque sur les vêtements d'Yeshu.

¹ *Les oiseaux des cieux*, selon l'interprétation juive, étaient des *Aigles* romaines; ce texte tente donc de faire croire que Jésus faisait le jeu de Rome.

² La Cour impériale.

³ Un *roc* signifiait un objet de puissance, une force, une galère de la police romaine.

^o La légende de Jésus marchant sur les eaux semble trouver ici son origine.

¹¹ Vraisemblablement Judas Iscariot.

*
* *
*

Les grands prêtres et les légistes des Juifs dirent à la reine Héléne : "Nous te prions, Précieuse Reine, d'honorer encore une fois notre Dieu en citant Yeshu devant toi. Entre temps, nous prions notre bien-aimé Dieu qu'il nous ouvre les yeux, afin que nous puissions comprendre les principes par lesquels il accomplit ses miracles."

La reine répondit : "J'enverrai de nouveau chercher Yeshu, mais posez bien ce que vous avez l'intention de faire, sinon la honte retombera sur nous tous."

La reine fit donc chercher et rassembla tous les mauvais Juifs qui croyaient en Yeshu et leur dit : "Allez vers Yeshu et dites-lui que par les émissaires des Anciens des Juifs, la reine a entendu parler des merveilles accomplies dans la Galilée des Gentils et qu'elle le prie de venir vers elle, afin qu'elle puisse le voir et se réjouir."

Les disciples d'Yeshu lui dirent alors : "Va et ne crains rien, car tes ennemis ne peuvent te faire aucun mal."

Et Yeshu rassembla sa nombreuse compagnie de mauvaises gens et se rendit vers la reine. Les Grands prêtres et légistes des Juifs arrivèrent chez la reine Héléne en même temps qu'Yeshu. Elle les reçut à grands honneurs et Yeshu crut que ces honneurs lui étaient destinés.

Avec ces Juifs sages, vint aussi le grand et juste Rabbi Yehuda Ish Bari Totha. Yeshu parla et éleva les mains vers les cieux et il prit son essor comme un aigle, et tous furent saisis de crainte et d'admiration.

Alors les Juifs sages firent un signe à Rabbi Yehuda, qui, par le pouvoir du *Nom* qu'il avait appris, se mit à voler après lui, et il se saisit de lui et le jeta à terre, où il resta une couple d'heures, tandis que Rabbi Yehuda volait tout alentour aux yeux de tous.

Là-dessus Yeshu se releva comme un homme hypnotisé qui sort de son sommeil, et jeta Rabbi Yehuda par terre.

Et Rabbi Yehuda se mit à verser des larmes et à prier dieu, disant : "O Dieu, combien de temps encore ce tyran sera-t-il une pierre d'achoppement pour ton peuple, qui aime ton Nom ? dieu de l'univers, tu sais que j'ai fait tout cela uniquement pour le salut de ton honneur, afin que ton bien-aimé peuple d'Israël ne soit plus dérouté par ce tyran."

Ensuite Rabbi Yehuda s'envola de nouveau et comme Yeshu montait derrière lui, Rabbi Yehuda se souilla sur lui, sur quoi Yeshu tomba à terre et n'eut plus la force de se relever.

Mais Rabbi Yehuda se baptisa dans l'eau et fut lavé ¹ le soir même. Mais les Sages et les chefs des Juifs saisirent Yeshu par les cheveux de sa tête, lui bandèrent les yeux et le jetèrent à terre en présence de la reine Héléne, et lui dirent :

"Faux prophète, toi qui comprends tous les mystères, devine maintenant qui c'est qui vient de te jeter à terre et qui c'est qui t'arracha d'entre nos mains; et dépêche-toi, sinon nous te mettons à mort."

Là-dessus, la reine donna d'ordre de relever Yeshu et elle lui posa diverses questions, mais n'obtint aucune réponse. Elle en fut courroucée et dit à ses serviteurs : "Amenez ici les mauvais chiens ², pour qu'ils déchirent la chair de ce tyran, et puissent mes yeux ne plus jamais voir ce séducteur et sorcier."

¹ Absous

² Mauvais chiens : questionneurs, bourreaux.

Mais aux Sages et aux chefs des Juifs elle dit : "Voyez, je livre Yeshu entre vos mains; vous pouvez le condamner à mort, comme il vous plaira."

Les Anciens et les Sages emmenèrent donc Yeshu de là et l'enfermèrent dans une prison dans la ville de Tibériade. Puis ils lui dirent : "Puisque tu es l'Oint de dieu, tu es digne d'être couronné."

Et ils posèrent sur sa tête une couronne d'épines aiguës et ils le tournèrent en ridicule et se moquèrent de lui.

Et ils lièrent Yeshu et il resta ainsi lié pendant trois jours et trois nuits, sans boire ni manger. Le troisième jour, il implora le geôlier de lui donner de l'eau, mais le geôlier lui donna du vinaigre.

Alors Yeshu pleura amèrement.

Et une grande foule de méchants s'assembla devant la prison dans l'espoir de délivrer Yeshu, mais ils ne le purent pas.

Alors ils suscitèrent de grandes discussions et querelles parmi le peuple, dans les maisons et dans les rues; maris contre leurs femmes, frères contre leurs sœurs, fils contre leurs pères; mais par-dessus tout, les grands prêtres et légistes contre les laïcs. Et le peuple se souleva tumultueusement contre les Grands prêtres et les légistes et Yeshu sortit de prison et s'échappa chez ses gens.

*
* *

Yeshu dit à ses disciples : "Venez, allons à Jérusalem."

Et ils allèrent tous à Jérusalem; lui, il était monté sur un âne. Il vint avec ses gens à Jérusalem un vendredi, et cette année-là, la veille de la pâque était un dimanche.

Lorsque Yeshu approcha des portes de la ville, une foule immense de méchants s'était rassemblée et ils s'agenouillaient et se prosternaient devant lui, la face contre terre.

Parmi les suivants d'Yeshu, il se trouvait un nommé Gahsé ¹, qui était dans le doute au sujet d'Yeshu, ne sachant que penser de lui.

Or Yeshu avait ordonné à tout son monde de porter des vêtements semblables, et c'était : un manteau recouvrant l'individu de la tête aux pieds, et tous étaient de la même couleur, en sorte qu'il était impossible de les distinguer les uns des autres.

Il les avait aussi conjurés de ne révéler à personne du dehors lequel d'entre eux était Yeshu. C'est ainsi qu'ils entrèrent à Jérusalem.

Mais lorsque les Sages des Juifs virent cette multitude uniformément vêtue, ils suspectèrent que ce fût la corporation d'Yeshu et que lui-même s'y trouvât. Aussi donnèrent-ils l'ordre aux gardes du Temple de les épier et de n'en laisser passer aucun sans autres ², en telle sorte qu'ils eussent peut-être la chance de mettre la main sur Yeshu alors qu'il serait seul. Mais ils n'y parvinrent pas.

Ce Gahsé était curieux de savoir si Yeshu pourrait se sauver lui-même. Il alla dire à l'un des gardes du Temple : "Je voudrais bien te montrer lequel d'entre nous est Yeshu, mais je n'ose pas parce qu'il nous a conjurés de ne pas le trahir."

¹ *Gahse, gahsh* ou *jahsh*, en araméen et en arabe : ânon, bourricot

² Sans autres, c'est-à-dire sans passeport ou pièce d'identité.

Le garde du Temple répondit : "Je ne comprends pas pourquoi tu aurais peur à cause d'un serment prêté, puisque Moïse notre Seigneur nous a adjurés par le saint Thorah, disant : Tu ne tolèreras point le péché de ton prochain : ce qui veut dire que tous nous devons concourir à arracher le Roshé ¹ du milieu des Juifs."

Gahsé répondit : "J'encours la disgrâce, si je suis connu comme menteur par Yeshu; mais en traversant le Temple, je saluerai Yeshu quand je le rencontrerai, comme pour lui témoigner mon respect. Vous, gardes du Temple, faites bien attention, car de la sorte vous pourrez prendre Yeshu, alors que moi, je resterai innocent et il continuera à me respecter."

Quand ils se furent mis d'accord là-dessus, Gahsé ² fit comme il l'avait promis et les gardes du Temple firent un signe aux Sages, qui tombèrent soudain sur Yeshu et le saisirent, disant : "Fais-nous voir maintenant tes signes et prodiges, et comment tu peux te libérer de nos mains."

Et les disciples d'Yeshu ne purent le secourir. Les Sages des Juifs ne mirent pas Yeshu à mort sur place, mais ils le traînèrent par-devant le Sanhédrin et prouvèrent par des témoignages qu'il avait séduit le peuple. Le Sanhédrin le condamna donc à être lapidé, selon qu'il est écrit : "Tu le lapideras avec des pierres jusqu'à ce qu'il meure; parce qu'il voulait te séduire; et tu le pendras à un arbre, afin que tous voient son cadavre."

Mais ils renvoyèrent au lendemain l'exécution de la sentence et, entre temps, ils annoncèrent publiquement qu'Yeshu allait être lapidé et ensuite pendu à un arbre, parce qu'il avait séduit les Juifs ³.

Mais les gens d'Yeshu se rassemblèrent en grande foule tombèrent sur les geôliers et sur toute la garde de la prison; ils détachèrent Yeshu du pilier auquel on l'avait enchaîné et s'échappèrent avec lui de Jérusalem.

Mais lorsqu'ils l'eurent délivré, Yeshu dit à ses gens : "Conduisez-moi vers une Source d'Eau"; car il désirait se purifier, pour se rendre apte à entreprendre de nouveaux exploits. Et c'est vraiment ce qui arriva, car aussitôt qu'il se fut purifié, il reconquit le pouvoir de réaliser tout ce qu'il désirait.

Yeshu donna l'ordre de lui apporter une pierre de meule ^o assez grande pour que trois personnes pussent s'asseoir dessus. Il fit placer cette pierre sur les eaux; la pierre se mit à flotter et toute la communauté, qui se composait de plusieurs centaines de personnes, était assise sur cette pierre.

¹ *Roshé* : le méchant

² "Car ce ne fut pas un ennemi qui s'approcha de moi, j'aurais pu le savoir, ni ne fut-ce celui qui me haïssait, qui s'élevait contre moi, car je me serais caché devant lui. Mais ce fut toi, mon égal, mon compagnon, mon familier ami. Nous vivions ensemble dans une douce intimité, nous allions avec la foule à la maison de dieu" --- Psaume LV, 13-15.

³ C'est en connexion avec Lydda et son tribunal, qu'on dit avoir eu le droit de prononcer l'arrêt de mort, que notre Seigneur et la Vierge Marie sont mentionnés dans certains passages talmudiques; bien qu'avec des noms blasphématoires, déformés avec soin. Que ce soit par ignorance, à dessein, ou par suite d'altérations ultérieures du texte, les récits sont, sous leur présente forme, confus et embrouillés et ils emmêlent divers événements et divers personnages de l'histoire évangélique; entre autres choses, en représentant notre Sauveur comme condamné à Lydda. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'ils attribuent la condamnation de notre Sauveur au fait qu'on lui reprochait d'avoir blasphémé et séduit le peuple." --- EDERSHEIM, dans *Jewish Social Life*.

^o *Meule et pierre de meule*, autrefois manœuvrée par les femmes pour piler le grain. Deut. XXIV, 6. "Le bruit de la meule", etc. Jérémie XXV, 10. "... qu'une pierre de meule fût attachée à son cou..." Matth. XVIII, 6. "Alors un ange puissant prit une pierre semblable à une grande meule et la jeta dans la mer, disant : Ainsi sera précipitée avec violence la grande ville de Babylone, et on ne la trouvera plus." Apoc. XVIII, 21.

Alors Yeshu parla aux poissons du lac et tous s'assemblèrent et sautèrent sur la pierre. Yeshu fit aussi venir du pain pour ses gens, de la viande et du bois. Puis il parla et des vêtements neufs, déjà tout confectionnés, leur furent apportés. Car aussitôt qu'il s'était purifié, il retrouvait le pouvoir d'accomplir tout ce qu'il désirait.

*
* *

Quand les Sages des Juifs apprirent ces choses, ils regrettèrent de n'avoir pas exécuté la sentence de mort prononcée contre Yeshu, le jour même où ils le condamnèrent. C'est pourquoi ils tinrent conseil pour assavoir qu'entreprendre contre lui.

Alors Rabbi Yehuda Ish Bari Totha leur dit : "J'ai déjà combiné un plan grâce auquel vous pouvez vous saisir de lui."

Mais ils répondirent : "Nous ne voulons pas entrer en conflit avec lui, parce que ses adeptes sont nombreux et si l'un d'entre nous devait mourir, nous nous serions chargés nous-mêmes de péché. Nous voulons, au contraire, écrire à Yeshu une lettre amicale, pour tâcher de le persuader de venir nous trouver."

Et ils écrivirent une lettre en ces termes : "Nous sommes maintenant convaincus que nous avons péché contre Toi, non seulement une fois, ni deux fois. Tu es vraiment l'Oint de Dieu, car nous avons appris les miracles que tu as accomplis sur les eaux, œuvres que seul peut faire un homme qui est rempli de l'Esprit de Dieu, et c'est pourquoi dorénavant notre peuple entier te sera soumis. Viens ici, Elu du Seigneur, afin que nos yeux puissent aussi contempler tes œuvres merveilleuses; nos cœurs exulteront et nous te recevrons avec joie comme le Messie."

Lorsqu'on apporta la lettre à Yeshu, il reçut les messagers amicalement et avec tous les honneurs, mais il répondit : "Ce n'est point un honneur pour l'Oint de Dieu qu'il doive aller vers vous; s'ils désirent véritablement voir mon œuvre, faites-les venir vers moi."

Les Sages des Juifs envoyèrent alors une nouvelle lettre contenant des expressions encore plus marquées d'amour et de respect, ainsi conçue : "Tu as raison en disant que c'est à nous d'aller vers Toi, mais il nous est difficile à nous tous de faire le voyage; c'est pourquoi nous vous rencontrerons, toi et tous tes adeptes, au pied du mont qui fait face à Jérusalem."

Yeshu lut cette seconde lettre à tous ses disciples et dit ensuite au messager : "Va, et dis à ceux qui t'ont envoyé que je viendrai avec tout mon monde."

Quand les Sages des Juifs apprirent la réponse d'Yeshu, ils apportèrent plusieurs centaines d'hommes forts en embuscade des deux côtés du torrent qui est en face de Jérusalem; et ils envoyèrent Rabbi Yehuda au-devant d'eux avec la mission que voici : "Agis d'après ton bon jugement et saisis les occasions; rends-toi auprès d'eux en secret et parle avec eux jusqu'à ce que vous arriviez vers le Mont ¹ et alors désigne-nous d'une façon certaine lequel d'entre eux est Yeshu. Nous saurons ce que nous aurons à faire de lui et Dieu nous aidera."

Rabbi Yehuda répondit : "Je suis prêt à vous servir, Messieurs, j'irai partout où vous m'enverrez et vous, priez seulement Dieu qu'il me conduise, afin que je puisse réaliser vos vœux avec succès."

Lorsqu'ils arrivèrent vers le Mont, Rabbi Yehuda était au milieu d'eux, et les Sages le reconnurent au signe distinctif qu'il avait convenu de porter sur lui.

Les Sages des Juifs attendirent sur le versant du Mont l'arrivée d'Yeshu et de sa troupe. Lorsque ces derniers arrivèrent en ce lieu, Rabbi Yehuda sauta au cou d'Yeshu en criant à haute voix : "Celui-ci est le Messie, nous voulons le servir comme notre Père et notre roi !"

¹ Matth. XVII, 1 14 ; Marc IX, 2-14 ; Luc, 18-37 ; Jean XII, 24-50.

Puis il embrassa Yeshu et le baisa. Aussitôt que les Sages surent, grâce à cet indice que leur donnait Rabbi Yehuda, à coup sûr lequel était Yeshu, les hommes qu'ils avaient postés en embuscade surgirent et se saisirent d'Yeshu, et ils le frappèrent rudement et lui lièrent les mains et les pieds. Puis ils l'amènèrent à la ville de Jérusalem, lui et tous ses suivants, excepté quelques-uns qui avaient été tués dans la mêlée et d'autres qui s'étaient échappés.

Lorsque la reine Héléne entendit le tumulte, elle demanda : "Qu'est-ce que ce désordre ?"

On lui répondit : "Ce sont les Sages des Juifs qui ont de nouveau mis la main sur Yeshu."

Et la reine fit venir à elle les Grands prêtres et les Anciens et ordonna qu'on amenât aussi Yeshu.

Et sur le champ, tous vinrent à elle et lui amenèrent Yeshu. Et la reine lui dit : "Fais-nous voir aussi tes prodiges."

Yeshu répondit : "Ils luttent contre moi sans aucune raison et toi, tu peux me délivrer; c'est pourquoi, sauve-moi, de crainte que je ne périsse en dépit des lois. Je n'ai que toi pour me protéger, ô Reine, car je suis le fils de ta parente Miryam."

La reine eut peur et répondit aux Sages : "Ne vous hâtez pas, car vous pourriez verser un sang innocent."

Mais ils lui répondirent, disant : "Précieuse Reine, s'il est un Dieu, qu'il se libère lui-même de nos mains. Et il est grand temps que toi, ô Reine, tu gardes le silence, afin de ne pas te rendre suspecte. Car on dira de toi : Elle a protégé son parent, qui était un magicien et un imposteur. C'est pourquoi il est plus prudent de ta part de te taire que de parler, car il doit être mis à mort, et nous, nous donnerons notre vie pour accomplir les commandements de notre sainte Loi."

A ces mots, les hommes vaillants, qui se tenaient derrière les Grands prêtres et les Anciens, saisirent Yeshu et le lièrent de chaînes sous les yeux de la reine et ils l'emmenèrent de force en prison.

Alors Yeshu reprit la parole et dit : "O Reine, c'est ton devoir de me protéger et de me sauver, car je suis ton parent."

Mais personne ne vint à son secours, car la reine fut fâchée et se détourna sans lui répondre. Ainsi ils emmenèrent Yeshu dans la prison où l'on enfermait les condamnés à mort.

Et tous les jours, durant quarante jours, proclamation fut faite que quiconque savait quoi que ce fût pour défendre Yeshu et prouver son innocence, devait s'annoncer et le faire connaître : car Yeshu avait été condamné à être lapidé, parce qu'il avait ensorcelé et détourné le peuple des Juifs. Mais il ne se trouva personne pour prendre la défense d'Yeshu, excepté cinq personnages dont les noms étaient Mattée, Nakée, Nossrée, Banée et Tadée.

Ces fanfarons disaient : "Qu'avons-nous besoin de rechercher ses bonnes œuvres ? Les miracles qu'il a accomplis prouvent à l'évidence qu'il possède en lui-même un esprit divin."

Le Sanhédrin comprit à l'effronterie de ces hommes qu'ils étaient des disciples d'Yeshu et ordonna d'enquêter à ce sujet. Et lorsqu'ils découvrit qu'en effet c'était vrai et que ces hommes avaient été d'entre les premiers à détourner leurs concitoyens à la suite d'Yeshu, les Sanhédrins leur dirent : "Vous aussi, vous serez mis à mort de la même manière que votre maître, le sorcier." Et ils lapidèrent tous les cinq hommes le même jour.

*

* *

Les Sages des Juifs n'attendirent pas l'Yom Tof, jour de fête, mais ils firent sortir ce Yeshu le jour qui précède le soir de la pâque. Ce même jour, ils le menèrent au lieu où ils avaient coutume de lapider tous ceux qui méritaient ce genre de mort, et ils lapidèrent Yeshu.

Vers le soir, ils voulurent le pendre à un arbre, mais l'arbre ne voulut pas supporter son cadavre, parce qu'avant sa mort, Yeshu avait, par le pouvoir de *Shem, conjuré tous les arbres* de ne pas accepter son corps. Alors Rabbi Yehuda Ish Bari Totha s'élança et arracha dans son propre jardin une grande et forte *racine*, pareille à un arbre, et d'apporta, et ils y pendirent Yeshu ¹.

Et après le coucher du soleil, le corps d'Yeshu fut dépendu et enterré en dehors de la ville. Et les Sages des Juifs s'en allèrent fort satisfaits et se réjouirent des miracles que *Dieu* avait faits pour eux.

Mais ceux qui avaient cru à Yeshu se rassemblèrent vers son tombeau pour le pleurer pendant la nuit; car ils craignaient de le faire de jour, attendu que les Sages ² des Juifs cherchaient à extirper et à exterminer ces *chiens*. Les Juifs *respectables* aussi se moquèrent d'eux, disant : "Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, ô Dieu !"

*

* *

On ne retrouva pas le corps d'Yeshu dans le tombeau. La reine Héléne alors se mit en colère et dit aux Sages des Juifs : "Je vous donne sept jours pour le retrouver; si pendant vous n'arrivez pas à présenter son corps, j'ai décidé de la manière dont je vous jugerai."

Tous les Khakhomim sortirent de chez la reine fort angoissés et ordonnèrent un jeûne de trois jours et trois nuits et prièrent Dieu qu'il leur révélât ce qui était advenu du corps d'Yeshu.

Alors Rabbi Yehuda dit à Rabbi Yasr Khomé : "Ne crains point; c'est moi qui au pris le corps et l'ai enterré en un lieu dont personne ne peut approcher, parce que je craignais que les Roshoyim³ ne le dérobaient et ne prétendissent ensuite qu'il était monté aux cieux ^o."

Les Grands prêtres se hâtèrent d'aller relater toute cette histoire à la reine Héléne. Et pendant qu'ils parlaient encore avec elle, Rabbi Yehuda Ish Bari Totha arriva aussi et confirma en présence de la reine qu'en effet le corps d'Yeshu gisait, enterré par lui-même, dans son propre jardin.

La reine dit : " Apportez le corps ici même, afin que je le voie de mes yeux."

Mais les Sages des Juifs répondirent : "Oh, nous l'apporterons; mais permets-nous d'abord de nous livrer à un petit *jeu* dérisoire sur le corps, comme le mérite un sorcier et séducteur tel qu'était ce Roshé Yeshu."

La reine répliqua : "Faites de lui ce qu'il vous plaira; seulement je veux le voir moi-même, afin que je sache que vous l'avez réellement exécuté."

Là-dessus, les Sages des Juifs s'en vinrent immédiatement au jardin de Rabbi Yehuda et sortirent le corps du tombeau, qui se trouvait sous un petit torrent, et ils attachèrent le corps par

¹ "Le crucifié haïssait Israël et ses lois, comme le prophétisa Esaïe : Vos nouvelles lunes et vos fêtes, mon âme les déteste. Sachez aussi qu'il n'avait pas de gens en Israël, comme le prophétise Osée : Vous n'êtes pas mon peuple. Et il est aussi en son pouvoir (à Yeshu) de les extirper du monde en un instant, de les chasser de partout ; cependant, il ne vise pas leur destruction, mais son intention est qu'ils se souviennent à tout jamais de sa crucifixion et lapidation." --- *Rabbi Simon Kepha*.

² Ne perds pas ta vie en vaines disputes,
Des objets de foi jamais ne discute,
L'argument est mort pour la voix du Vrai
Et discuter fait du Sage une brute.
Omar Khayyam

³ Les méchants.

^o Une idée qui n'a jamais été émise auparavant, jusque très longtemps après la Pentecôte.

les cheveux de la tête à la queue d'un cheval et le traînèrent ainsi par toutes les rues de Jérusalem, et l'amènèrent, ainsi attaché à la queue du cheval, jusque devant le palais de la reine Héléne.

Et les Sages des Juifs dirent à la reine Héléne : "Voici, tu peux maintenant contempler le corps de l'Oint de dieu, du Séducteur ¹."

¹ Le récit en est par trop blasphématoire pour pouvoir être cité en entier. --- EDERSHEIM, dans *Jewish Social Life*.

VIII

EXTRAITS DE L'ÉVANGILE DE NICODÈME

Quelques aperçus sur le jugement de Jésus

Caïphe et d'autres Juifs vinrent trouver Pilate au sujet de Jésus, l'accusant de nombreux crimes. Et ils dirent : "Jésus cherche à renverser le sabbat et les Lois de nos pères. Nous avons une loi qui interdit de pratiquer des guérisons le jour du sabbat; mais lui, il guérit ce jour-là paralytiques et sourds, impotents, aveugles, lépreux et démoniaques, par de mauvais moyens."

Pilate répondit : "Comment peut-il le faire par de mauvais moyens ?"

Ils répondirent : "C'est un sorcier qui chasse les démons par le prince des démons, et de la sorte, il s'assujettit toutes choses."

Pilate répondit : "Chasser les démons ne me paraît pas pouvoir être l'œuvre d'un esprit impur, mais devoir procéder de la puissance de dieu, et pourquoi vos docteurs ne peuvent-ils pas s'assujettir les démons ?"

*
* * *

Alors Pilate rassembla les Anciens et les Scribes, les prêtres et les lévites et leur parla en privé : "N'agissez pas ainsi; je n'ai rien trouvé dans votre accusation contre Jésus sur le fait qu'il guérit des malades et profane le sabbat, qui mérité la mort."

Les prêtres et lévites répondirent à Pilate : "Par la vie de César si quelqu'un blasphème, il mérite la mort. Or cet homme a blasphémé contre le Seigneur."

Pilate leur demanda : "Pourquoi devrait-il mourir ?"

Les Juifs lui répondirent : "Nous avons une loi et à cause de cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit lui-même Roi et Fils de Dieu."

Lorsque Pilate entendit ces paroles, il commença à s'effrayer et, rentrant dans la salle du jugement, il demanda à Jésus : "D'où es-tu ?"

Jésus répondit : "Si mon royaume était de ce monde, alors mes serviteurs lutteraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs."

Alors Pilate lui demanda : "Sais-tu que j'ai le pouvoir de te crucifier ?"

Jésus lui répondit : "Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, à moins qu'il ne te fût donné d'en-haut, c'est pourquoi c'est celui qui me livre entre tes mains qui commet le plus grand péché."

Et depuis ce moment Pilate chercha à relaxer Jésus.

Et Pilate fut rempli de colère, il sortit de la salle et dit aux Juifs : "Je prends le monde entier à témoin que je ne trouve aucune faute en cet Homme."

*
* * *

Alors Pilate ayant rassemblé Nicodème et les quinze hommes qui avaient dit que Jésus n'était pas né de la fortification, il leur demanda : "Que dois-je faire, attendu qu'il va se produire un soulèvement dans le peuple ?"

Nicodème se leva devant le gouverneur et dit : "O juste juge ! Voici ce que j'ai demandé aux Anciens des Juifs, aux Scribes, aux prêtres et aux lévites assemblés : Que voulez-vous faire de cet Homme ? C'est un homme qui a accompli beaucoup de miracles utiles et glorieux, et tels qu'aucun homme n'en a accomplis avant lui ni n'en accomplira jamais. Laissez-le aller et ne lui faites aucun mal, car s'il vient de Dieu, ses guérisons miraculeuses dureront, mais s'il vient des hommes, elles ne seront d'aucune valeur. Ainsi donc, rendez la liberté à cet Homme, parce que les miracles mêmes pour lesquels vous l'accusez viennent de Dieu et qu'il en mérite pas la mort."

Un grand nombre d'autres Juifs aussi, hommes et femmes, s'exclamèrent disant : "Il est vraiment le fils de dieu, qui guérit toutes les maladies; et sa puissance ne peut venir que de Dieu."

Entendant ces choses, le gouverneur demanda à la multitude des Juifs : "Quel avantage retirerez-vous à répandre le sang innocent ?"

Les Juifs dirent à Nicodème : "Es-tu devenu son disciple, que tu parles en sa faveur ?"

Nicodème répondit : "Le gouverneur est-il aussi devenu son disciple et parle-t-il en sa faveur ? N'est-ce pas César qui lui a donné cette haute situation ?"

A l'ouïe de ces paroles, les Juifs tremblèrent et grincèrent des dents contre Nicodème ? Mais quand le gouverneur regarda le peuple qui était présent, et les Juifs, il vit beaucoup de Juifs en larmes et dit aux souverains prêtres des Juifs : "Le peuple n'est pas unanime à désirer sa mort."

Les Anciens des Juifs répondirent à Pilate : "Nous et le peuple entier, nous vînmes ici dans ce but, pour qu'il soit mis à mort."

Pilate leur dit : "Si ses paroles vous paraissent blasphématoires, citez-le devant votre justice et jugez-le selon vos lois."

Les Juifs répliquèrent à Pilate : "Notre loi dit : on l'obligera à recevoir trente-neuf coups de verges; mais si après cela il continue à blasphémer le Seigneur, il doit être lapidé."

Pilate leur dit : "Faites-le seulement flageller et renvoyez-le."

Alors les Juifs répondirent : "Mais il a dit : Je puis détruire le Temple de dieu et en trois jours le reconstruire."

Pilate leur demanda : "De quelle sorte de temple parlait-il ?"

Les Juifs lui dirent : "Mais de celui que Salomon prit quarante-six ans à construire, il a dit qu'il le détruirait. Notre loi dit que si après ces choses, il blasphème le Seigneur, il doit être lapidé. Nous désirons qu'il soit crucifié, parce qu'il mérite la mort sur la croix."

Pilate leur dit : "Il ne serais pas juste de le crucifier."

Or à cette fête, c'était le coutume que le gouverneur délivrât un prisonnier désigné par le peuple. Et il y avait là un prisonnier notoire nommé Barabbas, qu'on tenait enchaîné avec ceux qui s'étaient insurgés avec lui et avaient commis des meurtres pendant l'insurrection. Et la foule, à grands cris, se mit à réclamer de Pilate qu'il fit comme il avait toujours fait.

Donc, lorsque le peuple se fut rassemblé, Pilate lui demanda : "Lequel voulez-vous que je délivre, Barabbas ou Jésus qu'on nomme le Christ ?"

Mais les souverains prêtres et les Anciens persuadèrent la foule de réclamer la délivrance de Barabbas et la mort de Jésus. Et ils crièrent : "Arrière cet homme ! Délivre Barabbas !"

Pilate, cependant, qui désirait délivrer Jésus, parla encore à la foule. Mais ils crièrent plus fort, disant : "Crucifie-le !"

Et il leur demanda pour la troisième fois : "Pourquoi ? Quel mal a-t-il fait ? Je n'ai trouvé en lui aucune raison de le mettre à mort."

Mais ils crièrent de nouveau, disant à Pilate : "Si tu délivres cet homme, tu n'es pas l'ami de César; car il a déclaré qu'il était Fils de Dieu et Roi. Serais-tu d'accord qu'il fût roi au lieu de César ?"

Alors Pilate, rempli de colère, leur dit : "Votre nation a toujours été séditeuse et vous vous soulevez toujours contre ceux qui se sont mis à votre service."

Il y eut un moment de tumulte, où s'élevaient des voix réclamant la crucifixion de Jésus ¹. Et ces voix et celles des souverains prêtres prévalurent.

Lorsque Pilate vit qu'il n'avait plus aucun ascendant et qu'il se trouvait plutôt en face d'une émeute, il prit de l'eau et se lava les mains devant la multitude, disant : "Je suis innocent du sang de ce Juste; prenez-y garde."

Alors tout le peuple répondit : "Que son sang retombe sur nous et nos enfants."

Et Pilate décréta qu'il fût fait selon leur requête.

Et Pilate délivra Barabbas, qui avait été jeté en prison pour sédition et meurtre, parce qu'ils le désiraient ainsi.

Puis Pilate ordonna de faire venir Jésus devant lui et il lui dit ces paroles : "Ta propre nation t'a accusé de vouloir te faire roi; c'est pourquoi moi, Pilate, je te juge selon les lois des précédents gouverneurs."

Et il livra Jésus entre leurs mains, et ils le prirent et l'emmenèrent.

¹ "Pierre dit au peuple : Hommes d'Israël, pourquoi vous étonnez-vous de cela ? ... Le dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate, qui était d'avis qu'on le relachât. Mais vous, vous avez renié le Saint et le Juste ; vous avez demandé la grâce d'un meurtrier et fait mourir le Prince de vie..." Actes III, 12-15.

IX

LE PROTO-ÉVANGILE

Ecrits antérieurs à nos Evangiles actuels

Non seulement les Evangiles synoptiques, mais aussi l'apôtre Paul présuppose cet Evangile extra-canonique, source à laquelle ils ont puisé. Il est des plus naturels de penser qu'à une époque où l'activité littéraire des Juifs était particulièrement notoire, il dut y avoir une activité pareille parmi les représentants de l'Eglise chrétienne, et cela à une date bien antérieure à celle de nos Evangiles connus. On admet couramment, et cela avec raison et à bon droit, que seule une intime portion des discours et des actions du Seigneur a été conservée dans nos Evangiles, tandis que d'autres discours et actions pourraient avoir été recueillis en d'autres œuvres littéraires.

Delitzsch et d'autres talmudistes ont émis l'opinion qu'il n'y a pas peu de ces discours qui ont trouvé le chemin du grand code légal du Judaïsme postbiblique. Il n'est pas du tout improbable que beaucoup de ces discours furent rassemblés en un tel recueil précanonique et que nos Evangiles canoniques, étant une sorte de chrestomathie évangélique, ont largement puisé à cette source. Böhmer, Römer, etc., adoptent le même point de vue.

A. Resh, dans son "*Agrapha*", arrive à la même conclusion : "Le fait d'admettre une œuvre fondamentale précanonique comme principale source de toute la littérature canonique, nous ouvre une perspective telle que d'un seul coup tous les problèmes fondamentaux de la littérature protochrétienne sont résolus."

D'autres spécialistes du Nouveau Testament sont arrivés à la conviction que l'existence d'un protoévangile, d'un recueil précanonique relatant la vie et les discours du Sauveur, est le fil d'Ariane permettant de sortir sain et sauf du labyrinthe de la littérature.

Recherches Bibliques, 1893.

X

JESUS, PERSONNAGE HISTORIQUE

Tous nous devons admettre, qu'on le veuille ou non, que le Christianisme est un fait. Or il est inconcevable qu'un mouvement tel que le Christianisme puisse devenir ce qu'il est aujourd'hui sans qu'il y ait eu à son origine un homme dont la personnalité, l'aptitude, l'éloquence, le caractère --- toutes qualités se trouvant réunies chez un seul être --- conférant à ce mouvement la vie, la valeur et la plus value qu'il posséda.

Que Jésus ait vécu et qu'il ait été l'auteur et l'inspirateur du Christianisme, cela est hors de doute. Assurément, ce grand fait admis, nous arrivons à un autre côté de la question où des divergences d'opinion sont inévitables. Affaire de points de vue personnels.

Tous les embellissements qui viennent agrémenter plus ou moins l'histoire de Jésus, comme aussi la naissance et les progrès du Christianisme, on peut les croire ou non, à son gré. C'est là qu'intervient le point de vue personnel. Qu'on croie à la naissance miraculeuse du Christ, à la résurrection, à tous les ornements surnaturels qui enguirlandent son histoire, qu'on y croie ou non, le grand fait demeure qu'il a existé un personnage tel que Jésus, vivant sur terre, et il n'y a pas d'argument qui puisse effacer ce fait. Non seulement je crois que Jésus a vécu vraiment, mais je ne pense pas qu'il fût un Juif.

Professeur Paul HAUPT
(Université de John Hopkins)

XI

A MÉDITER

Il est regrettable que partout la main de pollution soit à l'œuvre pour remanier les Ecritures, les révisions se suivant l'une l'autre. Avec chaque nouvelle édition, les changements deviennent plus téméraires, déformant le sens original jusqu'à le rendre méconnaissable, semant le germe de la controverse au point que querelles et schismes s'en suivent.

De-ci de-là s'introduit un synonyme qui non seulement modifie la phrase, mais en fait oublier l'esprit. On ne se contente pas même de publier une édition après l'autre, car on sait trop bien que de pareilles manipulations de textes pourraient être découvertes, mais on s'occupe aussi d'endoctriner jusqu'aux langues mortes. Toute nouvelle grammaire a subi de nombreuses modifications, et pas à pas l'étudiant est amené aux indications d'un lexique révélant de

nouvelles constructions et définitions qui, peu à peu, font tomber les originales comme à l'automne tombent les feuilles sous la morsure du gel.

Des prononciations locales de mots sont devenues tout à fait générales, en telle sorte que si les anciens revenaient de nos jours, ils seraient littéralement incapables de reconnaître leur propre langue. Nous progressons rapidement, non seulement dans les inventions mécaniques, mais jusque dans le perfectionnement des langues mortes, enseignant à nos ancêtres comment ils auraient dû parler.

Remplacer certains concepts par des synonymes fait dévier la pensée primitive et, l'interprétation moderne s'y ajoutant, déforme complètement le texte original. Le but de pareils procédés est facile à voir, car il n'y a rien qui détruit une œuvre plus promptement qu'un amas de contradictions. L'étudiant le plus sérieux se fatigue bientôt des complications, et, incapable de se frayer un chemin à travers ce labyrinthe, il abandonne la partie, puisque même la connaissance du texte original ne lui servirait que fort peu, du moment que le dictionnaire lui-même est endoctriné de manière à faire se fourvoyer le chercheur.

Puissent les esprits droits se souvenir toujours qu'il existe une vérité universelle qui permettra au juste de surmonter jusqu'à ces modernes impostures et de découvrir au sein de ce tohu-va-bohu de manipulations babyloniennes la semence même de l'Infinité.

F I N



Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE.....

PREMIÈRE PARTIE

JÉSUS LE NAZARÉEN

CHAPITRE I. --- Israël au temps du Christ. --- Divisions politiques et religieuses. --- Décadence sociale. --- Influence du clergé. --- L'attente d'un Sauveur. --- Miryam et Yousef.

CHAPITRE II. --- Zacharias et Elizabeth. --- Le Père Ghebér Eliyé et sa mission. --- Les Mages apprennent la naissance d'un enfant merveilleux. --- Relations planétaires.

CHAPITRE III. --- Bethléem de Galilée. --- Naissance du Sauveur. --- Visite à Appolonios en Cappadoce. --- Zacharias condamne les agissements des prêtres et du peuple. --- Assassinat de Zacharias.

CHAPITRE IV. --- Massacre d'enfants innocents. --- Fuite d'Elizabeth et de son fils Yéôuan. --- Deuil et mort d'Elizabeth. --- Yéôuan est élevé par Eli-Aleh de l'Ordre des Hermites. --- Yessou à l'âge de treize ans.

CHAPITRE V. --- Yessou devant les docteurs de la Loi. --- Croyances pharisiennes sous les couleurs de l'Essénisme. --- Agé de quinze ans, Yessou voyage avec des marchands. --- En Egypte et en Grèce. --- Compagnons d'Yessou. --- Il fonde l'Ordre des Nazaréens.

CHAPITRE VI. --- Yessou en Inde et chez les Mages. --- Dans sa patrie. --- Yessou, membre du Sanhédrin. --- Caïaphas dispense ses faveurs à Yessou. --- La grande tentation d'Yessou.

CHAPITRE VII. --- Le roi non couronné d'Israël. --- Refus. --- Caïaphas redoute une trahison. --- Yousef d'Arimathée et Nicodème.

CHAPITRE VIII. --- Eliyé et Ponce Pilate. --- Yessou commence sa mission. --- Sa renommée se répand chez les Gentils. --- Yessou, individualiste.

CHAPITRE IX. --- Yessou rassemble des disciples. --- Sa force de caractère. --- "La Vérité vous affranchira". --- La grande dénonciation. --- Supercheries et miracles. --- "Une nation adultère veut des miracles et prodiges".

CHAPITRE X. --- Yessou confondu avec des chefs politiques. --- Il s'exprime en paraboles. --- Yudas Iscariot et Simon Pierre. --- Mouvement de réforme opposé au Maître. --- Yessou en danger.

CHAPITRE XI. --- Yudas, l'avant-garde. --- Son enthousiasme. --- L'entrée à Jérusalem. --- Sessions du Sanhédrin.

CHAPITRE XII. --- Caïaphas cherche à anéantir Yessou. --- Israël décidé à fomenter la révolte. --- Les disciples entretiennent des soldats privés. --- Yessou les met en garde : "Celui qui vivra par le glaive périra par le glaive" --- Le mandat d'arrêt. --- Mort d'Abba Eliyé-Eli. --- La trahison.

CHAPITRE XIII. Yessou ne répond pas aux accusations. --- Pilate s'alarme. --- La flagellation. --- Crime juridique. --- Un document révoquant le mandat d'arrêt. --- Rapide examen du corps. --- Le sépulcre est scellé et gardé. --- Désespoir d'Yudas.

CHAPITRE XIV. --- Blanche apparition. Mort tragique d'Yudas. --- Un seul homme en sauve des milliers. --- La Résurrection. --- Les autorités sont déjouées. --- Sur la route d'Emmaüs. --- Le message d'Amnistie Universelle.

CHAPITRE XV. --- Yessou revit. --- Chez l'Ordre des Amis. --- Amour pour le peuple. --- Sa demeure au-delà du Jourdain. --- L'Ascension. --- Sa tombe.

DEUXIÈME PARTIE

I. Au temps d'Auguste. --- Voyage de Miryam. --- Miryam et Elizabeth. --- Yousef instruit par Abba. --- Elizabeth bénit Miryam. --- Exhortations d'Abba. --- Visitation de l'ange Gabriel. --- Tristesse d'Yousef.

II. La naissance d'un sauveur. --- Le hameau de Bethléem en Galilée. --- Espoirs des bergers. --- Miryam inaugure sa retraite. --- La lumière dans la bergerie. --- Le chant des bergers.

III. Le roi non couronné. --- Caïaphas en pourparlers avec sa fille Yudi. --- Yessou sur le trône de David. --- Son refus.

IV. Le Sanhédrin. --- Un saint synode. --- Gouvernés par l'éternelle contradiction. --- Réquisitoire de Sirach, l'Ancien. --- Caïaphas pris au piège.

V. Sous le pontificat de Caïaphas. --- Caïaphas en face de son beau-père. --- Colère et malédictions d'Annas. --- Caïaphas entre les mains d'Annas. --- Caïaphas, jouet du sort.

VI. "Il vit !" --- Les feux de camp autour du lac de Gennessaret. --- Dialogue entre Yeouannas et Yessou. --- Message d'avertissement de Cornélius Cyrénien. --- Iscariot marchande avec Caïaphas. --- "Ecce Homo !" l'appel de Pilate. --- La ruée vers Golgotha. --- "Il vit !" premières paroles d'Iphi. --- Pénitence d'Iscariot. --- Le jardin d'Arimathée.

VII. Au temps de Caïaphas. --- Le grand mystère. --- Le messager d'Yousef d'Arimathée. --- Le suaire marqué aux insignes de la famille. --- Rencontre de la mère et du fils. --- Le rapport de Mathaëli. --- Le divin testament.

VIII. Sur la route d'Emmaüs. --- Simon et Clopas. --- Un étranger. --- La grande Révélation. --- Le coucher du soleil. --- Suite de la grande Révélation. --- Reconnaissance et disparition.

TROISIÈME PARTIE

I. Jésus était-il Juif ? --- Les habitants de la Galilée contraints d'obéir à la Loi mosaïque. --- Jésus, son origine étrangère. --- Marie et Josef, Galiléens. --- Le lignage de David par procuration. --- L'attente messianique est purement zarathoustrienne. --- Ce qu'admet saint Augustin. Conclusions d'orientalistes. --- Les dernières paroles du Sauveur sont du perse. --- Jésus, figure centrale de la race aryenne. --- Citations de l'Avesta.

II. Au temps de Jésus. --- Un aperçu sur les conditions de cette époque.

III. Politique militante des juifs et falsifications. --- Un peu de lumière sur les tactiques courantes au temps du sauveur.

IV. Casuistique juive. --- Médecine rabbinique attribuée à Salomon. --- Bizarres remèdes. --- Lois sur le sabbat. --- La confession des péchés pour le Jour de l'Expiation. --- L'Absoute. --- Le jugement du Sauveur béni.

V. Les Esséniens. --- Conclusions de Pline sur les Esséniens. --- Articles de foi. --- Communauté des biens. --- Croyance au célibat. --- Les quatre degrés. --- Les Esséniens et la médecine.

VI. Les Thérapeutes. --- Les Thérapeutes en Egypte. --- Leur anatomie et méthode de diagnostic. --- Croyance en Dieu. --- Laconisme.

VII Extraits du "Toledoth Yeshu". --- Versions talmudique concernant la vie et la mission du Christ.

VIII. Extraits de l'Évangile de Nicodème. --- Quelques aperçus sur le jugement de Jésus.

IX. Le Proto-Évangile. --- Ecrits antérieurs à nos Évangiles actuels.

X. Jésus, personnage historique.

XI. A méditer.

TABLE DES MATIÈRES

Ouvrages publiés par les Editions Mazdaznan

Anne MARTIN, Pt-Saconnex, Genève --- Cpt. chèques postaux I.5065

MAZDAZNAN --- MAITRESSE-PENSÉE. *Revue trimestrielle*, Philosophie, Science et Foi. Théorie et Pratique.

L'ART de la RESPIRATION --- (3e édition) --- Dr O. Z. HA'NISH. Trad. franç. de l'**original** par Pierre Martin. Avec illustrations.

Le RESPIR Conscient, *les 7 Exercices de Respiration Rythmique*. Extraits de « *Health & Breath Culture* » et de notes prises aux conférences du Dr O. Z. HA'NISH, compulsés par Pierre Martin (2e éd.).

RÉGÉNÉRATION (Inner studies) du Dr O. Z. HA'NISH. Trad. française de l'**original** par Pierre Martin (2e édition Suisse --- 4e édition française).

YÉHOSHUA (Vie du Christ) Dr O. Z. HA'NISH, d'après des documents coptes et johannites. Traduction française de l'original par Pierre Martin. (1re édition suisse --- 2e édition française).

Diagnostic phrénologique du Tempérament. --- D'après le Dr O. Z. HA'NISH. Compulsion, tableaux synoptiques et croquis par Pierre Martin.

Qu'est-ce que MAZDAZNAN ? Un exposé de l'Enseignement Mazdaznan concernant l'éducation de soi-même et l'évolution individuelle, par le Dr O. Z. HA'NISH (Traduction de Pierre Martin).

« **ÉPICURE** », *Livre de cuisine française végétarienne*, par Frieda MANGOLD, revu et augmenté par M. et Mme Pierre Martin.

Mangeons plus de BLÉ. Le Blé, soutien de la vie. Manière scientifique d'apprêter le Blé.

Manthra, Interludes, Chants d'Avesta --- *English, Deutsch, Français* --- Nouvelle édition.

Onze Chants, par Pierre MARTIN.

« **La vie est bonne** », propos Naturistes par G. VIDAL.

Die Lebensprobleme, Auszug aus einem Eröffnungsvortrag von Dr O. Z. HA'NISH, von David Ammann.

Esset mehr Weizen.

Mazdaznan, Déclaration de Liberté --- **Cosmogonie, Pensée orientale et Pensée occidentale**, chaque.

Der bewusste Atem.

Die Fleischfrage, die Grundregeln für eine gesunde Ernährung.

Pour la France :
Editions Aryana, Gérard Vidal, 36, Grégoire-de-Tours, Paris VIe

Imprimé en Suisse